THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1386



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





THÉATRE
REVOLUTIONNAIRE.
LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

LES VOLEURS,

TRAGÉDIE EN PROSE,

EN CINQ ACTES;

PAR SCHYLLER.

IMITÉE DE L'ALLEMAND,

PAR A. C. D. P.

Le livre de Schyller deviendra celui des âmes fortes, des jeunes gens, et peut-être des femmes; oui, des femmes.
PRÉFACE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,
Chez la citoyenne TOUBON, Libraire, sous les Galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vîtré.

L'AN IIIme. DE LA RÉPUBLIQUE.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

(1) Nantes, 17 Juin 1793, an IIe. de la République.

L'OUVRAGE dont je présente au Public une imitation, est connu en Allemagne, par un succès dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire des théâtres, et que je suis loin de lui désirer en France, ni dans aucun autre pays. L'énergie singulière qui le caractérise, et le feu qui en embrâse toutes les parties, passa dans l'âme de la jeunesse de Fribourg en Brisgaw, où on le représentait. Des êtres aussi ardens et presque aussi sensibles que celui qui en est le héros, pensèrent devenir aussi coupables. Brûlans de marcher sur ses traces, et d'être comme lui des anges exterminateurs, ils formèrent une conspiration, qui ne fût découverte qu'au moment où on allait en éprouver d'horribles effets, et qui depuis a fait proscrire la pièce *des Voleurs*, sur presque tous les théâtres de l'Allemagne. Le succès qu'elle a obtenu sur les autres, sans être non grand, a été moins dangereux.

Mon dessein n'est pas de m'étendre sur le mérite de ce gigantesque et magnifique chef-d'œuvre; je n'apprendrais rien à ceux qui le sentiront, et je n'ai rien à

(1) Je n'ai jamais conçu pourquoi les auteurs ne dataient pas leurs préfaces, et même leurs ouvrages. Qu'est-ce qu'une préface, sinon une lettre qu'un auteur écrit au public ? Des nombreux avantages & agrémens qui peuvent résulter de cette forme, je ne citerai qu'un fait : c'est qu'en datant une préface, comme un bulletin, on évitera ces préfaces nombreuses & souvent nécessaires de la première, de la seconde, de la troisième édition. Je ne dis pas cela pour moi.

apprendre à ceux qui ne le sentiront pas. Pour moi je n'ai pu le lire sans obéir à l'enthousiasme qu'il commande : il est bien vrai que, si l'énergie de l'Allemagne y triomphe, trop souvent le goût de la France s'y fait regretter. Au milieu des éclairs qui brillent dans cet ouvrage, parmi une foule de scènes magnifiques, devant lesquelles pâlissent tant de beautés de notre théâtre, j'ai rencontré des longueurs rebutantes, des scènes hors de place, des traits d'une inconvenance de toutes les mœurs, et d'un mauvais goût de tous les pays. Jamais l'incorrection du génie n'a été aussi marquée, mais jamais aussi elle n'a tant mérité de disparaître ; j'ai eu l'orgueil ou plutôt le besoin de l'entreprendre. Jeune homme, cet ouvrage d'un jeune homme a allumé mon âme ; j'ai voulu éviter à cette production brûlante, l'affront d'être retouchée par une main sexagénaire ; j'ai pensé que, plein de Schyller, il était possible de perfectionner son ouvrage, autant qu'impossible de passer son talent. Aussi quelque succès qui puisse couronner cette édition de sa tragédie, noublierai-je jamais, et inviterai-je tous les lecteurs français à ne pas oublier qu'il en est l'auteur, le noble auteur. Glorieux et satisfait si l'on me prononce digne d'y avoir travaillé après lui ; en quelque contrée de l'Allemagne, ou de l'Europe que son goût ou sa destinée l'ait conduit, je désire qu'il lise ce que je viens d'écrire, et qu'il y croie.

M'occupant donc principalement de la gloire de l'art dramatique, et du plaisir de mes concitoyens, j'ai cru pouvoir profiter, pour le compte de Schyller, de quelques idées et de quelques détails tirés de *Robert, chef de brigands*, pièce tirée elle-même *des Voleurs*. Quoique le nombre en soit peu con-

sidérable, je dois cette déclaration au très-estimable auteur de cette production, après lequel je n'eusse assurément pas travaillé, si le désir de voir son ouvrage représenté en France, ne l'avait trop souvent réduit à énerver son original, qu'il a embelli quelquefois, et dont il n'a donné d'ailleurs qu'une espèce d'abrégé. On sait avec quel succès il a exécuté son dessein; je citerai plusieurs morceaux excellens où son talent s'est montré digne de celui de Schyller, et qui prouveront combien il l'était d'exécuter ce que j'ai osé entreprendre.

J'ai également profité de la littérale et excellente traduction que MM. Friedel et Bonneville ont donné de la pièce des Voleurs, dans le douzième volume du nouveau théâtre allemand; dans nombre d'endroits je me suis borné à les copier presque mot pour mot; j'aurais fait mieux, s'il m'avoit été possible.

Quant à mon propre travail, ce n'est pas à moi à l'apprécier. Quoique Racine se soit dit l'auteur de Phèdre, j'ai trop peu mis du mien dans l'ouvrage qu'on va lire, pour me dire l'auteur *des Voleurs*; mais peut-être aussi y ai-je trop mis pour ne m'en dire que l'éditeur: je me suis souvent livré à un genre de travail qui leur a donné plus de perfection, qu'il ne m'a donné de peine. Il n'est pas un homme au-dessus du médiocre, et ayant un peu réfléchi sur ce que c'est que le style, qui n'ait remarqué combien c'est une chose difficile; quelles fines et imperceptibles nuances a à saisir celui qui veut écrire; combien sont délicates les fibres du cœur, et même de l'esprit; combien, je ne dirai pas une phrase, mais un mot, mais une transposition, ou embellit, ou défigure

et voile tout un passage. J'ai souvent ôté ce mot dans Schyller, et ce qui est resté a apparu dans tout son éclat; j'ai eu tant de plaisir à rendre au jour tant de sublimes beautés, qu'on aurait tort de m'y trouver beaucoup de mérite : au surplus, sais-je si en voulant retrancher ses défauts, je n'en ai pas mis de ma façon? On me jugera. Au surplus, le défaut que j'ai évité avec le plus de soin, a été d'affaiblir l'énergie de l'original; j'ai même cru quelquefois l'avoir augmentée. Autant que je l'ai pu du moins, je lui ai conservé son caractère étranger, et souvent gigantesque; j'ai même cherché à le prendre momentanément dans les scènes et détails que j'ai cru devoir ajouter. De temps immémorial, presque tous nos traducteurs français ont cru de leur devoir d'énerver les ouvrages étrangers dont ils s'occupaient; j'ai de beaucoup préféré le reproche contraire, et cependant j'espère prouver, même ici, que le goût ne m'est pas une chose étrangère : c'est le goût qui m'a dit, qu'obligé quelquefois d'ajouter à l'œuvre de Schyller, je devais donner à l'ensemble de la pièce l'unité de style, et l'y réunir à l'unité d'action, ou plutôt d'intérêt; quant aux autres unités dont il est question dans *les arts poétiques*, il n'en sera pas ici question : ce n'est pas le lieu où je me propose d'en dire ma pensée; ce sera à ceux qui y tiennent, de voir en essayant de lire cette tragédie, si elle contient assez de beautés de leur goût pour les dédommager de la privation qu'ils éprouveront à cet égard.

On voit que j'ai conservé à la pièce des Voleurs, le nom de tragédie qu'elle porte dans l'original. Quelques lecteurs français pourront se récrier; mais peuvent-ils le lui disputer, si, autant et plus que toute autre

œuvre dramatique, elle produit une impression profonde et des sensations tragiques? Au surplus qu'ils l'appellent comme ils le voudront : malheur à ce qu'on appelle tragédie, si ce qu'on va lire n'en est pas une.

Je n'estime pas assez toutes les opinions dramatiques de mes concitoyens, pour penser que, de longtemps au moins, cet ouvrage puisse être représenté sur un théâtre français; beaucoup de raisons me semblent devoir s'y opposer; quoiqu'il en soit, n'en étant tout au plus que le père adoptif, je verrai avec plus de tranquillité le sort quelconque qu'il subira sur la scène moins orageuse où je l'expose, et je m'occupe déja à le combiner. Toutes les ames froides ou refroidies, toutes celles qui sont molles, et celles qui sont remplies, pour notre littérature, d'une admiration trop exclusive, goûteront peu cette production: beaucoup de personnes crieront au mauvais goût, à la barbarie, au délire! quelques-unes même condamneront sans retour et Schyller et moi-même, son éditeur, qui serai extrêmement sensible à leur décision : mais d'autres âmes fortes, pittoresques, sentimentales pourront en appeler. Il se pourra que la beauté des situations et des caractères, le feu des sentimens, *le neuf* des scènes, des pensées, et même des expressions les séduise toujours de plus en plus, et, qui sait, les remplisse pour Schyller d'une admiration *scandaleuse*. Un jeune homme enivré de son ouvrage, en citera les traits brûlans à sa maîtresse; ils s'allumeront à sa lecture; ils ne seront pas les seuls, et la fortune de la pièce sera faite. Oui, le livre de Schyller deviendra celui des ames fortes, des jeunes gens, et peut-être des femmes; oui, des femmes.

Je ne puis mieux terminer la préface *des Voleurs*,

qu'en citant l'opinion que son auteur veut en donner. Je me reprocherais de priver les lecteurs de ce passage aussi original que son ouvrage. Après qu'un succès inoui l'a couronné, il imprime qu'il est détestable. Malgré ses nombreux défauts, et bien qu'il soit vrai qu'en beaucoup d'endroits, même des plus importans, il semble ne l'avoir qu'ébauché, je me garderai bien d'ajouter, comme les excellens traducteurs du théâtre allemand, *qu'il a vraiment raison.* Tous ceux qui sentent, jugeront à quel point *il a tort.* Voici ce passage; il est extrait du prospectus d'un ouvrage périodique qu'il a publié après avoir quitté, pour cause de sa pièce, Wirtemberg, sa patrie, où il avait été élevé dans l'école militaire du duc de ce nom. Au milieu de quelque peu de galimathias, on retrouve sa manière noble et élevée à l'excès. Il ne faudrait pas que ce fût celle de tous les auteurs; mais il me semble qu'on est charmé de la rencontrer quelquefois.

« J'écris comme citoyen du monde; je ne sers aucun prince; de bonne heure j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain que je connaissais à peine en imagination. Un singulier mal-entendu de la nature, m'avait condamné à me faire poëte dans la ville où j'étais né; mon penchant pour la poésie blessait, dit-on, les loix de l'institut dans lequel j'étais élevé. Mon enthousiasme a lutté pendant dix années entières contre un état pour lequel mon cœur n'était point fait. La passion pour la poésie est dévorante comme le premier amour; ceux qui ont cru l'étouffer l'ont entretenue brûlante.

» Pour échapper à un contrat fait sans moi, dont j'étais la victime, mon cœur s'égarait dans un monde déal. Ne connaissant ni le monde réel dont j'étais

séparé par des liens de fer et des murs impénétrables, ni les hommes (tous ceux qui m'entouraient avaient cessé de l'être,) ni par conséquent les nobles penchans des êtres libres livrés à eux-mêmes, renfermé dans un cercle étroit où la nature à la gêne n'avait plus rien de sa grace, de son originalité, de son audace, ne connoissant point les chef-d'œuvres de la nature, (car on sait que les portes de cet institut ne s'ouvrent pour les femmes que lorsqu'elles n'intéressent pas encore, et lorsqu'elles ont cessé d'intéresser) ne connoissant donc ni les hommes ni leur destinée, mon pinceau devait nécessairement manquer le milieu entre l'ange et le démon, et produire un monstre qui heureusement n'existait pas, et auquel je ne souhaiterais l'immortalité que pour éterniser l'exemple d'une production enfantée par la subordination et le génie; union qui répugne à la nature.

» Que le climat sous lequel je suis né soit toute mon excuse. Si, des plaintes sans nombre portées contre cette pièce, il en tombe une seule sur moi, c'est d'avoir osé peindre des hommes deux ans avant d'en avoir trouvé.

» *Les Voleurs* me coûtent ma famille, ma patrie. Dans un âge, où c'est encore la voix du grand nombre qui fixe notre inquiétude et détermine nos sentimens et nos pensées, où le sang bouillant d'un jeune homme se ranime aux doux regards qui l'applaudissent, où mille pressentimens d'une grandeur future entourent son âme exaltée, et où il entrevoit déjà dans l'avenir la divine immortalité, au milieu des jouissances des premiers éloges, qui des provinces les plus éloignées venaient me séduire, on m'interdit ma

plume dans ma patrie, sous peine d'être renfermé. Tout le monde sait la résolution que j'ai prise; je me tais sur le reste : je ne me crois permis, sous aucun prétexte, d'en demander raison à un prince qui jusqu'à cet instant m'avait servi de père.

» A présent toutes mes relations sont dissoutes; le public est seul aujourd'hui mon étude, mon souverain, mon père; c'est lui seul que je crains, que je respecte; je ne sais quoi de sublime s'empare de moi à cette idée ! Je n'aurai pour juge que le cœur de l'homme. »

Paris, 19 pluviôse,, l'an IIIe. de la république.

Près de deux années se sont écoulées, et cet ouvrage n'a pas paru. Les lugubres évènemens qui ont rempli la France, les horreurs qui l'ont inondé pendant cet intervalle en ont été une triste cause. Il paraît aujourd'hui dans des jours et sous des auspices plus heureux : mais l'émotion qui a fatigué les âmes subsiste encore. Les ames noircies long-temps de monstrueuses aventures et de forfaits sans exemple, frémiront à peine, peut-être, de ceux très-inférieurs dont on leur offre le tableau. Je n'ai rien changé à cet ouvrage, mais tout est changé pour lui. Il y a deux ans, je craignais la force de son auteur : aujourd'hui, peu s'en faut que je ne redoute sa faiblesse. Il est horrible pour la France que tout ce que cette tragédie contient d'épouvantable en évènemens n'ait plus le droit d'y paraître trop extraordinaire, et soit devenu presque trivial. Long-temps en France, qu'était-ce que des voleurs de grands chemins ? qu'était-ce que leurs assassinats ? qu'était-ce ?... Profitons au moins du seul avantage qui puisse résulter pour nous de la désastreuse époque qui a été.

Nos âmes trempées par le malheur sont devenues capables de fortes émotions, se sont ouvertes aux beautés grandes, majestueuses, pittoresques; et désormais un trait sublime, un mot d'amour, et sur-tout un cri de douleur, répondra à toutes les ames allumées. Le passage est fait de notre littérature belle, mais étroite, mais comprimée, mais molle quelquefois, à une littérature plus vaste, plus libre, plus sentimentale et sur-tout plus énergique. Un beau trait tuera une belle critique. On disait autrefois les règles et puis le cœur; on dira désormais le cœur et puis les règles: peut-être même en viendra-t-on à les lui soumettre toutes.

Quelles affreuses scènes se sont passées! quelle carrière s'est ouverte à l'historien, au peintre, au poëte, à l'auteur dramatique! quels tableaux offriront les Robespierre, les Carrier, les . . . . . Comme là on pourra peindre toute la beauté hideuse du crime: mais ces sujets ne sont pas mûrs pour notre génération. L'auteur destiné à s'immortaliser par leurs noires peintures sourit peut être dans son berceau, et un jour vengera les pleurs de sa mère.

En reportant mes pensées sur cette tragédie, je suis satisfait de son auteur; il a tracé une série de crimes, et rarement néanmoins un plus beau monument a été élevé à la vertu. Jusques dans ses morceaux les plus forcenés, il la montre toujours dans le lointain, belle, attrayante, telle que son image existe dans tous les cœurs honnêtes; et son héros, comme ses lecteurs, ivres de ses chastes attraits, ne sont pas un moment sans sentir tout le bonheur de la posséder, et tout le désastre de l'avoir perdue.

PERSONNAGES.

LE VIEUX COMTE DE MOOUR.
CHARLES. } Ses enfans.
FRANÇOIS. }
AMELIE, sa pupille.
SPIEGELBERG.
RAATZMANN.
ROLLER.
GRIMM.
SCHOUFTERLE.
SCREVZER.
RODE.
ROSINSKI.
FRITZLER.
GOUITZ.
HERMANN.
DANIEL.
UN AUMONIER.
UN GARÇON D'AUBERGE.
UN VOYAGEUR.
UN VIEILLARD.
QUATRE ASSASSINS.
Le PRÉSIDENT et les CONSEILLERS de la Chambre Impériale de Wetzlar.
UN JEUNE HOMME.
BEAUCOUP DE VOLEURS.
QUELQUES DOMESTIQUES.
DES SOLDATS.

La Scène se passe en Allemagne, dans le quinzième siècle, à l'époque de la paix publique.



LES VOLEURS.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente une salle du château de Moour.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, LE COMTE DE MOOUR.

FRANÇOIS.

MAIS, vous portez-vous bien, mon père ? votre pâleur m'inquiète.

LE COMTE.

Je me porte bien, mon fils ; qu'avais-tu à me dire ?

FRANÇOIS.

La poste est arrivée. Une lettre de mon correspondant de Leipsick.....

LE COMTE, *vivement.*

Des nouvelles de mon aîné ? de mon Charles ?

FRANÇOIS.

Oui, mon père; mais je crains.... Si vous étiez malade; si seulement vous étiez disposé à le devenir... Il y a des nouvelles trop fortes pour un faible vieillard.

LE COMTE.

Ah! François, que va-tu m'apprendre?

FRANÇOIS.

Vous connaissez notre correspondant: que ne donnerais-je pas pour pouvoir le soupçonner d'une noire imposture? Mon père, rappelez votre fermeté; pardonnez, si je ne vous laisse pas moi-même lire cette lettre. Il m'est impossible de vous accabler d'un seul coup.

LE COMTE.

D'un seul coup! Accable-moi d'un seul coup; épargne-moi la vieillesse.

FRANÇOIS, *lisant.*

A Leipsick, ce premier de Mai. « Votre frère » Charles vient de combler la mesure de sa honte. » Après avoir fait pour 40,000 ducats de dettes; » après avoir déshonoré la fille d'un riche banquier, » et blessé à mort l'aimable et malheureux jeune » homme qui devait l'épouser, hier, sur le minuit il » s'est dérobé au glaive de la justice, avec sept de » ses camarades de débauche; et avant de partir, » vous le dirai-je, il a poussé l'infamie jusqu'à dé» pouiller et assassiner son hôte.

LE COMTE.

Assez, mon fils, assez.

FRANÇOIS.

Je vous ménage. « On a envoyé par-tout son signa-

» lement : sa tête est mise à prix. Le nom de Moour... »

LE COMTE.

Mon nom, mon nom respectable !

FRANÇOIS.

O mon père ! il faudra en chercher un autre, ou tout le monde dira : voilà son père.

LE COMTE.

O mes espérances ! mes songes dorés !

FRANÇOIS.

Vous en souvenez-vous, mon père, de la préférence que vous lui accordiez sur votre fils François ? Puis-je vous rappeler les jolis noms qu'il vous inspirait, lorsque, sur vos genoux assis, il vous pinçait les joues ? Celui-là, disiez-vous, en me regardant, aura des inclinations basses, des vices honteux, et au moins pourrira oublié dans les murs de sa demeure ; mais celui-ci sera un jour l'ami d'un ami, un bon citoyen, un grand homme. Ou je suis bien trompé, ou sa gloire universelle étonnera la terre et remplira le monde.... Je ne dis pas cela pour vous affliger, mon père.

LE COMTE.

Ah, François !

FRANÇOIS.

Peut-être en ce moment est-il le chef d'une de ces compagnies célèbres qui habitent le sacré silence des forêts, et soulagent le voyageur fatigué de la moitié, ou même de la totalité de son fardeau ; peut-être quelque jour, entre le ciel et la terre, un monument qui lui sera élevé.... Loin de moi la pensée de vous déchirer le cœur ; mais voilà cependant ce frère que vous me préfériez.

LE COMTE.

Pardonne-moi, mon fils : ne murmure pas contre un père trompé dans ses plus douces espérances. Mon Charles fait couler mes larmes ; mon François doit les essuyer.

FRANÇOIS.

Oui, mon père, il les essuiera ; il mettra tout son bonheur à faire le vôtre. Dans ses moindres démarches, il se demandera avec recueillement : cela ne peut-il pas causer de la peine à mon père ?

LE COMTE.

François, si au moins mon fils Charles te ressemblait !

FRANÇOIS.

Convenez que si vous pouviez ne pas le nommer votre fils, vous seriez un homme heureux.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Ah ! je crus l'être quand, pour la première fois, je le pressai entre mes bras. Oh ! que d'années il entasse sur ma tête.

FRANÇOIS.

Oui, il empoisonne votre vie ; il trouble votre félicité. Mon père .... si vous .... renonciez à lui.

LE COMTE, *vivement.*

Moi ! je maudirais mon fils !

FRANÇOIS.

Non, je ne vous engage point à le maudire .... Qui appellez-vous votre fils ? celui à qui vous avez donné la vie, et qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour abréger la vôtre ? Songez-y bien ; l'indulgence des pères est souvent la première cause des fautes des enfans. Vous détournez de Charles votre malédiction ;

mais

mais la malédiction éternelle tombera sur vous, qui êtes son père. Combien de misérables, que la coupe de la volupté avait enivré, qui ont été corrigés par l'infortune ? Si vous feignez de l'abandonner, si vous l'exposez quelque temps à la misère, ne sera-t-il pas obligé de revenir à la raison et à la vertu ? Et si dans la grande école du malheur, il reste encore méchant, alors, mon père, alors.... suivez le conseil que je vous donne : c'est mon amitié pour lui qui me le dicte.

LE COMTE, *s'approchant de la table, et paraissant se faire violence.*

Allons, je vais lui écrire.

FRANÇOIS, *l'arrêtant.*

Mon père, je crains votre colère; elle pourrait vous faire écrire des choses trop dures et qui blesseraient son cœur; et aussi.... Mais ne croyez-vous pas qu'il regardera comme un pardon une lettre de votre propre main ? Je crois qu'il sera mieux de me charger de lui écrire.

LE COMTE.

Eh bien, écris-lui. Ah ! pour moi cela m'aurait percé le cœur.

FRANÇOIS, *assis à la table.*

Me voilà prêt.

LE COMTE.

Ecris-lui, que ses désordres portent la mort dans l'âme de son vieux père.... qui l'aime toujours.

FRANÇOIS.

Oui, mon père ; mais je crois qu'il faudrait quelque chose de plus fort.

LE COMTE.

Ecris : je t'abandonne....

FRANÇOIS.

Bien, mon père.

LE COMTE, *tendrement.*

Jusqu'à ce que tu viennes me demander ta grace.

FRANÇOIS, *d'un ton d'improbation.*

Mon père ?

LE COMTE, *tristement.*

Je te défends de paraître devant moi.

FRANÇOIS.

C'est cela.

LE COMTE, *encore plus tendrement.*

Que tu ne sois changé.

FRANÇOIS.

Tenez, mon père, il vaut mieux que vous me chargiez absolument d'écrire cette lettre ; elle fatigue trop votre âme sensible. Reposez-vous sur moi, sur mon amitié pour mon frère ; je n'écrirai rien que dans le but de lui être utile.

LE COMTE.

Allons, je le veux bien. Je me confie à toi. Mais écris-lui, que mille larmes de sang, que mille nuits sans sommeil.... Sur-tout, François, ne porte pas ton frère au désespoir.

FRANÇOIS.

Ne voudriez-vous pas vous mettre au lit, mon père ? Cela vous a fait bien du mal.

LE COMTE.

Ecris-lui, que le cœur d'un père.... Je te le dis encore : ne porte pas mon fils au désespoir.

(*Il sort, accablé de douleur.*

SCENE II.

FRANÇOIS, *seul, et suivant son vieux père d'un regard moqueur.*

CONSOLE-TOI vieillard, tu ne le presseras jamais contre ton cœur : il est plus loin de tes bras, que le ciel ne l'est de l'enfer. Il en était arraché que tu ne savais pas encore s'il était possible que tu le voulusses.... (*Il écrit.*) O si tu savais que ce Charles que tu regrettes, n'est qu'à trois lieues de toi ! qu'il vient de t'envoyer une lettre brûlante de repentir, et que celle que j'ai lue, est supposée pour l'exécution profonde de mes desseins.... (*Il écrit.*) En voici une qui va mettre une barrière éternelle entre lui et le bonheur. Puisse-t-il, dans le premier accès de son désespoir, porter sur lui-même une main suïcide, et m'épargner le reste des peines, que j'ai encore à prendre, pour lui enlever à la fois son héritage et sa maîtresse. Hermann, sors.

SCENE III.

FRANÇOIS, HERMANN, *sortant d'un cabinet voisin.*

FRANÇOIS.

ESPION fidèle que j'ai attaché à tous les pas de mon frère, monte à cheval, franchis rapidement l'espace qui nous sépare ; que dans moins d'une

heure, il ait lu cette lettre, et que, s'il se peut, il meure de désespoir..... Prends garde, en sortant, qu'on ne te voie. Pour des projets que tu sauras, et dont dépend ta fortune, il est important que ta figure soit inconnue ici. Cours. (*Hermann sort.*)

SCENE IV.

FRANÇOIS, *seul.*

Il faudrait que je fusses bien novice, si je ne savais pas encore arracher un fils du cœur de son père, y fût-il enlacé avec des liens de fer. Courage, François: l'enfant chéri est écarté: un pas de géant vers le but, et mon frère n'est plus à craindre pour moi. Je viens de lui voler son père; je veux lui enlever sa maîtresse: cela est moins facile. Vainement, orpheline et sans parens qui s'intéressent à elle, sa fortune et sa destinée sont-elles entre les mains de mon père; comme son tuteur, la charmante Amélie n'a pas un cœur faible, un esprit pusillanime; Amélie ne ressemble pas aux autres femmes, et son âme n'est pas plus ordinaire que sa beauté: toujours elle a aimé Charles, et jamais à moi elle ne m'a montré que de la haine et du mépris: n'importe; j'arracherai Charles de son cœur, dussé-je aussi arracher son cœur. (*Il marche à grands pas.*) J'ai de grands droits pour haïr la nature. Pourquoi épuiser tous ses dons en faveur de mon frère? Pourquoi me charger, moi seul, du pesant fardeau de la laideur; comme si elle n'eût employé à ma naissance que des restes déjà flétris? Elle a conjuré contre moi, à l'heure de mon exis-

tence ; aussi je lui jure une haine éternelle. Je foulerai à mes pieds tous ses sentimens les plus respectés ; je détruirai ses plus beaux ouvrages : je n'ai rien de leurs graces, ni de leur majesté ; je veux briser ce lien des âmes qui n'a pas de prise sur la mienne : elle m'a refusé les douces émotions de l'amour, et son éloquence voluptueuse. La force fera mes droits ; et j'extirperai autour de moi tout ce qui m'empêche d'agir en maître.

SCENE V.

FRANÇOIS, AMELIE, *qui paraît dans l'enfoncement, et s'avance languissamment.*

FRANÇOIS.

La voilà, celle qui adore mon frère, et qui en est adorée. Comment peut-on adorer quelqu'un ? Il faut en convenir, elle est belle ; et son air languissant l'embellit encore. Je ne l'aime point ; mais je ne veux pas qu'un autre soit heureux par tant d'attraits. Beauté que je veux flétrir, étouffer dans mes bras, tu n'auras fleurie pour personne. Que fait-elle donc là ?

(*Amélie qui ne l'apperçoit pas, déchire un bouquet de violettes.*)

FRANÇOIS.

Ces pauvres violettes, que vous ont-elles fait ?

AMÉLIE, *le mesurant d'un long regard.*

Toi ici : je le désirais ; c'est toi que je voulais, toi seul dans toute la création.

FRANÇOIS.

Que je suis heureux ! Moi seul dans l'immense création ?

AMELIE.

Oui, toi seul ; j'ai soif de toi. Reste, je t'en conjure, mes chagrins sont amers ; je les sens soulagés quand je puis te maudire en face.

FRANÇOIS.

Je te croyais adoucie ; et au contraire.

AMELIE.

Malheureux ! ton père au moins, dans l'absence de ton frère, passe ses jours et ses nuits dans les larmes, comme la triste Amélie ; mais toi, toi, tandis qu'il est servi à la table du désespoir, tu t'enivres de vins exquis ; tu t'endors dans l'édredon voluptueux, et ton grand et magnanime frère manque du nécessaire, peut-être. Ame féroce et cadavéreuse, va, tu es la honte de l'humanité ; et ton père lui-même, ce tuteur respectable, qui me regarde et me traite comme sa fille, mais qui abandonne son fils....

FRANÇOIS.

Je croyais qu'il en avait deux.

AMELIE.

Il n'en a plus. Oh ! à son lit de mort, ce père abusé, comme il étendra ses mains livides vers son Charles ! et comme il frémira d'épouvante à l'aspect de son François.

FRANÇOIS.

Tu es en délire, Amélie ; je te plains.

AMELIE.

Tu me plains ! Plains-tu ton frère, malheureux ?

Non, barbare ! Tu le hais : tu me hais aussi, je l'espère.

FRANÇOIS.

Je t'aime comme moi-même, Amélie.

AMELIE.

Ah ! aime-moi donc assez pour me haïr. Que je serais honteuse, si, en pensant à Charles, je pouvais croire que tu ne me hais pas ! Tu me le promets au moins de me haïr. Va-t-en à présent, et laisse-moi.

FRANÇOIS.

Fille charmante ! que Charles est heureux de régner toujours dans ton cœur ! Comme tu l'aimes ! Il occupe tous tes songes, toutes tes pensées ; dans toute la création tu ne vois que lui seul, tu ne parles que de lui seul, tu ne vis que de lui seul.

AMELIE.

Oui, je m'en fais gloire ; en dépit de toi, barbare, je veux le dire au monde entier : je l'aime.

FRANÇOIS.

Quelle ingratitude d'avoir oublié tant d'amour !

AMELIE, *avec dédain.*

Lui, me trahir !

FRANÇOIS.

Ne lui avais-tu pas donné un anneau de diamant pour gage de ta foi. Je sais qu'il est difficile à un jeune homme de résister aux charmes séducteurs d'une courtisanne ; c'est sans doute le dernier présent qu'il lui a fait ; et sans doute aussi elle le lui a payé avec usure par ses caresses multipliées et ses baisers voluptueux.

AMELIE.

Mon anneau à une courtisanne !

FRANÇOIS.

A sa place, la mort ne me l'aurait pas arraché. Ah ! si tu savais tout ; si tu le voyais toi-même sous des traits....

AMELIE.

Sous quels traits, monstre ?

FRANÇOIS.

Amélie, ne cherche pas à en savoir davantage. Ah ! quelle image révoltante ! Tu as vu dernièrement dans notre hôpital, ce malheureux qui a exhalé son âme dans un soupir empoisonné : n'osant le regarder, la pudeur fermait ton œil timide. Tu l'as plaint avec horreur. Rappelle-toi son image toute entière ; et Charles est devant toi : de ses lèvres découlent le poison et la mort sur les baisers d'Amélie.

AMELIE, *se détournant.*

Ah ! calomniateur sans pudeur !

FRANÇOIS.

Voilà celui que tu aimes ; c'est ton amant, c'est ton Charles. Va donc t'embellir de ses regards et t'enivrer de ses caresses ; va respirer le baume de son haleine, et qu'il rafraîchisse tes joues de rose par ses baisers d'ambroisie. (*Amélie se couvre le visage.*) Son âme lui reste, il est vrai. Malgré l'oubli coupable qu'il a fait de toi, son âme peut être encore aussi belle que sa figure est horrible ; oui, l'amour peut encore animer ses lèvres déchirées....

AMELIE.

Frère abominable ! quelque changement qu'ait pu éprouver mon Charles, il est impossible qu'il soit aussi affreux que tu me le parais.

FRANÇOIS, *après un silence, pour se donner le temps de composer son visage.*

Amélie, je veux te prouver que ce n'est point la haine contre mon frère qui me fait te parler ainsi; je vais trouver à l'instant mon père égaré; je vais tomber à ses pieds, le conjurer à genoux de s'adoucir en sa faveur; je vais le supplier de me haïr, de me déshériter, de me maudire, s'il le faut; mais de pardonner à mon frère.

AMELIE, *prête à le croire.*

Frère de mon Charles, serait-il possible?

FRANÇOIS.

Amélie, je t'aime pour cette inébranlable fidélité que tu lui conserves, et qui te fait garder encore de l'espérance, quand tout le monde l'aurait perdue. Crois que s'il est possible de te rendre ton amant, je ne négligerai rien pour y réussir. Mais, comme tu l'aimes! comme se peignent tour-à-tour sur ton visage l'espérance de le revoir, et la crainte de ne le revoir plus! C'est ainsi que nous nous aimions; c'est ainsi que nos âmes fraternelles savaient s'entendre.

AMELIE, *se refroidissant.*

Non, non, vous n'êtes point frères. Pas une goutte de son sang, pas une étincelle de son génie, rien de sa sensibilité.

FRANÇOIS.

Dans quelle erreur je te vois! Ah! mon cœur se déchire encore au souvenir de la dernière soirée que nous passâmes ensemble. Il m'emmena avec lui dans ce berceau qui vous avait vu tant de fois assis dans les douces rêveries de l'amour. Le ciel était serein, toute la nature silencieuse: Cher frère, me dit-il en me

serrant la main et en retenant ses larmes, mon départ est fixé à demain ; je vais quitter Amélie; je vais quitter tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je ne sais... Mais qui peut lire dans le livre des destinées? Ah! si jamais ce pressentiment devait s'accomplir, ne l'abandonne pas, mon frère ; sois son ami, son époux, son Charles ; fais le bonheur d'Amélie.....

AMÉLIE, *avec un transport de joie.*

Ah! Charles, je te reconnais, je te revois aussi beau que tu étais: tout ce qu'il a dit est mensonge. Traître! c'est dans ce bosquet, que le même soir il m'a fait jurer que jamais un autre amour, même après sa mort..... Sors de mes yeux, scélérat!

FRANÇOIS.

Amélie.....

AMÉLIE.

Sors, te dis-je : tu m'as dérobé une heure précieuse; qu'elle soit prise sur ta vie.

FRANÇOIS.

Tu me hais?

AMÉLIE.

Non, je te méprise.

FRANÇOIS.

(*Frappant la terre de fureur*).

Me sacrifier à un mendiant : je vous ferai trembler.

(*Il sort comme un forcené*).

SCENE VI.

AMELIE, *seule.*

VA-T-EN, misérable! Enfin je suis seule, je suis avec Charles. Charles, un mendiant? Où sont tes loix, ô univers! Je n'échangerais pas les haillons qu'il

porte, contre la pourpre des potentats. Le regard avec lequel il demande l'aumône, doit être un noble regard. Ah! qu'il soit un mendiant ou un empereur; qu'il nage dans l'océan des grandeurs, ou dans l'abîme de l'infortune, il sera toujours Charles, toujours adoré d'Amélie, toujours riche de sa tendresse. Grands et riches, je vous condamne à vous enivrer de mollesse et de volupté; je suis plus heureuse de mon malheur. Mais, où est-il? depuis si long-temps, quels déserts, ou quels méchans nous séparent? Je soupçonne des trames odieuses. Où est Charles? où est Charles?

SCENE VII.

(Le théatre change et représente une chambre d'auberge.)

CHARLES DE MOOUR, *seul, regardant par une fenêtre, et plongé dans une contemplation voluptueuse.*

Là-bas, sur cette montagne, elle respire; ce ciel éclaire ses charmes; ces arbres majestueux s'énorgueillissent de sa beauté. C'est-là qu'est Amélie; le bonheur n'est qu'à trois lieues de moi. O mon père! mon père! me pardonnerez-vous les erreurs d'une jeunesse égarée, mais qui jamais ne m'a fait oublier ni vous, ni mon Amélie. Un mot peut me rendre digne de vous deux. (*Avec frémissement.*) Un mot aussi m'en rendra indigne à jamais. (*Appellant.*) Du vin, du vin; j'ai doublement besoin de force aujourd'hui pour la joie, ou pour le désespoir... (*On apporte du vin. Il boit.*) Bien-

tôt sans doute un exprès du château de Moour va m'apporter ma destinée. C'est aujourd'hui aussi que la poste va apporter la leur aux compagnons de mes folies. Retirés dans ce village, loin des femmes et des créanciers, puissions-nous recevoir le pardon que nous avons imploré. Oh ! quel d'entr'eux l'attend avec une impatience brûlante comme la mienne !

SCENE VIII.

CHARLES, RAATZMANN, ROLLER, SCHOUFTERLE, SCREVZER, GRIMM, RODE.

(*Tous entrent d'un air sombre et agité.*)

CHARLES.

Eh bien, mes amis, la poste est-elle arrivée ?

RAATZMANN.

Non ; et il ne faut pas qu'elle tarde long-temps encore.

ROLLER.

Que mon attente est cruelle !

SCREVZER.

Que mon inquiétude est affreuse !

SCHOUFTERLE.

Parens maudits !

GRIMM.

Est-ce la vie ou la mort qu'on va m'apporter ?

RODE.

Ah ! si je recevais le pardon de mon père !

CHARLES.

Oui, mes amis, il faut espérer que l'indulgence

suivra notre repentir. Quels cœurs pourraient être assez durs pour en repousser les plus touchantes expressions ! Oui, nous allons tous renaître au bonheur, à la vertu : à la vertu, n'est-il pas vrai ?

RAATZMANN, ROLLER, SCREVZER, GRIMM, *d'un ton pénétré.*

Oui.

SCHOUFTERLE.

Bah ! on nous en fermera le chemin.

RODE.

Que nous allons être heureux, si on nous pardonne !

CHARLES, *sombrement.*

Mais si on ne nous pardonne pas ?

(*Tous, hors Schoufterle, font un geste de désespoir.*)

SPIEGELBERG, *arrivant, des lettres à la main.*

La poste.

(*Tous, hors Spiegelberg et Charles, sortent précipitamment.*)

SCENE IX.

CHARLES, SPIEGELBERG, *lisant.*

CHARLES, *seul.*

Ils reçoivent leur pardon, et celui de mon père n'arrive pas encore. (*La main sur son cœur.*) Comme il palpite-là. O mon père ! vous qui avez toujours fait le bonheur du peuple qui vous est soumis, seriez-vous assez cruel pour plonger votre fils dans un abîme de désespoir : non, non, il est impossible. Ah ! s'il m'est permis de renaître à la vertu et de vivre sous

ses loix, et sous celles d'Amélie et de la gloire, jamais le plaisir d'un homme n'aura été égal à celui que je vais ressentir.

SPIEGELBERG.

Vive dieu! malédiction! que viens-je de lire?

CHARLES.

Quoi donc, Spiegelberg?

SPIEGELBERG.

Lis, lis toi-même; notre métier anéanti; la paix est en Allemagne!

CHARLES.

La paix en Allemagne?

SPIEGELBERG.

Il y a de quoi se pendre. Le droit du plus fort détruit pour toujours. Toute espèce de guerre défendue sous peine de mort.

CHARLES, *jettant son sabre.*

Que les vils poltrons gouvernent donc, et que les hommes brisent leurs armes; la paix en Allemagne! Allemagne, tu es flétrie pour toujours; une plume au lieu d'une lance. Malédiction sur cette paix! elle force à ramper qui allait s'élever d'un vol d'aigle. Quels hommes ont enfanté la paix? La guerre produit des géans et des héros. Allons, le destin l'ordonne; il faut renoncer à la gloire; il faut consentir à mourir tout ensemble. Dans les bois paternels, je vais oublier de combattre.

SPIEGELBERG.

Quoi! et toi aussi Charles? Je te croyais plus de tête que les autres. Quoi! sérieusement, tu veux aussi jouer le rôle de l'enfant prodigue; toi dont les exploits dans tous les genres.....

CHARLES.

J'ai demandé pardon à mon père, et je n'en rougis point. Appelle si tu veux faiblesse ce respect pour mon père, c'est la faiblesse d'un homme, et celui qui ne l'a pas est un dieu ou une brute; pour moi je m'en honore.

SPIEGELBERG.

Va, tu n'es plus ce Charles que j'ai connu. Rappelle-toi combien de fois, le verre à la main, tu t'es moqué de ce vieil avare, que tu ne nous as pourtant jamais nommé. Qu'il resserre et qu'il entasse, disais-tu, le temps viendra où je profiterai de tout cela.

CHARLES.

Malédiction sur toi, pour m'avoir rappellé mon crime; malédiction sur moi-même, pour l'avoir commis: c'était dans les vapeurs du vin, et ces blasphêmes étaient loin de mon cœur.

SPIEGELBERG.

Ne serait-ce pas la nécessité qui te ferait parler ainsi? Va, rassure-toi, il faut que la destinée veuille faire de nous de grands hommes, puisqu'elle nous barre ainsi le chemin: le courage croît avec le danger, et l'imagination avec le malheur.

CHARLES.

J'espère être au terme du mien. Assez long-temps des erreurs criminelles et des plaisirs insensés ont séduit ma jeunesse. Dans les bras de mon père, dans ceux de mon Amélie, de plus nobles jouissances me sont réservées. En ce moment nos amis lisent leur pardon, et le mien est déja dans les murs de ce village.

SCENE X.

CHARLES, SPIEGELBERG, RAATZMANN, ROLLER, SCHOUFTERLE, SCREVZER, GRIMM.

(*Tous arrivent d'un air désespéré.*)

RAATZMANN.

AH, dieu!

ROLLER.

Quelle cruauté!

SCHOUFTERLE.

Que ce bras puisse à l'instant exterminer mon père!

SCREVZER, GRIMM.

O fureur!

CHARLES.

Quoi! mes amis?

RAATZMANN.

Point de grace! point de grace!

CHARLES.

Se peut-il? Quoi! aucun de vous?

ROLLER.

Aucun de ceux que tu vois. Rode seul l'a obtenu, et il part.

CHARLES.

Il part!

RAATZMANN.

Son bon père a voulu lui apporter lui-même son pardon; il a des chevaux avec lui, et ils vont s'éloigner à l'instant. O mon père! a dit Rode, je renais à la vertu, et c'est à votre indulgence que je le dois.

Je

Je n'osais pas l'espérer. Les larmes aux yeux, il nous a fait ses adieux ; il nous a chargé de te les faire : qu'il est heureux !

SCREVZER.

Vous le savez, c'est le plus coupable de nous, et c'est le seul à qui l'on pardonne.

GRIMM, *à Roller.*

Lis, lis toi-même avec quelle dureté on me repousse.

ROLLER.

Et moi ?

RAATZMANN.

Qu'allons-nous devenir ?

ROLLER.

Je n'en sais rien. Poursuivis par nos créanciers....

SCREVZER.

Sans argent....

GRIMM.

Sans ressources pour en avoir....

SCHOUFTERLE.

Celle de nous brûler la cervelle est encore à nous.

CHARLES.

Mes amis, ne vous arrêtez pas à ces sombres idées. Vous n'avez pas de pères; j'espère en avoir un : ils vous repoussent de leurs bras; jamais votre ami ne vous repoussera des siens. Vous ignorez de qui je suis né; et si on me refuse mon pardon, vous l'ignorerez toujours : mais si j'ai le bonheur de l'obtenir, alors mes amis, compagnons de mon infortune, vous le deviendrez de ma félicité; j'en jure par celle que j'aime, je ne vous abandonnerai jamais : et peut-être serai-je assez puissant pour vous consoler des injustices paternelles, et vous faire oublier tous vos malheurs.

RAATZMANN.

Noble et magnanime Charles! tu as toujours été le premier de nous par tes talens et par ton courage ; tu l'es encore par ta générosité : tu nous retires du désespoir, et nous te devons plus que la vie.

CHARLES.

Amis, mon pardon m'en devient plus précieux, puisque votre bonheur comme le mien va en dépendre.

ROLLER.

Tu trembles?

CHARLES.

Je ne tremble pas ; et pourquoi tremblerais-je? (*Ici un garçon d'auberge s'approche de Charles, une lettre à la main. Celui-ci la saisissant.*) Une lettre! une lettre!

LE GARÇON D'AUBERGE.

C'est un exprès qui vient de l'apporter.

CHARLES, *inquiet et ouvrant la lettre.*

De la main de mon frère.

RAATZMANN.

Qu'a-t-il donc? il devient comme ce mur.

ROLLER.

C'est ce pardon si desiré, sa dernière ressource et la nôtre.

(*Charles continue de lire, et au bout d'un moment il laisse tomber la lettre, et sort en désespéré.*)

RAATZMANN, *voulant l'arrêter.*

Charles! où va-tu donc Charles?

CHARLES.

Perdu! perdu!

SCENE XI.

SPIEGELBERG, RAATZMANN, ROLLER, SCHOUFTERLE, SCREVZER, GRIMM,

RAATZMANN, *ramassant la lettre.*

IL faut qu'il ait reçu une cruelle lettre. Voyons, voyons. (*Il lit.*) « Malheureux frère, je dois te » déclarer qu'il ne te reste plus aucune espérance. Il » peut s'en aller, dit ton père, où ses infamies le » conduiront. Il dit aussi, que si tu venais jamais » pleurer à ses genoux, tu serais plongé pour ta vie » dans le plus profond des souterrains de son château. » Garde-toi bien de reparaître. Ton père te déteste; » Amélie te méprise. Il n'y a plus que ton frère qui » t'aime et qui te plaigne. C'est tout ce qu'il peut » faire pour toi. FRANÇOIS ».

SCREVZER.

Voilà ses espérances détruites.

ROLLER.

Et les nôtres, les nôtres?

RAATZMANN.

Perdu! disoit Charles à l'instant; et nous aussi nous pouvons dire perdus! perdus!

GRIMM.

Plus rien à espérer!

SCHOUFTERLE, *sombrement.*

Que ferons-nous?

RAATZMANN.

Que peut-on faire sans la moindre ressource?

ROLLER.

Il ne nous reste rien. Je ne sais si entre nous nous avons de quoi payer notre misérable auberge.

RAATZMANN.

L'argent se rouille dans les trésors de l'avarice, et la pauvreté attache du plomb aux plus nobles entreprises de la jeunesse.

SCREVZER.

Perdus sans ressources !

SCHOUFTERLE.

Que ferons-nous ?.....

(*Ils restent dans un profond silence, roulant des regards égarés. Tout-à-coup Spiegelberg, qui pendant toute la scène n'a cessé d'écouter en silence, prend à la gorge son voisin, Screvzer.*)

SPIEGELBERG.

La bourse ou la vie.

(*Screvzer se défend et jette Spiegelberg contre le mur ; les autres accourent et les séparent.*)

SPIEGELBERG, *d'un air d'inspiré.*

Laissez-moi. Tandis que vos cervelles légères se retournent dans vos têtes, mon génie enfante de vastes desseins. Oui, un jour nouveau m'éclaire ; de grandes pensées crépusculent dans mon âme ; des plans de géant se forment dans mon esprit créateur.

GRIMM.

Qu'a donc ce fou de Spiegelberg ?

SPIEGELBERG.

Ecoutez, écoutez-moi, et vous serez tous nourris de mes bienfaits. Avez-vous du courage ?

TOUS, *d'un air mécontent.*

Du courage ?

RAATZMANN.

Tu ne nous connais donc pas ?

SPIEGELBERG.

Eh bien, puisque vous en avez, que l'un de vous s'avance, et qu'il dise : j'ai encore quelque chose à perdre..... (*Tous gardent le silence.*) Aucun de vous ne peut le dire ? Ecoutez-moi donc : (*Il se place au milieu d'eux.*) L'imbécille qui veut mourir de faim dans la ligne droite, mérite d'être attaché à une potence. Venez plutôt dans les fôrets bohémiennes; rassemblons-y une bande de voleurs et.... comme vous me regardez; vous vous disiez si braves.

RAATZMANN.

Nous sommes assez braves pour nous faire tuer; mais pas encore assez pour nous faire pendre. Cependant, quel autre choix ?

SPIEGELBERG.

Un autre choix ? Vous n'avez rien à choisir : incapables de satisfaire vos nombreux créanciers, voulez-vous être enfermés dans un cachot, jusqu'au jour où vous le serez dans une prison de sapin dont vous ne sortirez plus ? Voulez-vous, la bêche à la main gagner un morceau de pain noir arrosé d'une sueur de sang ? Voulez-vous, par vos chants importuns et vos prières avilissantes, solliciter l'avare charité des passans ? Voulez-vous vous soumettre aux volontés et au bâton d'un sergent brutal, et, pour quelques deniers par jour, endurer sur la terre tous les supplices de l'enfer, ou expirer sous les verges au son du tambour ? Voilà ce que vous avez à choisir.

ROLLER.

Tu es éloquent Spiegelberg, quand il s'agit de faire un frippon d'un honnête homme.

SPIEGELBERG.

Honnête, dis-tu ? Crois-tu qu'alors tu serais moins honnête, Roller ? Qu'appelle-tu honnête ? Débarrasser les riches malheureux d'une partie des inquiétudes qui chassent loin d'eux le doux sommeil ; faire circuler l'argent embarrassé dans des canaux impurs ; rétablir dans les fortunes une balance plus égale ; soulager la terre d'une charge importune, et lui éviter les inconvéniens d'une population trop nombreuse ; épargner au dieu des vengeances la guerre, la peste, la famine ; dire avec orgueil, quand je m'assieds à mon repas : ce sont mes ruses, mon courage de lion et mes veilles qui me l'ont gagné ; être respecté des grands et des petits....

ROLLER, *l'interrompant.*

Et finir ce métier glorieux par une ascension solemnelle, planer majestueusement entre le ciel et la terre ; et, pendant que les rois et les grands du monde sont l'humble proie des vers, avoir l'honneur d'être celle de l'oiseau royal de Jupiter.

SPIEGELBERG.

Et cela te fait peur, âme timide ! Maint génie universel, qui aurait pu réformer le monde, n'a-t-il pas eu ce sort qui t'épouvante ? Et tel voleur célèbre n'est-il pas l'éternel entretien de la postérité qui l'admire ; tandis que des foules de rois et d'électeurs ne seraient pas même comptés dans l'histoire des âges, si l'historiographe ne craignait d'interrompre la chaîne des successeurs, et par-là, d'ailleurs, ne grossissait

son livre de quelques pages avares. Non, rien de si noble que l'état de voleur. Et quand le voyageur en rencontre quelqu'un balotté par les vents : Celui-là fut redoutable, dit-il, en frémissant : et il le considère avec respect.

SCREVZER.

Que tu es fort, Spiegelberg ! tu as fait taire ma conscience : allons je suis voleur.

SCHOUFTERLE.

Tonnerre ! je suis fâché de n'avoir pas été le premier à l'être.

GRIMM.

Je n'ai rien ; je prendrai à ceux qui ont quelque chose : que m'importe la flétrissure ? D'ailleurs à tout évènement ne peut-on pas toujours avoir dans sa poche une poudre salutaire qui vous envoie dans un lieu où il n'y a plus personne qui vous poursuive ?

RAATZMANN.

Mon père m'abandonne ; il a fait un voleur.

ROLLER.

Et toi aussi, Raatzmann ? Vive les voleurs ! Je le suis. (*Lui serrant la main avec chaleur.*) Ensemble aux enfers.

SPIEGELBERG.

Aux étoiles, camarades. Buvons là-dessus : vive le dieu Mercure ! (*Ils boivent tous.*)

RAATZMANN.

Arretez, camarades ! le plus beau corps n'est rien s'il lui manque une tête : il nous faut un chef.

SPIEGELBERG, *avec souplesse.*

Raatzmann a raison ; il nous faut un chef éclairé ; un chef d'une profonde politique. (*Les bras croisés*

au milieu d'eux.) Quand je pense à ce que vous étiez il y a deux minutes, et à ce que vous êtes à présent, par une seule pensée heureuse!

RAATZMANN, *rêvant.*

Si l'on pouvait espérer.... s'il était possible d'imaginer.... Mais je désespère de son consentement.

SPIEGELBERG.

Et pourquoi en désespérer, mes amis? Le poids des couronnes n'a jamais empêché personne de les accepter.

ROLLER.

Ce ne sera qu'un brigandage, s'il ne se met pas à notre tête. Sans Charles nous sommes un corps sans âme.

TOUS, *hors Spiegelberg, qui marche avec une fureur jalouse.*

Charles! Charles! Charles pour capitaine!

ROLLER.

Il faut que Charles soit notre capitaine.

SCENE XII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *sans voir personne.*

DES hommes! des hommes! engeance de vipères! Des yeux en pleurs, des cœurs de fer! des baisers sur les lèvres, dans le sein un poignard! Les lions, les panthères nourrissent leurs enfans; les ours impitoyables caressent les leurs; et mon père.... Ah! je porterais le poids des plus horribles malheurs; mais la

haine de mon père, le mépris d'Amélie.... O rage ! ô fureur ! Charles, doux agneau, deviens tigre ! et que tous mes fibres frémissans se tendent pour le désespoir et la destruction !

RAATZMANN.

Ecoute, Charles ; écoute-moi.

CHARLES, *sans l'entendre.*

Confiance, une pleine confiance et point de pitié ! repentir, et point de grace ! Le tigre le plus féroce eût été effrayé de ma douleur, il eût été sensible à mes gémissemens ; et cependant, si je publiais la réponse que je viens de recevoir, on la prendrait pour un libelle contre le genre humain.... Je l'ai si indiciblement aimé ! Jamais fils n'a tant aimé son père : et Amélie ! Amélie !....

ROLLER.

Ecoute.

CHARLES, *le considérant.*

Fuis loin de moi. Ton nom n'est-il pas homme ? n'es-tu pas né de la femme ? Ne souille pas mes regards, toi qui as un visage d'homme. Je voudrais être ours, et appeller tous les ours du nord contre cette race féroce. Oh ! j'empoisonnerais l'océan pour lui faire boire la mort dans toutes les sources : celui qui m'offrirait un glaive pour l'exterminer d'un seul coup ; celui qui me dirait où il faut frapper pour briser, pour anéantir le germe de tous les hommes, il serait mon ami, mon ange, mon dieu : je veux l'adorer.

RAATZMANN.

Eh bien, nous serons tes amis ; laisse-nous donc te parler.

ROLLER.

Viens avec nous dans les forêts Bohémiennes ; nous voulons y rassembler une bande de voleurs.

(*Charles le regarde fixement.*)

TOUS, *hors Spiegelberg.*

Tu seras notre capitaine.

ROLLER.

Il faut que tu soyes notre capitaine.

CHARLES, *à Roller.*

Qui t'a inspiré cette pensée ? Tu ne l'as pas tirée hors de ton âme d'homme. Oui, par la mort, c'est-là ce que nous devons faire : voleurs et assassins ; aussi vrai que je sens palpiter mon cœur, je suis votre capitaine.

TOUS.

Vive le capitaine !

CHARLES.

Le bandeau tombe de mes yeux. Quel insensé j'étais de vouloir rentrer dans leurs tombeaux ? Non, j'ai soif de grandes actions ; je brûle, j'étouffe. Loin de nous toutes les loix, excepté les nôtres.... Voleurs et assassins, voilà notre partage. Les hommes ont caché l'humanité, quand j'en appellais à l'humanité. Loin de moi sympathie et pitié : je n'ai plus de père ; je n'ai plus d'amour ; le sang et la mort m'apprendront à oublier que jamais quelque chose d'humain me fût cher. C'est dit : je suis votre capitaine. Et vive le plus implacable d'entre vous qui brûlera et assassinera avec plus de férocité ! car, je vous le déclare à tous, il sera récompensé en roi. Formez tous un cercle autour de moi, et jurez-moi fidélité et obéissance jusqu'à la mort.

TOUS, *levant la main, Spiegelberg même.*

Jusqu'à la mort !

CHARLES.

Et à présent, par cette main de voleur, je vous jure ici de rester jusqu'à la mort, votre fidèle et dévoué capitaine ; ce bras changera sur-le-champ en cadavre le premier qui tremble, hésite, ou recule ; et qu'on en fasse autant de moi, si je lèse mon serment. Etes-vous contens ?

TOUS.

Tous contens.

CHARLES.

Marchons donc : ne craignez ni le danger ni la mort : nos destins sont immuables, et chacun de nous sera surpris par son jour de mort, ou sur les coussins voluptueux de la mollesse, ou dans le ravage horrible des combats, ou à la potence, ou sur la roue : une de ces morts-là nous est réservée. (*Ils sortent tous.*)

SPIEGELBERG, *en sortant, à part.*

Tu as oublié la trahison.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre à coucher du vieux comte de Moour; il est endormi dans un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

LE VIEUX COMTE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *considérant son père.*

LES médecins me font trop attendre. La vie d'un vieillard est une éternité. Faut-il donc que mes plans profonds se traînent comme les heures d'un vieillard?... Si l'on pouvait frayer à la mort avide un nouveau chemin vers la vie; détruire le corps en déchirant l'âme: oh! pour qui en serait l'inventeur, quelle découverte! quelle conquête! un second Collomb dans l'empire de la mort. Réfléchis, François: ce serait un art digne de t'avoir pour inventeur. Et par où commencer mon ouvrage? quelle espèce d'émotions furieuses briserait tout-à-coup la vie dans sa force? La colère? souvent ce lion affamé se surcharge et s'étouffe. Le chagrin? ce ver se traîne trop lentement. La crainte? l'espérance ne lui permet pas de saisir sa victime. Sont-ce là tous les bourreaux de l'homme? l'arsenal de la mort est-il si facilement épuisé? .... (*Avec transport.*) La frayeur? que ne peut la frayeur, et que peuvent la raison, l'espérance, la religion, contre les étreintes glacées de ce géant? (*Regardant son*

père.) Et s'il resistait encore à cette secousse, j'appellerais à mon secours, la douleur dévorante, le remord infernal, tout ce qui pourra consumer cette vie fragile; et si ce vieillard penché sur sa tombe, tardoit trop long-temps à y descendre, alors..... alors.... Mais je n'en aurai pas besoin; allons trouver Hermann; mon plan est fait, et il va l'exécuter. L'imbécille m'est absolument dévoué; je l'ai connu ce qu'on est convenu d'appeller honnête; mais sa misère, et mes promesses ont endormi en lui ce fantôme qu'on appelle la vertu. C'est un coquin, et il se fie à moi. Sans la moindre inquiétude, il va tromper un père et une maîtresse, et (si je n'y mets ordre) il ne me pardonnera jamais, quand m'étant devenu inutile, il verra que je l'ai trompé lui-même. Et c'est-là ce roi si vanté de la création? O homme! tu as perdu toute mon estime; et je ne crois plus que ce soit un crime de te nuire. (*Sortant.*) Ah! voilà Amélie. Elle baisse ses beaux yeux; ils sont tristes: ils vont être mouillés de larmes.

(*Il sort sans être vu d'Amélie.*)

SCENE II.

LE COMTE, *endormi*, AMÉLIE, *des roses à la main.*

AMELIE.

DOUCEMENT..... doucement.... il sommeille: comme il a l'air respectable; il ressemble à la vertu; et cependant dans quelle erreur!.... Mais je ne puis t'en vouloir, bon vieillard; je ne puis m'irriter contre

ces augustes cheveux blancs. (*Effeuillant des roses sur lui.*) Sommeille dans le parfum des roses ; que Charles t'apparaisse dans le parfum des roses ; éveille-toi dans le parfum des roses. (*Avec douleur.*) Je veux aller m'endormir sous le romarin. (*Elle s'éloigne.*)

LE COMTE, *rêvant.*

Charles ! Charles ! mon fils Charles !

AMELIE.

Son ange a exaucé ma prière : approchons. Il est doux à respirer l'air où se mêle le nom de Charles.

LE COMTE, *toujours rêvant.*

Es-tu là ? est-ce bien toi ? Ah ! ah ! ne me regarde pas avec cet air désespéré ; je suis assez malheureux. (*Il a l'air de souffrir.*)

AMELIE, *le réveillant.*

Eveillez-vous, mon père, ce n'est qu'un songe.

LE COMTE, *à demi-éveillé*

Il n'était pas là : ce n'était pas sa main que je pressais. Méchant François ! veux-tu aussi l'arracher à mes songes ?

AMELIE, *à part.*

L'as-tu entendu, Amélie ?

LE COMTE, *éveillé.*

Où suis-je donc ? C'est toi, Amélie ?

AMELIE.

Je faisais des vœux pour qu'aucun rêve funeste ne troublât la paix de votre sommeil.

LE COMTE.

Je rêvais de Charles. J'ai cru un moment qu'il alloit me pardonner.

AMÉLIE.

Des anges ne conservent pas de haine; il vous pardonne. (*Lui serrant la main.*) Père de Charles, je vous pardonne.

LE COMTE.

Ah! je t'ai enlevé l'ami de ton cœur: pauvre fille! j'ai flétri la joie de ta jeunesse.

AMÉLIE, *retenant ses larmes.*

Je suis heureuse.

LE COMTE.

Ne me pardonne pas, je n'ai pas droit de l'espérer; seulement ne me maudis pas.

AMÉLIE, *lui baisant la main avec respect.*

Moi, vous maudire?

LE COMTE, *se levant.*

Que vois-je? des roses, ma fille: tu semes des roses sur l'assassin de ton Charles.

AMÉLIE.

Des roses au père de mon amant.... (*Elle se jette dans ses bras, en pleurant.*) à qui je n'en puis plus jetter. (*Elle tire de son sein un portrait.*)

LE COMTE, *tirant un portrait de sa poche.*

Sans le savoir tu lui en as jetté: le voilà.

AMÉLIE, *se retournant avec transport.*

Le voilà.... (*Tristement.*) C'est son portrait.

LE COMTE.

Ainsi il était à sa seizième année: il est changé à present; cette douceur n'est plus que misantropie, ce sourire, désespoir. O Amélie! c'est à la fête de sa naissance, c'est ici qu'il a été peint de ta main charmante.

AMÉLIE.

Oh ! jamais je n'oublierai ce jour qui ne reviendra plus pour Amélie : Charles ! Charles ! assis, là, vis-à-vis de sa bien-aimée, ses longs cheveux noirs flottaient majestueusement ; ses beaux yeux fixés sur moi étincelaient de tous les feux de la jeunesse..... de l'amour. La fraîcheur de son teint mâle et radieux était rehaussée par les rayons du soleil naissant, qui me retraçait son image ; mes lèvres tremblantes savouraient ses traits avec ivresse. Toute occupée de l'adorer, j'oubliais de le peindre ; le pinceau s'échappait de ma main ; l'original tout entier s'enracinait dans mon cœur, et il ne tombait sur la toile insensible que des traits affoiblis et sans couleur, comme les souvenirs d'une belle musique.

LE COMTE.

Continue, continue, tes images me rajeunissent. O ma fille ! votre amour me rendait si heureux !

AMÉLIE, *les yeux sur le portrait.*

Non, non, ce n'est pas lui, ce n'est pas Charles : (*Montrant son cœur.*) ce n'est que là qu'il est ressemblant ; le pinceau ne peut rien retracer de son âme céleste qui se peignait sur son visage.

SCENE III.

AMÉLIE, LE COMTE, DANIEL.

DANIEL.

MONSEIGNEUR, il y a là un homme qui demande à vous parler.

AMÉLIE.

AMÉLIE.

Un malheureux, un mendiant peut-être: qu'il monte tout de suite.

LE COMTE, *douloureusement.*

Amélie!... (*A Daniel.*) Serait-ce un infortuné?

DANIEL.

Non: mais il dit avoir d'importantes nouvelles à vous apprendre.

LE COMTE.

Qu'il entre. (*Daniel sort.*) Quelle nouvelle peut m'être importante, si ce n'est de mon fils.

SCENE IV.

LE COMTE, AMÉLIE, FRANÇOIS, HERMANN, *déguisé en voyageur, un havre-sac sur le dos.*

FRANÇOIS.

Mon père, je viens de trouver cet homme: il vous apporte, dit-il, d'affreuses nouvelles: pouvez-vous les entendre?

LE COMTE.

Je n'en crains qu'une. Approche, mon ami; parle sans détour.

HERMANN.

Monseigneur, ne vous irritez pas contre un infortuné, si malgré lui il vous perçait le cœur. Je suis étranger, mais je vous reconnais sans vous avoir vu.

LE COMTE.

Comment?

HERMANN.

J'ai connu votre fils.

AMÉLIE, *s'approchant.*

Tu le connais ? où est-il ?

LE COMTE.

Tu connais mon fils ?

HERMANN.

Il a étudié à l'université de Leipsick ; ensuite il a erré dans beaucoup de pays; il a parcouru toute l'Allemagne dans la dernière misère, à ce qu'il m'a dit, et mendiant de porte en porte le pain qui le nourrissait. La guerre s'étant allumée entre les Polonais et les Turcs, et n'espérant plus rien, la réputation du roi Mathias de Hongrie l'attira sous ses drapeaux ; permettez-moi, lui dit-il, de mourir au lit des héros, je n'ai plus de père.

LE COMTE.

Ne me regarde pas, Amélie.

HERMANN.

On lui donna un drapeau. Sorti de l'état pour lequel il était si peu né, il suivit Mathias et se couvrit de gloire à ses côtés. Nous avons couchés plusieurs fois sous la même tente ; il parlait beaucoup de son vieux père, de jours autrefois heureux, d'espérances évanouies : les larmes nous en venaient aux yeux.

LE COMTE.

Assez, assez.

HERMANN.

Nous avons eu une chaude bataille. Monseigneur, votre fils a fait des prodiges de valeur aux yeux de toute l'armée. Cinq régimens tour-à-tour relevés, et

il est resté ; une pluie de feu tombait de tous côtés, et il est resté ; une balle lui avait écrasé la main droite, il a pris le drapeau de la main gauche, et il est resté.

AMÉLIE, *dans l'enthousiasme.*

Et il est resté ; mon père, il est resté !

HERMANN.

Hélas ! je l'ai trouvé le soir dans le champ de bataille. De la main qu'il avait encore, il arrêtait son sang qui ruisselait d'une large blessure : Camarade, me dit-il, est-il vrai que le général est mort. Il est mort, lui dis-je : eh bien ! s'est-il écrié en retirant sa main, que tout brave soldat suive son général ; et bientôt il a exhalé sa grande âme.

FRANÇOIS.

Malheureux ! qu'as-tu dit ? tu as donné à mon père le coup de la mort : mon père ! Amélie ! mon père !

HERMANN.

J'exécute les dernières volontés de mon camarade mourant. Prend ce glaive, me disait-il de sa voix expirante, tu le porteras à mon vieux père ; il est teint du sang de son fils : dis-lui que sa malédiction m'a précipité dans les combats, dans la mort ; que je meurs désespéré. Amélie ! Ce mot est sorti de sa bouche avec son dernier soupir.

AMELIE, *anéantie.*

Son dernier soupir !

LE COMTE, *au désespoir.*

Ma malédiction l'a plongé dans le désespoir, dans la mort !

HERMANN.

Voici le glaive, et aussi un portrait qu'il m'or-

donna de tirer de son sein ; il ressemble beaucoup à cette demoiselle. C'est pour François, a-t-il fait entendre.

FRANÇOIS.

A moi, le portrait d'Amélie ? Charles ! Amélie ! à moi !

AMELIE, *à Hermann.*

Vil imposteur.

HERMANN.

Je repète ses propres paroles. Voyez vous-même, mademoiselle.

FRANÇOIS.

Par le ciel, Amélie, c'est ton portrait, c'est vraiment le tien !

AMELIE, *le considérant.*

C'est moi ; c'est moi. O ciel !

LE COMTE.

J'ai tué mon fils ! j'ai tué mon fils !

HERMANN, *à part.*

Je ne puis voir ce spectacle. (*Au Comte.*) Adieu, monseigneur. (*A François, bas.*) Comment avez-vous pu m'ordonner cela ?

AMELIE.

Arrête : quelle a été sa dernière parole ?

HERMANN.

Amélie. (*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, FRANÇOIS, AMELIE.

AMELIE.

AMELIE ! Il n'est pas un fourbe..... Il est donc vrai qu'il est mort. Mort ! (*Chancelante.*) Charles est mort !

FRANÇOIS, *considérant le glaive.*

Que vois-je écrit sur ce glaive, écrit avec du sang ? Amélie !

AMELIE.

Avec son sang !

FRANÇOIS.

Mes yeux ne m'abusent-ils point ? (*Il lit.*) « François n'abandonne point Amélie ». O dieu ! Et de l'autre côté. « Amélie, la toute puissante mort a brisé nos sermens ». Vois Amélie : il a écrit cela d'une main mourante ; il l'a écrit avec le sang de son cœur ; il l'a écrit sur le bord solemnel de l'éternité !

AMELIE.

Dieu ! il a écrit cela ? il ne m'a jamais aimée. (*Elle sort au désespoir.*

FRANÇOIS.

Malédiction ! tout mon art échoue contre cette tête de fer.

SCENE VI.

FRANÇOIS, LE COMTE.

LE COMTE.

MALHEUREUX vieillard ! Amélie m'abandonne ! François, François, rends-moi mon fils !

FRANÇOIS.

C'est à moi plutôt à vous demander mon frère : qui lui a donné sa malédiction ? qui l'a précipité dans l'horreur des combats, dans le désespoir, dans la mort ?

LE COMTE.

François, François!

FRANÇOIS.

Mon malheureux frère! c'étoit un excellent jeune homme; c'est vous qui l'avez tué; c'est vous qui êtes son bourreau!

LE COMTE.

Scélérat! et c'est toi qui as arraché à ma colère la malédiction paternelle! oui, c'est toi. Rends-moi mon fils, scélérat!

FRANÇOIS.

N'excitez pas ma fureur, ou je vous abandonne dans la mort!

LE COMTE.

Monstre affreux! monstre affreux! rends-moi mon fils! (*Il se lève et s'avance pour poursuivre François qui s'enfuit.*)

SCENE VII.

LE COMTE, *seul.*

MALHEUREUX! que ma malédiction te poursuive! Que tu me fais regretter ton malheureux frère! Ah! tu dis vrai, je l'ai tué, je l'ai tué! Je suis seul: tout le monde me fuit: tout le monde m'abandonne; on s'éloigne de l'assassin à cheveux gris. Personne ne veut-il, par pitié, soutenir ma tête? personne ne veut-il secourir ma vieillesse? Point de fils, point de fille, point d'amis! Un homme.... un homme.... Personne ne veut.... Seul, abandonné, désespéré, et ne point mourir. (*Il tombe évanoui.*)

AMELIE, *entre d'un pas silencieux, l'aperçoit, et jette un cri.*

Mort! Charles mort! tout est mort!

SCENE VIII.

Le théatre change et représente une forêt.

RAATZMANN, GRIMM, D'AUTRES VOLEURS, *couchés.*

RAATZMANN.

GRIMM.

GRIMM.

Raatzmann.

RAATZMANN.

Voilà bientôt huit heures que le capitaine est parti.

GRIMM.

Il nous a laissé dans l'attente d'un grand projet.

RAATZMANN.

Bientôt, sans doute, nous en saurons le résultat?

GRIMM.

En attendant, voici les dépouilles du dernier voyageur que nous avons assassiné. Ma foi, elles n'en valaient pas la peine.

RAATZMANN.

N'est-ce pas le septième depuis ce matin?

GRIMM.

Sais-tu, Raatzmann, que nous faisons un horrible métier?

RAATZMANN.

Il ne faut pas parler de cela ... Je ne sais; il y a dans l'air une odeur de soufre qui n'est pas ordinaire.

GRIMM.

C'est vrai..... Ce pauvre Roller est peut-être suspendu à present entre le ciel et la terre.

RAATZMANN.

Nous pourrons bien finir tous par la même résidence.

GRIMM.

Ma foi, je le plains, en attendant que je sois aussi à plaindre que lui.

RAATZMANN.

Le capitaine va bientôt nous en apporter des nouvelles.

GRIMM.

Qu'aura-t-il pu faire avec les cinquante hommes qu'il a emmené ? Pour moi, je désespère de notre Roller.

RAATZMANN

Son sort est décidé à présent.

GRIMM.

Je le crois..... (*Entendant quelqu'un.*) Qui vive ?

RAATZMANN, *tristement.*

Ce n'est pas Roller.

SPIEGELBERG.

Ami : Spiegelberg.

SCENE IX.

RAATZMANN, GRIMM, SPIEGELBERG.

RAATZMANN.

Eh ! c'est toi, Spiegelberg ?

GRIMM.

Tu n'as pas été pendu depuis que nous ne t'avons vu ?

SPIEGELBERG.

Pas tout-à-fait. J'arrive de la foire de Leipsick, où j'ai fait des miennes.

RAATZMANN.

Oui, tu as fait parler de toi dans les nouvelles.

SPIEGELBERG.

Oh ! elles n'ont parlé que de mes moindres chef-d'œuvres ; j'en aurais à vous raconter jusqu'à demain matin. Mais voici ce que j'amène de plus précieux : (*Il montre une demi-douzaine de gens pendables sur leurs figures, plus sinistres les unes que les autres.*) Un petit bataillon de gens courageux, et adroits. Voyez-les : ils ont tous des figures qui promettent ; et ils tiennent, ah ! Accroche ton chapeau au soleil ; je parie qu'ils le volent, et que de tous les habitans de la terre, pas un seul ne s'en appercevra.

RAATZMANN.

Tu nous ferais rire, s'il étoit possible que nous en eussions envie.

SPIEGELBERG.

Quoi ! quel malheur est donc arrivé ?

GRIMM.

Hélas ! ce pauvre Roller !

SPIEGELBERG.

Roller ?....

GRIMM.

Il a dû être pendu à Nuremberg, il y a deux heures.

SPIEGELBERG.

Diable ! (*A part.*) Tant mieux ! c'est le coquin qui m'a empêché d'être le capitaine.

GRIMM.

Il y avait trois semaines qu'il était au cachot : nous

l'ignorions. On l'a interrogé trois fois. On lui a donné la question extraordinaire, pour qu'il dénonçât son capitaine : le brave garçon n'a rien avoué. Hier, on lui a lu sa sentence ; et ce matin...

SPIEGELBERG.

Peste ! Et Charles, le sait-il ?

GRIMM.

Charles ne le sait que d'hier : il était comme un lion écumant. Tu sais qu'il a toujours fait le plus grand cas de Roller ? Nous avons porté des échelles, des cordes : tout en vain. Charles lui-même, déguisé en religieux, est entré dans sa prison, et a voulu changer d'habits avec lui. Roller l'a refusé absolument. Alors, le capitaine a fait un serment qui nous a tous glacés d'effroi. Je lui allumerai, a-t-il dit, une torche funèbre si effrayante, que jamais roi n'aura eu de si horribles funérailles. De tout temps il a détesté Nuremberg à cause de la bigoterie qui y domine. J'ignore quel étoit son dessein ; mais tu sais que quand il a dit, je veux le faire, c'est comme si nous autres nous l'avions déjà fait.

RAATZMANN.

Tout cela n'aura pas sauvé le pauvre Roller.

SPIEGELBERG.

Ma foi, tout bien considéré, je me trouve ici beaucoup mieux qu'à sa place, et je pense... (*On entend un coup de pistolet.*)

RAATZMANN.

Un coup de pistolet.... deux..... trois.... C'est le capitaine.

GRIMM.

Le voilà !.... Ciel ! Roller avec lui !

SPIEGELBERG, RAATZMANN.

Roller !

SCENE X.

SPIEGELBERG, GRIMM, RAATZMANN, CHARLES, ROLLER, SCREVZER, SCHOUFTERLE, TROUPE DE VOLEURS, *couverts de sueur et de poussière.*

CHARLES, *sautant de cheval* (1).

LIBERTÉ! liberté! te voilà sauvé Roller. Emmenez mon cheval.... Il y faisait chaud. (*Il s'assied par terre.*)

RAATZMANN, *l'embrassant.*

Tu es donc ressuscité, Roller?

GRIMM.

Je t'ai cru perdu.

ROLLER.

Ma foi, j'arrive tout droit de la potence... Laissez-moi d'abord respirer.... Screvzer te racontera..... Un verre de vin.... Ah! te voilà, Spiegelberg? Je croyais bien te revoir ailleurs. Un verre de vin.

RAATZMANN.

Tiens, tiens, Roller, le voilà.

ROLLER, *le dévorant.*

Ah!... j'en avais besoin. Vous êtes bien étonnés de me revoir. Allez, je le suis bien plus que vous.

(1) Si jamais cette pièce était représentée sur un théâtre, et avec un luxe digne d'elle, il faudrait que Charles, Roller, et tous les autres voleurs qui l'accompagnent, arrivassent à cheval. Il serait au moins indispensable que Charles en montât un magnifique. Au surplus, je serais le plus étonné de tous ceux qui verraient jouer une telle tragédie,

J'étais si près de la mort... On aurait eu ma vie pour une prise de tabac. Et c'est à mon capitaine que je dois l'air, la liberté, la vie.

SCREVZER.

C'est une étrange aventure. (*A Spiegelberg.*) Nous apprenons la veille, par nos espions, que le pauvre Roller en a par-dessus la tête; et que si le ciel ne se hâtait de crouler, demain, c'est-à-dire aujourd'hui, il serait forcé de prendre la route universelle. Allons, dit le capitaine, que ne risque pas un ami? Nous le sauverons, ou nous ne pourrons pas le sauver. Ce qu'il y a de certain, c'est que plus d'un avec lui fera le grand voyage. Que cinquante soient prêts à me suivre. Nous obéissons; et d'abord il envoie un exprès à Roller; et par un billet jetté dans sa prison, nous l'avertissons d'être prêt à tout, et d'espérer encore.

ROLLER.

Je n'espérais plus rien.

SCREVZER.

Nous guettions le moment où tous les chemins seraient déserts. Toute la ville était au grand spectacle. Une foule d'hommes et de femmes, pleine d'humanité, était allée voir expirer notre camarade. Son moment était arrivé; et le cantique de la potence retentissait déjà dans les airs. A présent, dit le capitaine, mettez le feu; allumez. Nous partons comme des flèches. En un instant le feu est à la ville en cinquante endroits différens: nous jettons des mêches enflammées dans le magasin à poudre, dans les églises, dans les granges. Le vent du nord nous favorise; et déjà de tous côtés la flamme s'élève par tourbillons; et nous autres nous allions criant dans les rues: au feu! au feu!

et nous traversons toute la ville. Des cris affreux, des hurlemens frappent les airs : le tocsin sonne : le magasin à poudre crêve ; on eût dit que la nature était bouleversée, et que le ciel venait de se fendre jusques dans son centre.

ROLLER.

Et alors mon cortège regarde en arrière. Tout l'horizon n'était que feu, soufre et fumée. La ville embrâsée retentissait d'un horrible fracas, que répétaient longuement quarante montagnes épouvantées : une terreur panique avait renversé ceux qui m'environnaient : mes fers étaient ôtés, tant j'étais près de la mort. Mon courage s'augmente de leur faiblesse : rapide comme la bise, je fuis loin d'eux avant qu'ils aient eu le temps de s'en appercevoir. Je déchire mes habits ; je me perds dans la foule ; je plonge dans la rivière ; je nage entre deux eaux pour échapper aux regards. Mon capitaine était sur le rivage avec des chevaux et des habits : et me voilà, me voilà. Ah, Charles ! Charles ! Puisse-tu bientôt tomber entre leurs mains, pour qu'à mon tour je te rende un pareil service.

RAATZMANN.

Souhait de bête féroce, pour lequel on devrait te pendre. Le capitaine est arrivé à temps.

ROLLER.

C'était-là du secours dans le besoin ; vous ne pouvez pas l'apprécier : il vous aurait fallu comme moi pleins de vie, marcher à la mort ; avoir sous les yeux ces apprêts de démons ; et à chaque pas que le pied tremblant avait achevé, voir d'une vue plus présente et plus horrible le hideux échafaud. Et la voix des

bourreaux ; et l'abominable musique. J'entends encore retentir à mon oreille les sinistres vœux que l'on faisait pour mon salut, ainsi que les croassemens des corbeaux qui par centaines s'élevaient de mon fétide prédécesseur ; et par-dessus tout, les démons que j'entendais déjà se réjouir de mon arrivée. Non, pour tous les trésors de l'Allemagne je ne voudrais pas y passer une seconde fois. Vous savez si la mort dans les combats m'est redoutable ; mais dans les supplices elle est affreuse, et ses angoisses horribles.

GRIMM.

Et le magasin à poudre qui a sauté : voilà pourquoi nous sentions ici une odeur de soufre, dont nous cherchions la cause.

RAATZMANN.

Il a dû périr bien du monde dans cette affaire.

SCREVZER.

Oui ; au moins cent personnes : la tour seule en a écrasé plus de soixante.

CHARLES, *d'un grand sérieux.*

Roller, tu as coûté cher.

SCHOUFTERLE.

Bah ! que sont ces morts-là ? des enfans au berceau, des marmots, des vieilles, des vieillards : tout ce qu'il y avait de jambes agiles était au grand spectacle.

CHARLES, *se levant.*

Des vieillards, dis-tu ?

SCHOUFTERLE.

Ma foi je n'en ai trouvé sur mon chemin que de cette espèce, ou des malades et des femmes en couche. En passant par hasard auprès d'une baraque, j'entends des lamentations ; j'y jette les yeux, et je vois

un enfant par terre sous une table où le feu ne prenait pas encore. Pauvre petit, ai-je dit, tu meurs de froid : va te chauffer ; et je l'ai jetté dans le feu.

CHARLES.

Tu as dit cela ? Tiens.... (*Il lui brûle la cervelle.*) Il y a un monstre de moins sur la terre...(*Aux voleurs.*) Vous murmurez, je crois ? Qui ose murmurer contre son capitaine ? Retirez-vous tous ; il y en a encore d'autres parmi vous qui sont mûrs pour ma colère. Je te connais, Spiegelberg ; tu as commis à Leipsick des horreurs gratuites. Je veux bien des voleurs dans ma bande, mais je n'y veux point de scélérats. Je ne tarderai point à vous rassembler, et à faire une revue qui vous fera frémir. Eloignez-vous.

(*Tous obéissent.*)

SCENE XI.

CHARLES, *seul.*

PLUS de cent personnes ! et des enfans, des vieillards, des femmes : ne les entends pas, vengeur céleste ! Si je suis le destin qui m'est impérieusement tracé (1) ; si la fatalité me lie au terrible métier où elle m'a conduit, puis-je m'y opposer ? peux-tu me punir ? Est-ce ma faute, si ta peste, ta famine, tes assassins dévorent à-la-fois les justes et les scélérats ? Oui, quand l'Eternel dit au soleil de dessécher nos plaines, aux torrens d'inonder les campagnes dévastées ; quand il ordonne aux vents brûlans de porter la

(1) Presque tout ce monologue, ainsi qu'une partie de celui du cinquième acte, est de l'auteur de Robert, chef de brigands.

mort dans nos contrées ; s'il fait naître un de ces tyrans qui se jouent de la vie des peuples, est-ce à nous de sonder la profondeur de ses décrets ? de lui demander compte de tant de désastres, nous, instrumens passifs qu'il emploie ou qu'il brise à son gré ? Ah ! si jamais le sang de mes malheureuses victimes s'élève contre moi, (*Il tire une lettre de son sein.*) voilà, dirai-je, voilà mon excuse. La malédiction d'un père, l'abandon d'un frère, le mépris d'Amélie, ont porté le désespoir dans mon âme. Sans crainte, avec cette lettre, j'apparaîtrai au terrible tribunal de l'Eternel. Les cruels ! ils ont brisé mon cœur ; ils m'ont fait détester les hommes ; et pourtant, dans tout le cours de mes fautes, jamais, non jamais, je n'avais fait couler les larmes d'un innocent infortuné.

SCENE XII.

CHARLES, UN VOYAGEUR.

CHARLES.

QUE vois-je ? un homme !.... Je n'assassinerai plus aujourd'hui. Il suffit de le dépouiller. Quel emploi pour l'amant d'Amélie !

LE VOYAGEUR, *se croyant seul.*

Egaré dans cette forêt, qu'on dit n'être pas sûre....

CHARLES, *un pistolet à la main.*

La bourse ou la vie.

LE VOYAGEUR.

Dieu !

CHARLES.

La bourse ou la vie.

LE VOYAGEUR,

LE VOYAGEUR.

La voilà, la voilà.

CHARLES.

Retire-toi. Raatzmann ?

RAATZMANN, *paraissant.*

Capitaine.

CHARLES.

Cet homme n'a plus rien à perdre; qu'on le laisse aller et qu'on respecte ses jours.

LE VOYAGEUR, *douloureusement.*

Ah, mon père ! mon père !

CHARLES.

Que dit-il ? son père ! Parle, voyageur; tu as excité ma curiosité : eh bien ! ton père ?

LE VOYAGEUR.

Mon père mourra de douleur.

CHARLES.

Explique-toi ; pourquoi ?....

LE VOYAGEUR.

A quoi bon vous dire ?

CHARLES.

Parle, parle.

LE VOYAGEUR.

Mon père est un honnête marchand de Leipsick : il m'écrivit, il y a dix jours, que par des malheurs inattendus il allait être forcé de cesser ses paiemens, si je n'accourais à son secours : je pleurai en lisant la lettre de ce bon père.

CHARLES.

Il est bon, ton père ?

LE VOYAGEUR.

Autant qu'il est malheureux.

CHARLES.

Il ne t'a jamais abandonné ?

LE VOYAGEUR.

Pas plus que je ne voulais l'abandonner moi-même.

CHARLES.

Continue.

LE VOYAGEUR.

Placé chez un seigneur, à six lieues d'ici, je lui servais de secrétaire, et il m'avait toujours paru satisfait de ma conduite; j'ai espéré qu'il serait sensible à ma situation, et je lui ai exposé celle de mon père: je l'ai supplié d'ajouter à la faible somme qu'il m'avait été possible d'amasser chez lui, pour me mettre en état d'aller secourir efficacement l'auteur de mes jours: il m'a reçu durement, et sur ma demande réitérée, il a eu la cruauté de me chasser de chez lui, en me disant: va le secourir ton père. J'ai alors usé de la dernière ressource qui me restait: je me suis engagé sous la condition de n'être pas forcé de rejoindre sur le champ: j'allais porter à mon père le prix de mon engagement; et en y joignant le peu que je possédais, je me flattais de lui être bien utile: malheureusement vous m'avez rencontré et vous m'avez enlevé l'honneur de mon père.

CHARLES.

Non, nous ne t'enleverons rien. Ah! vertueux voyageur, tu me crois donc le plus vil de tous les mortels? Voilà, voilà ce que j'avais eu la cruauté de te ravir, et accepte, je t'en supplie, cette somme beaucoup plus considérable; tu le peux, cet argent est pur. Accorde-moi la grace de me mettre pour quelque chose dans ton action sublime. (*Aux voleurs*

qui se sont approchés.) Cet homme est sacré; malheur à celui qui oserait dérober un cheveu de sa tête. Que six d'entre vous le conduisent jusqu'aux confins de la forêt : ils m'en répondront.

RAATZMANN.

Voyageur, acceptez aussi cette marque de mon estime, et de mon admiration. (*Beaucoup de voleurs le forcent d'accepter des bourses d'argent et d'or.*)

CHARLES, *les considérant.*

Bien, amis.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Et ce sont-là des voleurs ? Leur chef sur-tout.... (*A Charles.*) Homme magnanime ! puisse votre père, si vous en avez un, vous récompenser de ce que vous faites pou rle mien.

CHARLES.

Mon père !

LE VOYAGEUR.

Ah ! puissiez-vous être un jour heureux auprès de lui, vous le méritez.

CHARLES, *avec effort.*

Voyageur, retire-toi..... (*Le voyageur s'éloigne.*) Arrête : quel est le scélérat qui t'a chassé ?

LE VOYAGEUR.

Le comte de Boëk. (*Il sort escorté de six voleurs.*)

SCENE XIII.

CHARLES, LES VOLEURS.

RAATZMANN.

Ce bon voyageur ! il s'en va bien satisfait.

GRIMM.

Sa conduite est vraiment respectable.

SCREVZER.

C'eût été dommage de le tuer.

SPIEGELBERG.

Il s'éloigne chargé de vos présens.

ROLLER.

Tant mieux ; il en fera meilleur usage que nous.

CHARLES.

Ecoutez-moi tous : (*Tous les voleurs s'approchent.*) Amis, plus d'une année s'est écoulée depuis que les injustices de nos semblables nous ont envoyé dans les forêts de la Bohême. Ici, à cette même place, nous jurâmes de leur rendre tous les maux qu'ils nous avaient faits. Guerre aux hommes : tel fut notre serment et notre devise ; nous les avons horriblement remplis. Vous le savez : nous comptons moins de cheveux que d'assassinats. Une centaine de voleurs courageux a fait trembler l'Allemagne, et nous y avons versé une mer de sang : moi-même à votre tête, je vous ai donné l'exemple du carnage ; et sans m'être souillé d'aucun crime pareil à celui de l'antropophage qui vient de périr de ma main, vous savez avec quelle ardeur j'ai poursuivi, j'ai exterminé mes semblables,

et que le tigre le plus féroce n'en a pas plus dévoré que moi.

RAATZMANN.

Oui, nous le savons, Charles. Tu as arraché la vie à beaucoup d'hommes, et tu l'as sauvé plusieurs fois à tes camarades. C'est en présence de tous que je te le dis : nous sommes trop heureux de t'avoir pour capitaine.

LES VOLEURS.

Vive le Capitaine !

CHARLES.

Eh bien ! puisque vous me jugez digne de l'être, écoutez la proposition que je vais vous faire ; ce vertueux voyageur me l'a inspirée. Il est dur, il est affreux de proscrire sans exception une espèce où il se trouve des êtres tels que lui. Certes, si tous ceux dont nous avons eu à nous plaindre lui avaient ressemblés, nous ne serions pas dans ces forêts, et nous n'aurions pas exercé d'horribles vengeances. Camarades, croyez-en votre capitaine, votre ami : plus de guerre aux hommes : mais, guerre, guerre implacable aux méchans ; ah ! ils sont si nombreux, que nous dormirons tous dans le tombeau avant d'en avoir pu exterminer une faible partie. Remplaçons, surpassons ce terrible tribunal que les efforts des puissances de l'Allemagne ont réussi à anéantir ou à corrompre, cette célèbre institution de Charlemagne, ce tribunal secret qui pendant des siècles a épouvanté les scélérats de tous les rangs et atteint le crime jusque sur le trône. Nommons sept d'entre nous : qu'ils jugent, et nous exécuterons. Poursuivons tous ceux qui par

leur puissance ou par leurs richesses détournent loin de leurs têtes coupables le glaive des loix ordinaires. Que le criminel, quel qu'il soit, tremble en apprenant qu'il existe encore des juges incorruptibles, qui pèsent dans la même balance l'homme qui repose sous le chaume et l'homme entouré de tout le faste de l'opulence. Ainsi, nous justifierons nos meurtres; ainsi, nous ennoblirons notre caractère. Formidables instrumens de la jnstice éternelle, nous arracherons aux scélérats leurs richesses usurpées, et elles seront un vaste et juste dédommagement des dangers que nous aurons affrontés pour en punir les possesseurs.

LES VOLEURS.

Vive, vive le capitaine; il faut suivre le plan qu'il nous propose. (*Murmure d'approbation.*)

SPIEGELBERG.

Camarades, camarades, une observation. (*Silence.*) Le plan du capitaine est très-noble, et plus digne, à la vérité, d'un commandant de guerriers que d'un capitaine de voleurs.

SCREVZER.

Nous ne voulons plus l'être.

SPIEGELBERG.

Je vous représente, camarades, que ce plan, qui peut être très-utile à notre gloire, serait on ne peut plus nuisible à nos intérêts: notre métier ne vaut plus rien si vous l'adoptez; et vous devez savoir, par expérience, que les frippons sont bien autrement difficiles à voler que les honnêtes gens. (*Violent murmure d'improbation.*)

PLUSIEURS VOLEURS.

A bas le filou! à bas le filou!

GRIMM, *furieux.*

Il faut que je le poignarde.

CHARLES.

Arrêtez.... (*Aux voleurs.*) Adoptez-vous ma proposition?

TOUS LES VOLEURS.

Oui; oui; oui.

CHARLES.

Allons, dès ce moment, il faut nous occuper de nommer les juges de votre nouveau tribunal. Amis, le rôle que nous remplissions était au-dessous de notre caractère et de notre courage; nous allons commencer une carrière plus noble: je deviens glorieux de vous commander.

ROLLER.

Nous le sommes de t'obéir.

TOUS LES VOLEURS, *avec des transports de joie.*

Vive le capitaine! vive le capitaine!

CHARLES.

Amis, guerre aux méchans!

TOUS LES VOLEURS.

Guerre aux méchans! guerre aux méchans!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente la chambre de Wetzlar en séance.

SCENE PREMIERE.

PLUSIEURS CONSEILLERS, LE PRÉSIDENT.

UN CONSEILLER.

ILLUSTRES conseillers! avant de vous entretenir de la tyrannie et des vexations du comte de Boëk, qui deviennent de jour en jour plus odieuses et moins tolérable, je vais remettre sous vos yeux une affaire qui devient digne d'intéresser la noble chambre impériale. On n'aurait jamais cru que les désordres d'une bande de voleurs pussent devenir l'objet de ses délibérations: mais ceux dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir sont tellement féroces, leurs brigandages et leurs atrocités prennent un caractère si étrange, si dangereux, que je pense que la noble chambre impériale ne saurait prendre des mesures trop promptes pour exterminer cette horde audacieuse. Illustres conseillers! vous le savez comme moi, car leurs crimes sont dans toutes les bouches; ce ne sont point des voleurs ordinaires: par les écrits attachés aux poignards dont ils perçent leurs victimes, ils semblent vouloir renouveller le tribunal secret, et au moins ils en renouvellent toutes les horreurs: ils dédaignent la bassesse du peuple. Beaucoup de personnages illustres, et (je ne puis le dire sans frissonner): deux comtes de

l'Empire ont déja tombé sous leurs poignards assassins. Malheureusement la valeur de ces brigands est au moins égale à leur férocité ; on assure même que la réputation de leur chef a ébloui et entraîné des hommes qui étaient honnêtes. Ce chef qu'on dit être d'une naissance illustre, montre des talens bien extraordinaires et bien funestes à la société ; et toute l'Allemagne qui l'a appelé le Grand-voleur, n'y pense qu'avec épouvante et consternation. Il est temps, illustres conseillers ! de mettre un terme à la terreur qu'il inspire : il est trop honteux que l'Allemagne entière tremble devant une bande de voleurs.

UN AUTRE CONSEILLER.

Oui, rien n'est si honteux et si étrange. La constitution germanique est sans contredit la plus belle de l'univers ; et il n'y a personne un peu éclairé qui n'en convienne. Il faut pourtant bien qu'elle ait un défaut, puisqu'au milieu d'un si puissant empire quelques brigands intrépides exercent et prolongent impunément leurs ravages. Certes, il faut qu'il y ait bien peu d'ensemble dans les moyens des nombreuses puissances de l'Allemagne, pour que.....

PLUSIEURS CONSEILLERS.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? (*On entend du bruit dans les chambres voisines.*)

UN HUISSIER.

Illustres conseillers, c'est un jeune homme qui arrive à l'instant, et qui demande à vous apprendre une nouvelle qu'il dit bien étrange.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il entre.

LE JEUNE HOMME.

Illustrissimes conseillers, j'arrive à l'instant des terres du comte de Boëk.

UN CONSEILLER.

De celui dont les vexations allaient nous occuper.

LE JEUNE HOMME.

Il vient d'être assassiné.

LES CONSEILLERS, *se récriant.*

Assassiné !

LE JEUNE HOMME.

Au milieu de son château et de ses gardes.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! ils l'ont lâchement laissé égorger.

LE JEUNE HOMME.

Il a été courageusement défendu, mais plus courageusement attaqué encore, non pas par des hommes, mais par des démons.

LE PRÉSIDENT.

Par la troupe du Grand-voleur, peut-être ?

LE JEUNE HOMME.

Par le Grand-voleur lui-même : à la tête des siens il a repoussé la garde, comblé les fossés, monté à l'assaut, mis en fuite tous ceux qui osaient lui résister, et plongé un poignard dans le cœur du comte ; en lui disant : Bourreau de ton peuple, voilà le fruit de tes oppressions. A vous, a-t-il ajouté en s'adressant à ceux qui le suivaient ; mais plus de sang, plus de sang, ne l'oubliez pas. A l'instant tous les appartemens ont été inondés, et le château entier abandonné au pillage.

LE PRÉSIDENT.

Se peut-il bien ? (*Murmure de surprise et d'effroi.*)

LE JEUNE HOMME.

Au poignard enfoncé dans le sein du comte était attaché un papier où j'ai lu ces mots : arrêt de mort contre Adolphe, comte de Boëk, pour cause d'oppressions, par le tribunal sanguinaire. Pour moi, j'étais abattu aux pieds du Grand-voleur : je t'accorde la vie, m'a-t-il dit ; mais la chambre impériale siège à trois lieues d'ici, je t'ordonne d'y aller à l'instant et de lui apprendre comme le Grand-voleur punit les scélérats qu'elle épargne. Ce sont ses propres paroles. (*Tous les conseillers se réunissent et parlent bas pendant deux ou trois minutes.*)

LE PRÉSIDENT.

La chambre de Wetzlar arrête : qu'il sera donné la somme de mille ducats d'or à celui qui livrera le scélérat connu sous le nom de Grand-voleur. Elle arrête de plus que jusqu'à ce qu'il le soit, il est enjoint à tous les princes ou électeurs de l'Allemagne, sur les terres desquels il passera avec les scélérats qui le suivent, de réunir et d'envoyer contre lui le plus de forces qu'il leur sera possible, et de ne rien négliger pour le prendre, mort ou vif.

SCENE II.

Le théâtre représente une forêt qui n'est pas la même que celle du second Acte.

CHARLES, RAATZMANN, ROLLER, SCREVZER, D'AUTRES VOLEURS, *couchés.*

CHARLES, *tristement.*

Il faut que je m'asseye ici. Mes membres sont brisés : mon âme est anéantie.

ROLLER.

Capitaine, l'Allemagne entière va plus que jamais parler de notre courage. Le fameux comte de Boëk n'est plus qu'un cadavre; et le canton nous doit un obélisque pour l'avoir délivré de ce scélérat.

CHARLES.

La punition est sévère et terrible.

ROLLER.

Et juste, capitaine.

RAATZMANN.

Comme là-bas le soleil se couche majestueusement.

CHARLES, *se perdant dans sa contemplation.*

C'est ainsi qu'un héros meurt digne d'adoration.

RAATZMANN.

Capitaine, tu parais bien ému.

CHARLES.

Dans ma jeunesse j'aimais à penser que comme lui je brillerais, que je m'éteindrais comme lui. (*Voulant étouffer sa douleur.*) C'était une pensée de jeune homme.

RAATZMANN.

Oui, c'était une pensée de jeune homme.

CHARLES.

Il fut un temps où je ne pouvais m'endormir sans avoir adressé ma prière à l'Eternel.

RAATZMANN.

Es-tu en délire, Charles? Tu n'es plus un enfant.

CHARLES.

Ah! si je l'étais, si je le redevenais encore, s'il m'était possible de rentrer dans le sein de ma mère. O jours de la paix! ô château de mon père! ô belle verdure! ô vallées faites pour l'enthousiasme! vous n'êtes plus pour moi: scènes célestes de mon jeune âge, ne reviendrez-vous jamais? air de mon enfance, ne rafraîchiras-tu jamais mon sein brûlant de ton souffle délicieux?

RAATZMANN.

Ranime-toi, Charles, ranime-toi. Que ton âme se rallume à l'aspect de ce qui t'environne: vois ce paysage pittoresque, ce crépuscule silencieux, cette campagne....

CHARLES.

Oui, mes amis, ce monde si beau.

RAATZMANN.

Oui, ce monde si beau.

CHARLES.

Cette terre si magnifique!

RAATZMANN.

Oui, cette terre si magnifique!

CHARLES.

Et moi, si affreux dans ce beau monde, et moi un monstre sur cette terre magnifique..... (*Long*

silence.) (*Aux voleurs.*) Sonnez du cor, je l'ordonne. Il faut que j'entende une musique guerrière pour que mon génie endormi se réveille..... (*Ils jouent une belle marche. Moour très-pensif se promène devant eux, et d'un signe les fait tous cesser.*) Dans (1) l'expédition contre le comte de Boëk, aucun autre individu n'a été maltraité ?

ROLLER.

Un vieillard et une femme ont été blessés dans le premier désordre.

CHARLES.

Une femme, un vieillard, les êtres les plus faibles. Y aurait-il encore quelque Schoufterle ? Quels sont les malheureux qui ont osés se souiller de cette horreur ? (*A Raatzmann et à Roller.*) Qui sont-ils ? Parlez.

SCREVZER.

Nous l'ignorons.

CHARLES, *tire un coup de pistolet, tous les voleurs qui hors Raatzmann et Roller étaient couchés, se lèvent et viennent l'entourer.*

Ecoutez-moi : votre expédition de ce matin ne devait être funeste qu'au comte de Boëk : il était jugé, condamné, et la mort de ce tyran a satisfait notre justice ; mais on a violé mes ordres : une femme, un vieillard ont été blessés. Que les coupables se montrent, ou ils sont morts si je les découvre.

---

(1) A un mot près, toute le reste de cette scène, est du citoyen Lamartelière.

ROLLER.

Capitaine, j'étais dans la seconde cour du château, où la mort du comte avait répandu l'épouvante ; un vieillard poussé par la frayeur se précipite à mes pieds pour me demander la vie ; dans ce moment un coup de feu qui m'était sans doute destiné le blesse au bras : je le relève, le rassure, et lui mettant dix ducats dans la main, je le fais transporter dans une maison voisine : si le fait n'est pas vrai je t'abandonne ma tête.

CHARLES.

Ta générosité me charme ; je te reconnais là, Roller.

GRIMM.

Capitaine, j'avais avec dix de mes camarades, forcé l'entrée et pénétré jusqu'à l'escalier du château. Tout-à-coup nous sommes assaillis d'une grêle de balles et de pierres ; Morgant tombe mort à mes pieds, Fritzler est blessé à la tête, moi au bras ; furieux, je monte, j'enfonce une porte : on nous résiste d'abord ; mais quelques coups de sabres écartent bientôt ces misérables, dont la fuite nous laisse appercevoir une femme que la frayeur avoit privé de l'usage de ses sens ; à l'instant je la fis porter sur un lit par deux personnes que je payai pour en prendre soin. Voilà le fait. Si j'ai failli, je mérite la mort.

CHARLES.

Grace au ciel ! je respire ; on n'a pas versé de sang innocent. Toi, Raatzmann, on m'a vanté ta conduite ; je veux la connaître.

RAATZMANN, *qui a un bras en écharpe.*

Capitaine je n'ai fait qu'obéir à tes ordres. Le peuple charmé de la mort du comte, se portait en foule au

château pour punir tous ceux qui avaient entouré le tyran. Déjà une troupe de furieux, armés de flambeaux, se disposait à mettre le feu aux magasins ; à cette vue, quoique affaibli par deux blessures, je rappelle ma vigueur ; je fends la presse avec mon peloton, et opposant la force à la force, nous parvînmes à dissiper ces incendiaires.

SCREVZER.

Capitaine, Raatzmann ne te dit pas tout ; je l'ai vu moi-même s'élancer au milieu des armes, et arracher le flambeau de la main d'un de ces furieux.

CHARLES, *avec une grande noblesse.*

Est-ce que nous sommes des voleurs ? (*A Raatzmann.*) Raatzmann, viens que je t'embrasse. Camarades, en me choisissant pour votre chef, vous m'avez donné le droit de récompenser et de punir : je punirai avec sévérité, mais je récompenserai avec magnificence. Cents ducats sont désormais le prix d'une belle action ; et c'est par toi, Raatzmann, que je veux commencer ; je te charge de les prendre sur la caisse.

RAATZMANN.

Ton approbation m'est plus chère que les cent ducats. Je les accepte pourtant, à condition que nul d'entre nous n'osera jamais les refuser.

CHARLES.

Je veux visiter les postes avancés. Qu'on avertisse nos juges ; l'heure approche où le tribunal doit s'assembler. (*Il s'éloigne ; les voleurs le suivent, hors Raatzmann et Roller.*)

SCENE III.

SCENE III.

RAATZMANN, ROLLER.

RAATZMANN.

ROLLER, as-tu vu le capitaine dans l'expédition ?

ROLLER.

Je ne l'ai pas vu ; je l'ai admiré.

RAATZMANN.

Ses prodiges en ont décidé le succès.

ROLLER.

Avec lui il n'y a rien de téméraire.

RAATZMANN.

Quel homme !

ROLLER.

Quel dieu !

RAATZMANN.

Tu connais son courage, son sang froid, son génie : lis ses dépenses du dernier mois. Admire, et tais toi ; car la moindre indiscrétion me perdrait dans son esprit.

ROLLER, *lisant d'une voix plus émue.*

Pour deux orphelins élevés à l'université de Leipsick, cinquante ducats. Pour la liberté d'un père de famille emprisonné pour dettes, cinquante ducats. Pour la pension d'une veuve chargée de sept enfans, cent ducats. Pour un laboureur ruinépar débordement, soixante ducats. Pour la dot d'une jeune fille.... Il m'est impossible d'en lire davantage. C'est d'un chef de bandits qu'il faut prendre l'exemple de toutes les vertus.

RAATZMANN.

Etrange et incroyable effet de la position où les hommes se trouvent jettés..... Ce même Charles qui

nous commande, placé à la tête d'un puissant empire, l'aurait assurément couvert de gloire et de prospérité ; il aurait fait le bonheur de son peuple ; les hommes auraient à jamais chéris sa mémoire. Son malheur l'a mis à notre tête. Fait pour être l'idole de ses semblables, il en est la terreur. Ses talens extraordinaires ne le sauveront pas du sort qui lui est reservé. Sa place était sur un trône. Il y en a une qui l'attend sur un échafaud. Oh ! que les plus grands hommes doivent de graces à leur destinée. Il leur est échu un un billet favorable dans la loterie de la vie.

(*Ils s'éloignent.*)

SCENE IV.

QUATRE ASSASSINS, *sortant avec précaution des arbres voisins.*

L'UN D'EUX, *leur chef.*

QUOI ! jamais nous ne pourrons le trouver seul ? Depuis quatre jours que nous l'avons découvert et que nous suivons ses pas.

UN DES ASSASSINS.

Peut-être à la fin, la fortune nous favorisera.

LE CHEF.

Quel bonheur, si nous pouvons parvenir à lui percer le cœur d'un poignard ! Au nom de celui qui m'a envoyé, je vous promets une récompense magnifique.

UN DES ASSASSINS.

Nous ne le manquerons pas ; nous l'attaquerons tous les quatre à la fois.

LE CHEF, *à part.*

Le comte François de Moour, ignore encore que j'ai découvert son frère, et que c'est son frère qui est

le Grand-voleur, et dont la tête doit à présent être mise à prix. Ainsi, si je parviens à le faire périr, la justice me donnera mille ducats d'or, et son frère peut-être davantage : c'est tout gain.

UN DES ASSASSINS.

On vient : éloignons-nous.

SCENE V.

CHARLES, *aux Voleurs, qu'on ne voit point.*

DANS un instant le tribunal va s'assembler. Laissez-moi seul, j'ai besoin d'être avec moi-même..... Le poids qui m'oppressait, est retombé sur mon âme. Le jour s'éloigne. Bientôt la nature entière sera endormie, et le remord éternel veille dans mon cœur. Dans cet air si pur et si frais, je respire tous les feux de l'enfer. Malheureux ! malheureux ! le monde entier une famille, et un père là-haut.... qui n'est pas mon père. Moi seul exclus : moi seul rejetté du bonheur, de la vertu, n'ayant plus personne qui m'aime sur la terre ; entourré d'assassins dont tous mes efforts contiennent à peine la férocité, attaché au crime avec des chaînes de fer.

SCENE VI.

CHARLES, LES ASSASSINS.

LE CHEF DES ASSASSINS, *bas.*

LE moment est favorable. (*Ils s'avancent.*)

CHARLES, *qui a le bonheur de les appercevoir.*

Qui êtes-vous ?... Ah, scélérats !

(*Les assassins fondent sur lui. De ses pistolets,*

il brûle la cervelle à deux d'entr'eux, court sur le troisième, l'abat d'un coup de sabre, se bat deux ou trois minutes avec le dernier, qui est le chef, l'étend mort à ses pieds au moment où les voleurs accourus au bruit, paraissent.)

SCENE VII.

CHARLES, LES VOLEURS.

CHARLES, *froidement.*

EMPORTEZ ces cadavres.

RAATZMANN.

Quoi ! qu'est-ce donc, capitaine ?

CHARLES.

Quatre scélérats payés sans doute pour m'assassiner. Vous voyez que ma main a été plus sûre que la leur.

DES VOLEURS.

Oh, les misérables ! En pièces, en pièces.

CHARLES.

Ils ne sont plus.

ROLLER.

Capitaine, tout mon sang est à toi ; où faut-il voler pour te venger ?

CHARLES.

J'ignore quel scélérat les avait armés. Quel qu'il soit, celui-là est encore plus méprisable qu'eux. Que ce léger évènement ne vous arrête pas plus long-temps. Nos six juges sont-ils réunis ?

RAATZMANN.

Les voilà.

CHARLES.

Qui est-il question de juger aujourd'hui ?

RAATZMANN.

Le prince de Boldork.

CHARLES.

Un prince très-puissant.

SCREVZER.

Oui, et très-criminel.

CHARLES.

Screvzer, il n'est pas jugé. Quel est son accusateur ?

RAATZMANN.

Roller.

CHARLES.

Et son défenseur ?

RAATZMANN.

Grimm.

CHARLES.

Rien ne nous empêche de commencer.

(*Les sept juges s'asseyent au pied d'un arbre ; les Voleurs se grouppent à l'entour.*)

ROLLER.

Par devant le tribunal sanguinaire, je porte accusation contre Henri, comte de Boldork, prince de l'empire. Placé par le hazard de sa naissance à la tête d'un état assez étendu, sans doute son devoir sacré était de veiller au bonheur du peuple qui lui était confié, et de réprimer les méchans qui voudraient y nuire. Eh bien, le contraire est arrivé. Celui qui devait défendre le peuple, a été le premier à l'écraser, et le chien a dévoré le troupeau. Les impôts déjà trop forts ont doublé sous le joug de ce maître tyrannique. Son pays naguère florissant n'offre plus que le tableau dégoûtant de la dépopulation et de la misère. Un peuple hâve et décharné sur une terre fertile, atteste contre son administration, et appelle

sur sa tête la justice du tribunal. Des informations multipliées m'ont convaincu que ce tyran a été sourd à tous les murmures de son peuple, et que la vérité suppliante a constamment été repoussée de son palais.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

ROLLER, *tirant des papiers et les présentant aux juges.*

En voici d'authentiques. (*Les juges les examinent quelques instans.*)

LE PRÉSIDENT.

Défenseur du comte de Boldork, qu'avez-vous à répondre ?

GRIMM.

Il m'est impossible de nier les accusations portées contre celui que je défends. Leur vérité est si notoire que ce serait peut-être le plus sûr moyen de nuire à sa cause : mais le tribunal pesera sans doute plusieurs considérations qui balancent ses torts, et peuvent au moins lui servir d'excuse, si elles ne peuvent lui servir de justification. Le comte de Boldork, sans être, à beaucoup près, un des princes les plus puissans de l'Allemagne, est un des plus renommés. Avec de petites ressources il a fait de grandes choses : il a élevé des édifices magnifiques ; il a soutenu avec gloire des guerres dangereuses ; il a même ajouté à son territoire. De plus, il a ranimé les beaux arts ; il a élevé la plus belle salle de spectacle de toute l'Allemagne ; il a pensionné les bons poëtes et encouragé les gens de lettres : en un mot, avec de grands défauts, le comte de Boldork a presque toutes les qualités qui font un grand prince ; et enfin si on lui re-

proche la dépopulation de son pays et les impôts dont il l'accable, c'est qu'il faut des trésors pour bâtir des palais, et des hommes pour conquérir des provinces.

ROLLER.

Je demande au tribunal la permission de répondre.

LE PRÉSIDENT.

Parlez.

ROLLER.

Le comte de Boldork a toutes les qualités d'un grand prince, a dit son défenseur. Quelle grandeur que celle qui désole pour des siècles et le pays qu'elle défend et le pays qu'elle envahit..... Quelle grandeur que celle qui, comme la foudre, anéantit tout ce qu'elle approche. Nous ne nous sommes point rassemblés dans ces forêts pour penser et juger comme le peuple. Rien d'aussi intéressant que son bonheur; mais en général, rien d'aussi méprisable que ses opinions. Il faut le dire ici, parce que cela est vrai: les grands princes sont les fléaux de l'humanité; les bons princes seuls en sont les bienfaiteurs, les pères. Nous devons poursuivre, nous devons exterminer ces êtres plus féroces que nous ne l'avons jamais été, qui pour conserver leur mémoire anéantissent des nations, et immortalisent leur histoire monstrueuse en en rougissant toutes les pages. On vous parle des provinces conquises par le prince de Boldork; on ne vous dit pas à quel prix: il y a des tableaux que l'on couvre d'or, il y a des provinces que l'on couvre de cadavres; de ce nombre ont été les conquêtes du scélérat dont je vous demande la punition. Il a encouragé les beaux arts; c'était les arts nécessaires qu'il devait encourager. Il a pensionné le poëte inutile, le litté-

rateur courtisan, qui dans son palais sont venus caresser son orgueil et oublier le leur. Mais quelle récompense a-t-il accordé à l'agriculteur nourricier, au manufacturier industrieux, au méchanicien inventeur. Il a favorisé le mérite agreable, mais il a dédaigné le mérite nécessaire. Il demeure dans des palais pompeux; mais son peuple habite des chaumières hideuses. En vain on me vante ses conquêtes, ses palais, ses poëtes, ses acteurs, sa gloire : le bonheur des peuples est la seule mesure du mérite de ceux qui les gouvernent : le peuple soumis au comte de Boldork est souverainement malheureux. (*Long silence.*)

LE PRÉSIDENT.

Défenseur du comte de Boldork, qu'avez-vous à répondre ?

GRIMM.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit. (*Les Juges examinent encore les papiers que Roller leur a donné.*)

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va voter.

Ier. JUGE.

La mort.

IIme. JUGE.

La vie.

IIIme. JUGE.

La mort.

IVme. JUGE.

La mort.

Vme. JUGE.

La vie.

VIme. JUGE.

La mort.

LE PRÉSIDENT.

La mort.... Le tribunal sanguinaire a voté la peine de mort, pour cause d'oppressions, contre Henri, comte

de Boldork, prince de l'empire. (*Les Voleurs applaudissent.*)

CHARLES.

Qui applaudit à l'arrêt de mort de son semblable? (*Ils se taisent.*)

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal portera encore un jugement.

RAATZMANN.

Par-devant le tribunal sanguinaire, je porte accusation contre un des princes les plus puissans de l'Allemagne, Charles Philippe, prince de Hesse-Cassel. J'ai pris beaucoup d'informations sur sa conduite. Voici des pièces qui prouvent formellement qu'il fait un commerce infâme des hommes qui lui sont soumis, et qu'il n'y a pas un mois les Anglais manquans de soldats lui en ont acheté deux mille.

LES JUGES, *indignés.*

La mort! la mort!

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal n'a pas besoin d'en entendre davantage; il va voter.

Ier. JUGE.

La mort.

II Ime. JUGE.

La mort.

III Ime. JUGE.

La mort.

IV Vme. JUGE.

La mort.

Vme. JUGE

La mort.

VI Ime. JUGE.

La mort.

LE PRÉSIDENT.

La mort..... Le tribunal sanguinaire a unanimement

porté la peine de mort, pour avoir vendu des hommes, contre Charles Philippe, landgrave de Hesse-Cassel, prince de l'Empire.

ROLLER.

Ne devrait-on pas punir aussi le prince qui en achète ? (*Les Voleurs applaudissent.*)

CHARLES, *à part.*

Pour le bonheur des hommes, je voudrais que ceux qui les gouvernent assistassent à quelques-uns de nos jugemens.

SCREVZER.

Camarades, pour la prochaine séance, je vous prépare un rapport qui sortira de la classe ordinaire. Tous les princes ne sont pas des tyrans; mais en revanche tous les tyrans ne sont pas des princes.

(*Les Voleurs applaudissent.*)

UN VOLEUR.

Capitaine, un jeune homme vient de se présenter à nous; il demande à te parler.

CHARLES.

Un jeune homme ? Que peut-il me vouloir ? (*Tristement.*) Qu'il vienne.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROSINSKI.

ROLLER.

APPROCHE, ami; que cherche-tu ?

ROSINSKI.

Je cherche des hommes, et le premier d'entr'eux, votre capitaine.

ROLLER, *lui serrant la main.*

Brave jeune homme, nous sommes frères.

CHARLES, *s'approchant.*

Connaîtriez-vous le capitaine ?

ROSINSKI.

Qui peut t'avoir vu, et le chercher encore. Celui qui étoit assis sur les ruines de Carthage, n'avoit pas un regard plus anéantissant que le tien.

CHARLES.

Et qui t'amène vers moi ?

ROSINSKI.

Ma destinée affreuse : mes semblables plus affreux.

CHARLES.

Tu as déjà à t'en plaindre, si jeune ?

ROSINSKI.

J'ai entendu parler de tes exploits, ou assassinats comme ils les appellent, et j'ai fait cent lieues pour venir t'offrir mes services.

ROLLER.

Bon jour, camarade.

CHARLES.

Jeune homme, tu fais un pas bien imprudent. Tu ne sais pas le métier que tu veux entreprendre ?

SPIEGELBERG, *assez haut.*

Une singulière méthode de le séduire.

CHARLES.

Eloignez-vous tous. (*Tous s'éloignent, sans sortir du théâtre.*)

ROSINSKI.

Capitaine, je n'ai que vingt-deux ans; mais j'ai vu étinceler des épées, et je suis accoutumé au sifflement des balles.

CHARLES.

Ton nom ?

ROSINSKI.

Rosinski.

CHARLES, *avec bonté.*

Rosinski, écoute. (1). L'attrait d'une vie indépendante a pu séduire ta jeunesse. L'abus de tous les pouvoirs, l'impuissance des loix, l'injustice de leurs ministres, ont pu frapper ton imagination, et révolter ta sensibilité ; mais nous qui punissons les méchans, quel droit avons-nous de redresser leurs torts, de suppléer par la force à l'insuffisance des loix ? Nous n'en sommes pas moins des brigands, nos jugemens des crimes, nos exécutions des assassinats. Crois-moi, si ton âme est flattée de l'espoir de quelque renommée, ah ! fuis jeune insensé, il ne croît point de lauriers parmi nous : les dangers, la mort, l'infamie, voilà notre partage. (*Il se retourne.*) Vois-tu sur cette colline cet affreux monument de la justice ? C'est le tombeau qu'on garde à nos pareils.

ROSINSKI.

Qu'ai-je à craindre ? Je ne crains pas la mort.

CHARLES.

La mort ; qu'est-ce que la mort ? mais l'infamie ; l'infamie..... Rosinski, parce que tu as éprouvé des malheurs, peut-être imaginaires, tu veux sortir du cercle de l'humanité ; tu viens chercher un assassin, tu veux devenir assassin toi-même. Tu t'est couché tranquillement après avoir coupé des têtes de pavots : mais si tes mains étoient souillées du sang de ton sem-

(1) Schyller, dans cette scène, s'embellit de quelques traits du citoyen Lamartellière.

blable, si tu portais sur ton âme le poids affreux d'un homicide : entends-tu bien ce mot ? d'un homicide ! jeune homme, tu ne dormirais plus. (*Il lui prend la main.*) Tiens, je commande à trois cents hommes capables de tout entreprendre, et presque tous déterterminés à mourir à mon premier coup d'œil. Je puis disposer de cent mille ducats qu'ils ont mis en réserve, comme la part de leur chef. Eh bien, j'abandonnerais cet empire, ces vils trésors et tout le reste de ma vie, pour m'acheter les délices d'une seule méridienne, la volupté d'une seule larme. Encore une fois, fuis, te dis-je, je ne veux pas avoir ta perte à me reprocher.

ROSINSKI, *à part.*

Quel homme ! (*A Charles.*) Non, je ne vous quitte plus !

CHARLES.

Tu te perds. (*Aux voleurs.*) Vous pouvez vous approcher.

ROSINSKI.

Capitaine, si tu hésites encore à me recevoir, écoute le dernier et le plus affreux de mes malheurs, tu me forceras toi-même à m'armer du poignard de la vengeance. Ecoute-moi.

CHARLES.

Je t'écoute. Asseyons-nous tous. (*Tous s'asseyent, hors Rosinski.*

ROSINSKI.

Je suis un gentilhomme bohémien. Comme presque tous les jeunes gens, je commençai par faire quelques folies ; mais mon père fut assez indulgent pour me les pardonner. (*Charles l'écoute attentivement.*) Sa mort, que d'autres malheurs ne m'empêchent pas

de pleurer, me laissa maître d'un fief assez considérable. Que je devais y être heureux ! le château était magnifique, les environs enchanteurs ; c'était un paradis, car il y habitait un ange, une fille embellie de tous les charmes de la jeunesse, fraîche comme la rose des champs, et chaste comme la lumière du ciel. Mais j'ai tort de vous en parler ainsi ; vous ne pouvez pas m'entendre, vous n'avez jamais aimé, vous ne fûtes jamais aimés.

SCREVZER.

Comme le visage du capitaine s'est enflammé.

RAATZMANN.

Qu'as-tu Charles ?

CHARLES.

Laissez-moi. (*A Rosinski.*) Je t'écouterai une autre fois, demain, un autre jour, quand j'aurai vu du sang !

ROSINSKI.

Du sang ? du sang ? Ecoute seulement, et ton âme sera altérée de sang. Elle était d'une famille bourgeoise, une allemande ; mais un de ses regards dissipait tous les préjugés de la noblesse. Avec une modestie charmante, elle avait accepté l'espérance d'être mon épouse, et je la lui avais donné avec transport. J'allais conduire aux autels mon Amélie...

CHARLES, *se levant.*

Ton Amélie !...

ROSINSKI.

Au milieu de l'ivresse du bonheur qui m'attendait, et des apprêts si doux de notre éternelle union, je suis mandé à la cour ; je m'y rends : on me présente des lettres pleines de trahison, et on ose m'a-

cuser de les avoir écrites. Confondu de tant de scélératesse, je rougis ; on saisit mon épée ; on me jette dans un cachot affreux, où toute ma raison m'abandonna.

ROLLER.

Une affaire de plus pour notre tribunal. Continue.

ROSINSKI.

Je restai là un mois éternel. Je m'attendrissais sur mon Amélie, pour qui chaque minute de ma captivité devait être une mort affreuse. Enfin, le premier ministre vînt me féliciter sur la découverte de mon innocence, et d'un ton de courtisan me lire l'ordre de ma liberté. Je lui avais tout pardonné ; je ne pensais qu'au bonheur de revoir Amélie. Je vole à ma demeure : elle n'y était plus ; on l'avait enlevé, et ses ravisseurs n'avaient laissé aucune trace. Une affreuse clarté m'éclaire. J'accours au palais du prince ; je l'y cherche de toutes parts ; je l'y découvre enfin. Au travers d'une grille elle me jette une petite lettre. O désespoir ! me voir expirer dans l'opprobre et dans les tourmens, ou devenir la maîtresse du prince, elle avait eu à choisir, (*souriant amèrement.*) et j'étais sauvé.

ROLLER.

Que fis-tu ?

ROSINSKI.

Je restai écrasé. Du sang, fut ma première pensée. Ma dernière pensée fut du sang. Ecumant, je m'arme d'une épée, et je cours avec ma vengeance au palais du ministre.

ROLLER.

Il fallait courir à celui du prince.

ROSINSKI.

Le ministre avait été l'infâme agent. Je demande

à le voir. On dit qu'il est chez le prince. J'y vole. Il n'y était pas : je retourne chez lui ; on me laisse entrer : je lui parle ; et voilà qu'une douzaine d'assassins sortent d'une embuscade et m'arrachent mon épée. Je fus chargé de fers, accusé, poursuivi criminellement, et par grace singulière chassé de la principauté, comme scélérat. On fait présent au ministre de tous mes biens ; et mon Amélie, mon Amélie, épuisée de soupirs et de larmes, reste entre les griffes du tigre, loin de celui qu'elle aime....

CHARLES, *presqu'en délire.*

Amélie ! Amélie ! Il faut que je la voie ! je veux la voir. Levez-vous tous. Tu restes avec nous, Rosinski ? Préparez-vous à partir.

LES VOLEURS, *surpris.*

Où ? quoi ?

CHARLES.

Qu'est-ce qui demande où ? (*A Roller, qui se trouve près de lui.*) Traître ! tu veux me retenir : mais par le ciel....

ROLLER.

Moi, un traître ? Descends aux enfers, je t'y suis.

CHARLES, *l'embrasssant.*

Cœur de frère, tu m'y suivrais ? Elle pleure : le désespoir flétrit son cœur. (*A Rosinski.*) Et moi aussi j'ai une Amélie : et moi aussi ... Ah ! de quel souvenir tu m'as dévoré. (*Aux voleurs.*) Allons, tous en Franconie : il faut que nous soyions-là sous huit jours.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

ACTE IV.

Le théâtre représente le jardin du château de Moour.

SCENE PREMIERE.

DANIEL, son Enfant, *âgé de 6 à 7 ans*; CHARLES.

DANIEL.

Il est triste pour un vieux serviteur de voir tout changé dans la maison qui l'a vu naître, et de ne trouver que de la peine et de l'amertume dans des devoirs qu'il avait l'habitude de remplir avec tant de satisfaction. Va, mon enfant, ne te presse pas de vieillir.

CHARLES, *entrant.*

M'y voilà!

DANIEL.

Qu'est-ce, monsieur? Qui demandez-vous?

CHARLES.

Je m'appelle le comte de Brand. Je voudrais parler à une demoiselle qu'on m'a assuré demeurer ici.

DANIEL.

Mademoiselle Amélie, peut-être?

CHARLES.

Oui, c'est ainsi qu'elle se nomme.

DANIEL.

Elle est ici.

CHARLES, *à part.*

Elle est ici: je vais la voir. (*Craignant de s'être trahi.*) Vous êtes le premier domestique du vieux comte de Moour.

DANIEL.

Hélas ! je le serais, s'il vivait encore. (1)

CHARLES.

Il n'est plus ?

DANIEL.

Il n'est plus !

CHARLES, *à part, pénétré.*

Et je n'ai pas fermé ses yeux ! Ah ! mon ami, quel bon maître vous avez perdu.

DANIEL.

Vous le connaissiez.

CHARLES.

Oui.

DANIEL.

Il n'est pas un seul homme dans tout le canton qui n'eut donné sa vie pour prolonger la sienne. Quel convoi ! hommes, femmes, enfans, tout le monde y était, tout le monde fondait en larmes. Aussi plus de bonheur depuis sa mort, pas une bonne année, pas une récolte heureuse. Les impôts enlèvent ce qui a échappé à la grêle et aux débordemens ; et les habitans de la ville ne sont pas plus heureux que les habitans des campagnes. Quelle différence ! Les bons maîtres ne vivent jamais assez long-temps.

CHARLES.

Quelle fut la cause de sa mort ? Son âge n'était pas si avancé.

DANIEL.

Le chagrin que ses enfans lui ont causé.

CHARLES.

Ah, malheureux ! (*A Daniel.*) Quoi ! ses deux fils ?

(1) Presque toute cette scène est du citoyen Lamartellière.

DANIEL.

Il ne lui en restait plus qu'un, pour son malheur et pour le nôtre. L'aîné qui seul devait consoler sa vieillesse, est mort, du moins à ce qu'on a dit, et il faut bien le croire, puisqu'on n'entend plus parler de lui, et qu'il n'est pas venu reclamer son héritage.

CHARLES.

Vous pleurez, bon vieillard?

DANIEL.

Je ne puis en parler que comme cela. Quel bon maître il aurait fait! comme nous aurions été heureux!

CHARLES, *à part.*

Ah, Charles! quel bonheur as-tu perdu. (*A Daniel.*) Vous paraissez lui être bien attaché?

DANIEL.

Si je le suis. Eh, je l'ai vu croître sous mes yeux; je l'ai mille fois tenu dans mes bras. Dans d'autres temps plus heureux, que ne lui ai-je pas dû! Et tenez, voici son filleul.

CHARLES.

Son filleul!

DANIEL.

Oui, avec mademoiselle Amélie, que vous demandez.

CHARLES, *qui ne l'avait pas encore considéré bien attentivement, le reconnaissant.*

Eh! c'est toi, mon cher Daniel? Et te voici, mon petit Charles. (*Il l'embrasse avec violence*).

L'ENFANT.

Papa, il me fait mal.

DANIEL.

Vous m'effrayez, monsieur le comte. Seriez-vous...

CHARLES, *à part.*

Mon émotion me trahit. (*A Daniel.*) Ne soyez pas étonné de me voir si bien instruit : j'ai connu Charles de Moour à l'université de Leipsick ; c'était mon meilleur ami : tous les secrets de son cœur m'étaient connus. (*Il tire une bourse.*) Recevez ce présent de sa part ; je suis sûr qu'il m'en tiendra compte.

DANIEL.

C'est trop, monsieur le Comte, c'est trop : ma famille ne croira jamais....

CHARLES.

Garde tout, mon ami, tout.... Et que fait-elle cette charmante Amélie ?

DANIEL.

Ses jours se consument dans la tristesse ; son seul plaisir est de soulager les pauvres.

CHARLES, *à part.*

Céleste créature !

DANIEL.

Il paraît qu'elle est déterminée à ne pas se marier. Il s'est présenté bien des comtes, des barons ; mais elle a refusé tous les partis : ils ressemblaient trop peu à celui qui lui étoit réservé.

CHARLES, *avec transport.*

Elle ne l'a pas oublié ?

DANIEL.

Oh bien oui, oublié ! on ne peut pas prononcer devant elle le nom de Charles, que ses yeux ne se mouillent de larmes : encore hier, elle est venue apporter un habillement tout complet à son filleul : Tiens, mon ami, a-t-elle dit, en l'embrassant, c'est peut-être le

dernier présent que je te fais ; car il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre, depuis que tu as perdu ton parrain. Elle s'est mise à pleurer, et moi aussi.... Qu'avez-vous monsieur ? vous trouvez-vous mal ?

CHARLES, *frappé.*

Comme on m'a trompé ! Se peut-il bien ? elle l'aimerait, elle aimerait un brigand ?

DANIEL.

Quel nom lui donnez-vous ? (*Jettant la bourse.*) Oh ! reprenez votre argent, je ne veux rien devoir à l'ennemi de mon bienfaiteur.

CHARLES, *la ramassant.*

Que faites-vous ? Gardez, gardez-le, je vous en conjure.

DANIEL.

Reprenez votre argent.

CHARLES.

Moi, que je le reprenne ! et que dirait l'ami d'Amélie ?.... (*François paraît ici et les observe.*) Il faut que je la voie ! il faut que je la voie ! Où est-elle ?

DANIEL.

Elle demeure dans ce pavillon : mais ses rêveries la conduise le plus souvent dans ce parc.

CHARLES, *s'éloignant.*

J'y vole.... (*A part.*) Je n'ai pas à craindre d'être reconnu ; ma voix est changée comme tous les traits de mon visage ; il n'y a que mon cœur qui est resté le même.

SCENE II.

DANIEL, FRANÇOIS, *en deuil.*

FRANÇOIS, *accourant et saisissant Daniel à la gorge.*

MALHEUREUX! malheureux! quel est l'étranger qui vient de te quitter? Je vous ai vu causer des fenêtres du château. Quel est-il? quel est-il? Parle? tu ne ne m'échapperas pas.

DANIEL.

Sur mon âme, monseigneur, je n'ai rien à me reprocher; cet étranger s'appelle le comte de Brand. Il m'a demandé à parler à mademoiselle Amélie; je lui ai enseigné sa demeure.

FRANÇOIS, *furieux.*

A Amélie? je ne veux pas qu'il lui parle; je ne veux pas qu'il lui parle jamais. Misérable!

DANIEL, *tremblant.*

Monseigneur.....

FRANÇOIS.

Quels complots avez-vous machinés pour vous débarasser de moi? De m'étrangler dans mon sommeil, n'est-ce pas? de me couper la gorge en me rasant? d'empoissonner une de mes coupes? Avoue donc. Ou bien de me servir la mort dans quelqu'un de mes repas. Avoue vîte; je sais tout.

DANIEL.

Que dieu me protège quand je serai dans la peine; comme il vrai que je n'ai rien à vous avouer de toute ces horreurs-là.

FRANÇOIS.

Il t'a sûrement donné de l'argent ; je suis sûr qu'il t'a serré la main plus fort qu'il n'est d'usage, à-peu-près comme on la serre à une connaissance ancienne.

DANIEL.

Je ne m'en suis pas apperçu.

FRANÇOIS.

Il t'a dit par exemple qu'il t'avait déjà connu, que tu devrais presque le connaître ; qu'un jour le voile tomberait de tes yeux. Comment, il ne t'a rien dit de tout cela ?

DANIEL.

Pas la moindre chose.

FRANÇOIS.

Qu'il se vengerait de la plus horrible vengeance ?

DANIEL.

Pas un mot.

FRANÇOIS.

Rappelle-toi bien. Comment il ne t'a pas dit qu'il a connu très-particulièrement le défunt seigneur ? qu'il l'avait aimé infiniment, comme un fils aime son père ?

DANIEL.

Je me rappelle, je crois, de lui avoir entendu dire quelque chose de semblable.

FRANÇOIS.

Il l'a dit, il l'a vraiment dit ; il a dit qu'il était mon frère ?

DANIEL.

Qui vous dit cela, monseigneur. Il m'a demandé des nouvelles de votre père ; et quand je lui ai appris sa mort, il a paru profondément touché. Quel bon

maître vous avez perdu, m'a-t-il dit les larmes aux yeux.

FRANÇOIS.

Assez. Va. Cours. Vole. Amène-moi Hermann.

SCENE III.

FRANÇOIS, *seul.*

RIEN de plus clair ; c'est Charles. Ce n'était pas sans raison que j'avais cru le reconnaître. Ainsi les hommes sûrs que j'avais chargé de m'apporter sa tête, n'ont pas réussi. Il viendra, il demandera : où est mon héritage ? et je serai obligé de céder le prix de tant de travaux. Est-ce pour cela que j'ai dépensé mon sommeille, transplanté des rochers, comblé des abîmes sans fond ? Pour arriver à mon but, j'ai étouffé tous les cris de l'humanité. Et au moment de jouir de mon chef-d'œuvre, ce vagabond viendrait déchirer tous mes plans, et briser toutes mes espérances : non, cela ne sera pas. Je ne m'arrêterai pas au bout de la carrière. Après tout, ce qui me reste à faire n'est rien auprès de ce que j'ai fait : un jeu, une espèce d'assassinat.... Mais si cet étranger n'était pas mon frère ? je ne l'ai vu que de loin. C'est peut-être une illusion ? Non, non, ce n'en est pas une. Pourquoi donc est-ce que je tremble ? pourquoi est-ce que je frémis ? Ah ! oui, c'est mon frère : quoique l'âge ait élevé sa taille, et que le soleil ait bruni son visage, j'ai vu dans ses traits sauvages, quelque chose de grand, de connu, qui m'a fait frissonner, qui me fait frissonner encore. (*Voyant Hermann.*) Ah, Hermann ! mon cher Hermann ! que j'ai besoin de toi. Pourquoi donc ai-je été si long-temps sans te voir ?

SCENE IV.

FANÇOIS, HERMANN.

HERMANN, *froidement.*

Vous m'avez fait demander, Comte? Est-ce quelque nouveau crime que vous avez à me proposer?

FRANÇOIS.

Qu'appelle-tu crime, Hermann? Je t'ai fait demander pour que tu viennes mettre la main à ton chef-d'œuvre. Viens, enfonçons-nous dans le parc pour causer de cela plus en sûreté.

HERMANN.

Comte, pour ce que nous aurons aujourd'hui à démêler ensemble, ce pied quarré peut nous suffire. Qu'avez-vous encore à me demander? n'ai-je pas fait pour vous, et au-delà ce que vous pouviez attendre d'un homme? Je ne parle pas de vos promesses trompeuses. Après le désespoir de mes crimes, mon plus grand désespoir eût été d'en recevoir la récompense. Mais puis-je rien ajouter aux horreurs dont je me suis souillé pour vous servir. Pensez à votre frère, à votre maîtresse, (*avec horreur.*) à votre père!

FRANÇOIS.

En effet, je t'ai bien peu vu depuis la mort de mon père.

HERMANN.

Il est mort. Vous savez de quelle mort.

FRANÇOIS, *impatienté.*

Il est mort; et tu es un sot qui n'est pas digne de vivre.

HERMANN.

Comte de Moour, n'allumez pas ma fureur, ou je vous ferai trembler.

FRANÇOIS.

Est-ce ainsi que tu parles à ton souverain maître, esclave?

HERMANN.

Comte, j'abhorre déjà en vous le scélérat; ne me faites pas mépriser l'homme stupide: irrité contre moi-même, croyez-vous que je craigne votre fureur? Et vous, n'avez-vous pas à craindre la mienne? Je puis ouvrir des tombeaux, et ressusciter des morts. Qui de nous deux est l'esclave?

FRANÇOIS, *plus souple.*

Ami, sois donc raisonnable, et ne te parjure pas.

HERMANN.

Ah! pourquoi vous ai-je été fidèle: cela ne sera peut-être pas toujours.

FRANÇOIS.

Je me souviens que tu as dernièrement perdu ici une bourse de cent ducats: peu s'en est fallu qu'on ne l'ait gardée à mon insu. Reprends, ami, ce qui t'appartient.

HERMANN, *refusant la bourse.*

Je n'ai perdu chez vous que ma probité, et je cherche à la retrouver ailleurs.

FRANÇOIS, *furieux.*

Il est donc vrai, et il le sera donc toujours, qu'aucun fil sous le ciel n'est aussi faible, et ne se rompt aussi aisément que les nœuds dont se lient les scélérats. Et moi, m'être confié à cet homme! avoir noué ma fortune à la tête d'un imbécille! O repentir tardif! Mais non, je te ferai arrêter; et mes juges qui me sont dévoués....

HERMANN.

Comte, Comte, vous oubliez tout ce que le perdant peut risquer. Le feu à la sainte Barbe, dit le corsaire, et sautons en l'air, amis et ennemis.

FRANÇOIS, *tirant un poignard.*

Il y a là de la trahison; et il faut....

HERMANN, *lui présentant un pistolet.*

Avec vous, on est préparé à tout événement.

FRANÇOIS, *accablé.*

Garde au moins mon secret jusqu'à ce que... j'ai pu y penser.

HERMANN.

Oui, jusqu'à ce qu'une douzaine d'assassins nous aient endormis tous les deux. Comte, ce secret est aussi dans mon testament, et mes héritiers l'ouvriront. (*Il sort.*)

SCENE V.

FRANÇOIS, *seul.*

AH! mes propres créatures me trahissent; ma fortune commence à chanceler, et mon ennemi vient de paraître à mes yeux. Il s'agit d'une résolution prompte. Au défaut de ce traître Hermann, si j'allais moi-même le percer dans un moment favorable. (*Il tremble.*) Du courage. Certes j'en ai autant qu'un homme peut en avoir. Mais si une glace me trahissait, ou mon ombre, ou le vent de mon geste meurtrier; si à mon tour je me trouvais abattu sous son bras exterminateur. Mes cheveux se dressent, et mes os se brisent d'y penser. Je ne suis pas un lâche; j'ai encore le cœur trop tendre; oui c'est cela: ce sont les convulsions de ma vertu

mourante. Il faudrait aussi que je fusse un monstre pour tuer de ma main mon propre frère : il sera mieux d'en charger quelqu'un, et je veux commencer par le faire arrêter comme homme suspect; ensuite..... Mais est-ce lui? Je voudrais en douter encore. Dans toute cette affaire, mon génie m'a abandonné. J'ai trop tardé à lui envoyer les assassins qui auraient dûs m'en débarrasser. Il y a long-temps aussi que je devrais être l'époux d'Amélie ; peut-être cette seule nouvelle que j'aurais trouvé le moyen d'apprendre à son amant, l'aurait porté au désespoir, et m'aurait délivré de sa vie. Je ne sais ; je ne suis plus le même. Mes idées se perdent, mes projets se confondent ; la vue de mon frère, les menaces d'Hermann, tout a jetté dans mon âme un trouble inexprimable. Ah ! la voilà cette Amélie, pour qui ma patience s'est épuisée, (*amèrement.*) et ma sottise.

SCENE VI.

FRANÇOIS, AMELIE, *en deuil.*

FRANÇOIS.

Toujours la même, Amélie ; toujours la tête exaltée et l'âme frappée de tristesse. Quand la joie renaîtra-t-elle sur ton visage ?

AMELIE.

Les chants funèbres, qui ont accompagné ton père dans le tombeau, retentissent encore à mon oreille.

FRANÇOIS.

Veux-tu pleurer éternellement ? Laisse dormir les morts, et rends les vivans heureux. Je viens....

AMELIE, *l'interrompant.*

Quand t'en iras-tu ?

FRANÇOIS.

Je réfléchissais sur notre situation respective.

AMELIE.

Il faut bien que j'entende : François de Moour est aujourd'hui souverain maître.

FRANÇOIS.

Je n'ai pourtant pas encore rempli toutes mes volontés, Amélie. Tu sais ce que tu étais dans la maison de mon père ; il t'a toujours regardé comme sa fille, et son amitié pour toi survit même à sa mort. Je pense que jamais tu ne l'oublieras.

AMELIE.

C'est une de mes plus douces pensées.

FRANÇOIS.

Tu dois le récompenser dans ses enfans... Et Charles.... est mort.

AMELIE.

Toujours cette horrible image !

FRANÇOIS.

Tu sais combien de nobles familles recherchent mon alliance ? Je t'honore de ma préférence. Sois l'épouse du comte de Moour.

AMELIE, *avec mépris.*

Moi, votre épouse ?

FRANÇOIS.

As-tu à rougir de mon offre ?

AMELIE.

O mon Charles ! du fond de ton cercueil vois ce monstre outrager ta veuve !

FRANÇOIS.

Amélie, François parle; et quand François parle en vain, François commande.

AMELIE.

Ver impur! toi, me commander? Apprends qu'un cloître est l'époux que j'ai choisi; et que, mon deuil expiré, j'irai avec délices me séparer de toi éternellement.

FRANÇOIS, *avec une fureur de scélérat.*

Tu l'espères? Tu le crois? Tu es dans l'erreur. Tant que tu seras, Amélie, l'horrible image de François sera entre toi et ton bien aimé. François t'entraînera aux autels par les cheveux, et il fera sortir le serment nuptial de ton âme épouvantée.

AMELIE, *lui donnant un soufflet.*

Prends d'abord ceci pour dot.

FRANÇOIS.

Ah! comme je serai dix fois et mille fois vengé! Non tu ne seras point mon épouse : tu ne seras que ma concubine; et tu en mourras de honte. J'userai de tous les droits que la force a sur la faiblesse. Tes yeux s'allument; ton visage s'enflamme : tant mieux. La fureur d'une femme me ravit. Elle en devient plus belle, plus desirable. Viens. Cette résistance ornera mon triomphe. Les jouissances arrachées à la beauté sont plus délicieuses. Viens : je veux que tu viennes. (*Il veut l'entraîner.*)

AMELIE, *se défendant.*

Ah, scélérat!

SCENE VII.

AMELIE, FRANÇOIS, CHARLES.

CHARLES, *accourant.*

QUE faites-vous, monsieur ? Qui que vous soyez, respectez une femme.

FRANÇOIS.

Mais vous qui me parlez, qui êtes-vous ? De quel droit entrez-vous ici ? et qu'y venez-vous faire ?

CHARLES.

C'est un secret qu'on ne m'a point chargé de vous confier.

FRANÇOIS.

Téméraire ! savez-vous qu'ici tout est soumis à mon autorité ?

AMELIE, *à Charles.*

Ah ! de grace, que je ne sois point la cause d'un malheur.

CHARLES, *à Amélie.*

Je méprise ses menaces. Je m'appelle le comte de Brand. Attiré par la beauté de ce parc, je n'ai pu résister à l'envie de venir l'admirer.....

(*Les deux frères s'observent.*)

FRANÇOIS, *à part.*

C'est Charles.

CHARLES.

Je m'estime heureux d'y être entré puisque j'y ai trouvé une occasion d'être le défenseur d'une femme opprimée.

FRANÇOIS, *à part.*

A tout prix il faut que je m'en assure. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

CHARLES, AMELIE.

AMELIE.

Il est vrai, monsieur le comte, que je vous dois beaucoup de reconnaissance.... (*Long silence.*) Ce parc paraît vous intéresser ?

CHARLES.

Il m'intéresse plus que je ne puis vous dire. (*A part.*) Quels souvenirs il me rappelle !

AMELIE.

Il était plus beau autrefois.

CHARLES.

Oui, aux années heureuses. Dans ce moment encore j'éprouve à le voir un plaisir bien doux. Ces arbres touffus....

AMELIE.

Ce banc de verdure.

CHARLES.

Ce bocage ombragé. (*Ses yeux tombent sur un des bracelets d'Amélie.*) Quel portrait vous avez là, mademoiselle.

AMELIE.

C'est celui de l'homme respectable que je regrette.

CHARLES, *le considérant avec douleur.*

Il a l'air d'un excellent homme.

AMELIE.

Vous le considérez avec bien de l'intérêt.

CHARLES, *perdu dans la contemplation du portrait de son père.*

Oui, un excellent homme.....Et il n'est plus ?

AMELIE.

AMELIE.

Ainsi se passent sans retour nos plus doux plaisirs. (*Avec douceur.*) Comte, aucune félicité ne mûrit sur la terre.

CHARLES.

En auriez-vous déjà fait la triste expérience ? Vous pouvez à peine compter vingt-deux ans.

AMELIE.

D'où savez-vous mon âge ?

CHARLES.

N'est-il pas écrit sur votre figure charmante ?

AMELIE.

Tout vit pour mourir tristement. Nous ne gagnons que pour perdre. Nos cœurs ne s'intéressent aux objets que pour en être séparés avec douleur.

CHARLES.

Est-ce que vous auriez déjà perdu quelque chose ?

AMELIE.

Rien.... Tout.... Rien. Dans un cloître bientôt je l'oublierai.

CHARLES.

Dans un cloître.

AMELIE.

Liée pour toujours à un céleste époux.

CHARLES.

Ah ! quelqu'être qui soit votre époux, il sera un Dieu.... (*Croyant voir son portrait sur son second bracelet.*) Cet autre portrait ?

AMELIE.

Voulez-vous voir le reste du parc ?

CHARLES.

Cet autre portrait ?

AMELIE.

Venez, venez, monsieur le comte.

CHARLES.

Ce portrait ? Tu pleures Amélie ?

(*Elle s'éloigne précipitamment.*)

SCENE IX.

CHARLES, *seul.*

ELLE m'aime. Oh ! quel bonheur j'ai perdu, et comme on m'a horriblement trompé ! Voilà donc les lieux de ma naissance ; ce château d'où je devais répandre mes bienfaits sur un peuple qui m'aurait adoré, et revivre dans les enfans de mon Amélie. Oh ! bien aimée maison de mon père ! tu as vu le jeune Charles, et le jeune Charles était un enfant heureux. Aujourd'hui tu le revois homme, et il est dans le désespoir. Allons, un éclair de plaisir a brillé pour moi. Retournons dans le malheur. Partons.... (*Il s'éloigne et s'arrête.*) Ne jamais la revoir.... Plus d'adieu, plus de baiser sur ses douces lèvres. Non ; il faut que je la voie encore ; il faut que je l'embrasse. Je veux boire encore le poison de cette volupté qui enivrera tous mes sens ; et puis je pars ; je m'éloigne aussi loin que pourront me conduire les mers et le désespoir. (*Il s'éloigne, et Amélie arrive d'un autre côté.*)

SCENE X.

AMELIE, *seule.*

« Tu pleures, Amélie. » Et il a dit cela avec une expression, une expression ! J'ai cru sentir le temps se rajeunir, et renaître les jours heureux de l'amour. Ah ! oui : si les âmes des morts ont commerce avec les vivans, cet étranger est l'ange, le génie de Charles. Il a même, il a beaucoup de sa ressemblance. Dieu ! quels vœux viens-je de me surprendre. Non, non, jamais fils de la terre n'habitera dans ce cœur où Charles est enseveli.... Cependant, pourquoi mes idées s'attachent-elles si fort à cet inconnu ? Pourquoi lui et mon Charles se mêlent-ils, s'entrelacent-ils dans mon cœur ? « Tu pleures, Amélie. » Ah ! fuis, fuis. Un cloître. Bientôt tu seras une sainte... Une sainte ? Pauvre cœur ! quel mot as-tu prononcé ? Mon oreille commençait à s'y accoutumer ; et à présent, à présent..... Tu m'as trahi, mon cœur. Tu me laissais croire que c'était une victoire que je remportais sur toi : c'était désespoir.

SCENE XI.

AMELIE, HERMANN.

HERMANN, *à part.*

La mêche est allumée. Que la bombe éclate, dussé-je en être écrasé moi-même. (*A Amélie.*) Mademoiselle.

AMELIE, *effrayée.*

Un espion : que cherches-tu ici ?

HERMANN.

Si vous êtes disposée à pardonner des offenses, vous allez entendre des prodiges.

AMELIE.

Pour les offenses je n'ai point de mémoire. Qu'as-tu à m'apprendre ?

HERMANN.

Ne pleurez-vous pas un amant ?

AMELIE, *le mesurant d'un long regard.*

Quels sont tes droits à cette question ?

HERMANN.

Haine et amour.

AMELIE.

Y a t-il quelqu'un qui aime sous cette zone ?

HERMANN.

Ne pleurez-vous pas aussi un oncle ?

AMELIE.

Un père.

HERMANN.

Ils vivent. (*Il s'enfuit.*)

AMELIE.

Charles vit.

(*Elle veut courir après Hermann, et ren-*
Charles.)

SCENE XII.

AMELIE, CHARLES.

CHARLES.

Où courez-vous, l'œil en feu, mademoiselle ?

AMELIE.

Engloutis-moi, terre ! Lui !

CHARLES.

Je venais vous faire mes adieux. Mais, dans quelle émotion je vous trouve.

AMELIE.

Adieu, Comte. Ah ! ne fussiez-vous jamais venu.

CHARLES.

Vous auriez donc alors été heureuse ? . . . (*S'éloignant.*) Adieu.

AMELIE.

Restez : ce n'est pas-là ce que je voulais dire. Dieu ! et pourquoi n'était-ce pas ma pensée ?

CHARLES.

Charmante, trop charmante Amélie . . :

AMELIE.

Comte, que vous a fait une jeune fille pour la rendre criminelle ? Que vous a fait l'amour que vous détruisez ?

CHARLES.

Si vous saviez celui que vous m'inspirez.

AMELIE.

Mon cœur si pur avant que mes yeux ne vous eussent vu. Ah ! puissent-ils se fermer pour toujours, ces yeux qui ont souillé mon cœur !

CHARLES, *avec le plus doux regard de l'amour.*

Quel dommage ce serait.

AMELIE.

C'était-là son regard. Comte, détournez de moi ces regards qui troublent mon âme et abusent mon imagination. Partez. Venez sous la forme d'un crocodile, je vous aimerai mieux.

CHARLES, *amoureusement.*

Cela est-il bien vrai ?

AMELIE.

Ah ! Comte, si tu avais un cœur faux ; si tu étais capable de t'amuser du faible cœur d'une femme ...Cependant comment soupçonner tant de fausseté dans un œil qui ressemble au sien, comme réfléchi dans une glace. Ah! et pourquoi ne puis-je le croire ? Heureuse, si j'étais forcée à te haïr : malheureuse si je ne pouvais pas t'aimer.... (*Charles couvre sa main de baisers.*) Tes baisers brûlent, jeune homme ?

CHARLES.

C'est mon âme que tu sens là.

AMELIE.

Va-t-en : pars ; il en est temps encore. Il y a de la force dans l'âme d'un homme. Homme, donne-moi l'exemple du courage.

CHARLES.

L'homme qui te voit trembler, succombe. Dans tes bras je veux mourir. (*Il la serre dans les siens.*)

AMELIE, *troublée.*

Fuis .... Laissez-moi.... Non... Fallait-il que tu vinsses des plus lointains rivages pour éteindre un amour qui a défié la mort... (*Le serrant dans ses bras.*) Que le ciel te pardonne, jeune homme.... (*Il est prêt à se trouver mal.*) Qu'as-tu donc ? tu as l'air de mourir ?

CHARLES.

Ah! si c'est là la séparation de l'âme et du corps, mourir est le chef-d'œuvre de la vie.

AMELIE, *presqu'en délire.*

Là où tu es il y a été mille fois, et sa bien-aimée auprès de lui. Là, il parcourait voluptueusement le spectacle majestueux de la nature, et s'arrêtait, disait-il, à la contemplation d'un de ses plus charmans ouvrages. Ici, il me serrait sur son cœur, brûlait ses lèvres sur les miennes ... (*Charles profitant de sa position, ne peut s'empêcher de répéter ce qu'il faisait autrefois.*) Punis-moi, Charles, mon serment est rompu.

CHARLES, *s'éloignant comme un insensé.*

Quelqu'enfer me guette. Je suis si heureux!

AMELIE, *considérant son anneau.*

L'anneau que Charles m'avait donné, il ne doit plus être au doigt de la criminelle: qu'il soit au tien, séducteur que j'adore; mon tout, mon Charles; qu'il soit à toi comme mon cœur.

CHARLES, *pâlissant.*

O toi là-haut, est-ce là ce que tu voulais? C'est ce même anneau que je lui ai donné pour gage de notre alliance.

AMELIE.

Dieu, qu'as-tu? tu roules sur moi des regards férocess. Tes lèvres sont pâles comme la neige. Infortunée! passe-t-elle si rapidement la joie du crime?

CHARLES.

Rien, rien. (*Otant son anneau.*) Prends aussi cet anneau; prends cet anneau, mon Amélie.

AMELIE.

Comme il dit ; mon Amélie ! Mais pourquoi cette pâleur qui a glacé ton visage ?

CHARLES.

Un souvenir en est la cause. Juge de ce qui m'est arrivé ?... Forcé de quitter une fille que j'adorais ; je lui avais donné mon anneau, et elle m'avoit donné le sien pour gage d'une alliance éternelle. On lui dit que j'étais mort, et elle m'est restée fidèle. On lui apprit ensuite que je vivais encore ; et elle a violé la foi qu'elle m'avoit jurée. Je vole dans ses bras. C'était la volupté des immortels. Sens le coup de foudre qui a frappé mon cœur : elle me rend mon anneau ; je lui ai rendu le sien.

AMELIE.

C'est singulier, horrible, singulier !

CHARLES.

Conviens que celle-là est une fille bien malheureuse.

AMELIE.

Toutes celles qui t'aiment le seraient-elles ?

CHARLES.

Toutes, lorsqu'elles pensent embrasser un ange, et qu'elles trouvent dans leurs bras... un assassin. Oui ; celle dont je te parle est bien malheureuse.

AMELIE.

Je la pleure.

CHARLES, *lui faisant reconnaître l'anneau qu'il vient de lui donner.*

Pleure sur toi-même... (*Il s'éloigne précipitamment.*)

AMELIE.

Charles ! Charles ! ciel et terre ! Mon amant !

(*Elle est prête à s'évanouir.*)

SCENE XIII.

AMÉLIE, FRANÇOIS, GARDES, CHARLES, *qui revient en les voyant.*

FRANÇOIS, *aux Gardes.*

ARRÊTEZ-LE. C'est un des brigands qui désolent cette contrée.

CHARLES.

Scélérat ! qui n'as de courage que pour insulter une femme, et qui ose violer en moi l'hospitalité.

FRANÇOIS.

Compte sur ma justice ; mais rends-toi à ma discrétion.

CHARLES.

A ta discrétion, monstre !

FRANÇOIS, *aux Gardes.*

Faites feu sur lui.

AMÉLIE, *revenant, et courant entre les Gardes et Charles.*

Arrêtez.

CHARLES, *leur présentant deux pistolets.*

A moi. (*Charles qui feignait, est fort étonné lui-même de voir paraître de ses voleurs.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, ET LES VOLEURS *qui sont en moindre nombre que les Gardes.*

ROLLER.

BAS les armes, misérables !

GRIMM.

Bas les armes, ou votre vie n'est qu'un rêve. (*Les Gardes obéissent.*)

FRITZLER.

Vous faites bien d'obéir, mille tonnerres !

ROLLER, *à Charles.*

Que veux-tu que nous en fassions ?

CHARLES.

Rien. Ils sont assez malheureux d'être les satellites d'un scélérat. (*A Amélie.*) Vous avez été bien effrayée ?

ROSINSKI, *accourant, en particulier à Charles.*

Capitaine, un corps considérable de troupes se fait appercevoir du haut de cette colline. Dans une demi-heure elles auront joint nos camarades ; et, comme tu l'as remarqué des hauteurs les empêchent de voir le danger qui les menace.

CHARLES.

Qu'on s'apprête à partir. (*Plusieurs voleurs sortent.*)

ROLLER, *à Charles, montrant François.*

Et qu'ordonnes-tu de ce scélérat ?

CHARLES.

Rien. (*A Amélie.*) Rassurez-vous, mademoiselle.

ROLLER.

Il pourrait nous servir d'ôtage.

CHARLES.

Trève de conseils, Roller. Vous voyez, mademoiselle, que cet évènement n'a rien produit de funeste à celui pour qui vous vous intéressiez. Pardonnez à un infortuné le désordre qu'il a involontairement causé. (*Prononçant ces paroles froides avec une expression brûlante.*) Il vous voit pour la dernière fois ; mais il ne vous oubliera jamais. (*A François.*) Et vous, si vous aimez la vie, respectez mademoiselle. (*Aux siens.*) Partons. (*Ils sortent tous en menaçant François, Roller sur-tout. Amélie sort d'un autre côté, en regardant encore de celui de Charles.*)

SCENE XV.

FRANÇOIS, GARDES, DANIEL, *ensuite.*

FRANÇOIS.

C'EST mon frère qui est à la tête de ces brigands exterminateurs. Il venait me braver au sein de ma puissance: l'occasion était magnifique. Une balle m'en délivrait ; et les lâches me laissent à sa merci. (*Il se jette sur un banc de gazon et y reste anéanti quelques instans.*)

DANIEL, *accourant.*

Monseigneur, mademoiselle Amelie qui sort se retire, dit-elle, chez Guillaume, votre fermier.

FRANÇOIS.

Amélie, chez Guillaume ! Ah ! une autre inquiétude m'agite.

DANIEL.

Je sais tout ce qui vient d'arriver, monseigneur ; mais je crois qu'on vient à votre secours. Plusieurs régimens paraissent dans la plaine.

(*Les Gardes qui avaient mis les armes bas, remettent le fusil sur l'épaule.*)

FRANÇOIS, *avec feu.*

Que le mien se joigneà eux. Henri, Julien, (*Ils paraissent.*) que dans un instant tous mes gens soient sous les armes. Malheur à qui n'obéirait pas. Toi, Daniel, cours instruire mes paysans : dis-leur que je suis entourré de brigands, qu'on en veut à mes jours. Depuis quarante ans attaché à ma famille, tu as sans doute beaucoup d'amis.

DANIEL.

Tous les malheureux, monseigneur.

FRANÇOIS.

Puis-je compter sur eux ; faut-il.... (*Comme s'arrachant l'âme.*) diminuer les impôts (1), abolir les corvées. Je promets tout ; oui tout. Que ne ferais-je pas pour être délivré de mon fr.... (*se reprenant.*) de ce brigand abominable.

---

(1) Ce trait exquis est du citoyen Lamartelière. Il en est encore plusieurs autres dans le reste de l'ouvrage, qui mériteraient d'être cités. Je me borne à observer que si dans le sien il doit beaucoup à Schyller, Schyller, à son tour, dans celui-ci, ne laisse pas de lui devoir.

Le théâtre change et représente encore une forêt.

SCENE XVI.

On voit les Voleurs dispersés par grouppes, couchés, jouans, fumans, dormans; de ce nombre est Screvzer; Spiegelberg rêve auprès de lui. A l'autre coin du théâtre est Raatzmann, Gouitz et d'autres. Le jour baisse.

RAATZMANN, *fermant un livre.*

OUI, je le soutiens à la honte du siècle, notre race est abâtardie; l'homme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à l'homme d'autrefois, que la vie d'un bûcheron à celle d'un Sybarite; ou la tête d'un petit-maître au buste de Marius. Tenez, quand j'ai le cerveau farci de quelques pages de Plutarque, et que mes réflexions se tournent par hasard sur les petites intrigues et le caractère chétif de mes contemporains, je crois sortir d'un cercle de grands hommes pour m'amuser un instant à voir danser des marionettes.

GOUITZ.

Bravo! un verre de vin là-dessus, et ta réflexion n'en vaudra que mieux. (*Il verse à boire à Raatzmann et à d'autres.*)

RAATZMANN.

A la santé du capitaine Charles.

GOUITZ.

Du grand réformateur, Charles.

UN AUTRE VOLEUR.

Du premier des hommes, Charles.

RAATZMANN, *égoûtant son verre.*

Que n'est-ce là le sang du dernier des tyrans. (*La conversation tombe. Ils dorment ou réfléchissent. Screvzer se réveille.*)

SPIEGELBERG, *à part.*

Les troupes que j'ai fait avertir n'arrivent point. Je n'y comprends rien.

SCREVZER.

La nuit s'avance, et le capitaine n'est pas encore revenu.

SPIEGELBERG.

Il ne peut tarder à présent.

SCREVZER.

Qui sont ceux qui l'ont suivi au château de Moour ?

SPIEGELBERG.

Roller, Grimm, Rosinski, et beaucoup d'autres.

SCREVZER.

C'est un brave que ce Rosinski : nous avons fait en lui une acquisition précieuse. Le capitaine ne se souciait pourtant pas de le recevoir.

SPIEGELBERG.

Il est vrai que ce n'est pas sa faute, si ce jeune homme est entré dans notre bande.

SCREVZER.

Non, de par tous les diables, ce n'est pas sa faute.

SPIEGELBERG, *bas.*

Ecoute, Screvzer : j'ai un secret à te confier. Parlons bas. Tu parles du capitaine; qui l'a fait notre capitaine; ou plutôt n'a-t-il pas usurpé ce titre qui de droit appartenait à un autre ? Et, comme il nous traite encore : nous ne sommes pas ses camarades; nous sommes ses esclaves. Par le ciel, Screvzer, cela ne m'a jamais plu.

SCREVZER.

Morbleu ! ni à moi non plus, je t'assure. (*A part.*) Ah ! ah !

SPIEGELBERG.

N'est-il pas vrai que cela est bien dur pour de braves gens.

SCREVZER.

Oui : mais qu'y faire ?

SPIEGELBERG.

Tu me demandes cela, et tu es de la bande. Screvzer, si tu es ce que je t'ai cru jusqu'à ce jour... Screvzer... il me semble que son heure funèbre sonne. Avec lui les occasions ne sont pas rares : on le suit sans qu'il s'en apperçoive ; et il n'arrive guère que deux pistolets manquent à la fois.

SCREVZER, *tirant son sabre.*

Lâche scélérat ! tu t'es donc découvert. Meurs, assassin. (*Ils se battent.*)

LES VOLEURS, *se levant.*

Au meurtre ! Eh bien, Screvzer, Spiegelberg. Séparons-les.

SCREVZER.

Tiens, creve. Camarades, que cette chasse de lapin ne vous effraie pas. Le scélérat en voulait aux jours du capitaine ; ce pygmée voulait assassiner le géant. Lâche, que j'ai vu trembler dans les moindres occasions : et son dessein étoit digne de lui. Amis, c'est désormais dans le champ de bataille, c'est du glaive des soldats, et non pas du poignard des assassins que nous devons périr.

UN VOLEUR, *prenant le cadavre de Spiegelberg.*

Le misérable voulait assassiner le capitaine.

UN AUTRE.

Celui, pour qui nous donnerions tout notre sang.

UN AUTRE.

Le héros qui nous guide dans nos glorieuses expéditions, et qui ne nous abandonnera jamais.

GOUITZ.

Non, je vous en réponds, il ne nous abandonnera jamais.

RAATZMANN.

Comment va-t-il prendre la mort de Spiegelberg.

SCREVZER.

Parbleu ! il ne le regrettera pas, j'espère.

GOUITZ.

Un coup de pistolet... un autre.... un troisième : c'est le capitaine.

LES VOLEURS.

C'est lui ; c'est lui.

SCENE XVII.

LES MÊMES, CHARLES, ROLLER, ROSINSKI, GRIMM, D'AUTRES.

SCREVZER

Sois le bien venu, capitaine. J'ai été un peu vif pendant ton absence. (*Il le conduit près de Spiegelberg.*) Sois juge entre moi et celui-ci : c'est par derrière qu'il a voulu t'assassiner.

CHARLES.

O doigt inconcevable de Nemesis vengeresse ! C'est lui dont la voix de syrène nous a séduit ; c'est lui qui nous a fait ce que nous sommes. Otez-le de mes yeux. Amis, êtes-vous prêts à combattre ?

LES VOLEURS.

LES VOLEURS.

Nous le sommes toujours, capitaine.

CHARLES

Préparez-vous donc. Plusieurs régimens ne sont qu'à un quart de lieue de vous ; et je suis étonné que vous ne le sachiez pas encore.

LES VOLEURS, *de l'air de la surprise et non de la frayeur.*

Plusieurs régimens.

ROLLER.

Mille tonnerres ! nous allons leur donner de l'exercice.

CHARLES.

Toute la troupe est-elle réunie ?

RAATZMANN.

Toute.

CHARLES.

Vos armes sont en bon état ?

LES VOLEURS.

Oui, oui.

CHARLES.

Nous ne manquons pas de munitions ?

ROSINSKI.

De la poudre et du plomb de quoi exterminer une armée.

CHARLES.

Amis, préparez-vous, la journée sera chaude : ils sont plusieurs mille, et nous ne sommes que trois cents dix, dont quatre même sont blessés.

RAATZMANN, *regardant l'écharpe de son bras.*

Je n'ai pas le temps de l'être aujourd'hui. (*Il l'arrache.*) Je suis guéri.

ROLLER, *avec feu.*

Ils combattent pour dix kreutzers, et nous c'est pour la vie, c'est pour la liberté que nous combattons. Nous tomberons sur eux comme le tonnerre.

CHARLES, *le considérant avec plaisir et arrêtant ses yeux sur son front cicatrisé.*

Roller, ces coups de sabre te vont bien.

ROLLER.

Il y a encore de la place pour trente autres!

CHARLES.

Amis, jamais une si belle occasion ne s'est présentée à votre courage. Il faut nous battre comme des lions déchaînés : notre salut est de n'en pas espérer. Vos armes au moins peuvent suppléer à votre nombre.

ROSINSKI.

Un sabre, cinq paires de pistolets, trois arquebuses carabinées, et notre courage ; voilà de quoi braver tous les soldats de l'Allemagne.

CHARLES.

Vingt d'entre vous vont monter sur les arbres ; vingt se mettront en embuscade dans les taillis ; quarante tomberont sur leur flanc comme des furies. Il faut que chacun de nous fasse retentir son siflet et galope dans la forêt pour que notre nombre en devienne plus terrible. Détachez nos chiens, qu'on les irrite, qu'ils s'élancent dans les rangs ennemis, et y jettent le désordre et la terreur : pour moi, je serai par-tout où l'ennemi sera le plus fort.

UN VOLEUR.

Capitaine, un envoyé de nos ennemis, qui se dit

chargé de paroles de paix, demande à te parler.

CHARLES.

Qu'il vienne.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN AUMONIER.

L'AUMONIER.

MESSIEURS, c'est un ministre de la religion qui paraît devant vous. Je suis seul ; mais derrière moi plus de trois mille soldats veillent sur ma vie.

SCREVZER.

Clause touchante pour nous intéresser.

CHARLES.

Approchez, et parlez sans crainte. Quelle est votre mission ?

L'AUMONIER.

Le magistrat souverain qui prononce sur la vie et la mort de vos pareils, me députe vers vous : (*A Charles.*) mais c'est à toi sur-tout qu'il m'adresse ; à toi dont l'existence n'est qu'un cercle de meurtres, à toi dont les mains sacrilèges et incendiaires ont commis tous les crimes, à toi enfin, dont le châtiment s'avance, et qui depuis long-temps es mûr pour la justice éternelle.

CHARLES, *froidement.*

Qu'as-tu à me dire ?

L'AUMONIER.

Ce que tu n'es pas digne d'entendre. Regarde, scélérat, aussi loin que pourra s'étendre ta vue, tu n'appercevras que des guerriers prêts à fondre sur toi. Toi

et les tiens s'échapperont quand l'hiver produira des moissons.

CHARLES, *aux Voleurs.*

Vous l'entendez.

L'AUMONIER.

Vois l'indulgence de la justice. Si tu consens à te rendre, si tu te remets à la clémence du magistrat, il va fermer les yeux sur la moitié de tes forfaits; et de mille morts qu'ils ont mérité, peut-être la plus douce....

ROLLER.

Malédiction! il me prend envie de lui couper la parole à coups de sabre.

CHARLES.

Qu'aucun de vous n'ait la hardiesse de l'approcher. Monsieur, vous nous voyez un certain nombre accoutumés aux combats, et notre courage est connu de toute l'Allemagne. Autour de nous, je le sais, sont plus de trois mille hommes blanchis sous le mousquet. Eh bien, écoutez la réponse de celui qu'on appelle le Grand-voleur: J'ai rompu, il est vrai, toute subordination, et par-tout j'ai porté l'épouvante aux méchans. Oui, le sang d'un prince oppresseur teint encore les vêtemens qui me couvrent: mais ce n'est pas le plus beau de mes exploits. J'arrachai ce rubis de la main d'un ministre que je terrassai à la chasse aux pieds de son maître. De la classe du peuple, par d'infâmes moyens, il s'était élevé au rang de favori; des torrens de larmes l'avaient soulevé aux pieds du trône, et des torrens de larmes l'y soutenaient. Il mourut de cette main.

L'AUMONIER.

Vous osez avouer un tel meurtre ?

ROSINSKI.

Hercule ne cachait point les siens.

CHARLES.

Ce saphir fut celui d'un lâche magistrat qui trafiquait de la justice : il faisait plier à son gré les loix dont il était l'organe ; il repoussait de sa porte le patriote attristé, et venait de ruiner deux pères de famille pour enrichir un des parens de sa maîtresse. Le tribunal prononça son arrêt....

ROLLER.

Et moi je l'exécutai.

CHARLES.

Ce diamant enfin, me rappelle tous les vices des gens de votre ordre. Je le porte en l'honneur d'un prélat que j'ai immolé de ma propre main, pour avoir pleuré en chaire la décadence de l'inquisition.

L'AUMONIER.

Un prélat ; et l'enfer ne s'est point ouvert sous tes pas.

CHARLES, *froidement.*

Non, il s'est fermé sous les siens. Va, va dire à ton magistrat, qui se joue de la vie et de la mort des hommes, que je ne suis point un de ces voleurs qui conjurent dans la nuit et assassinent dans les ténèbres. Je n'ai déja que trop parlé à un prêtre. Pars ; et dis lui, que j'ai déchiré les hommes, parce que les hommes m'ont déchiré ; que j'exerce la loi du talion ; que la vengeance est mon métier. Va, et qu'il tremble de nous avoir forcés à être plus justes que lui.

L'AUMONIER.

C'est donc là ta réponse. (*Aux voleurs.*) Ecoutez, vous autres, ce que la justice me charge de vous notifier. Si à l'instant vous lui livrez le scélerat qui est votre chef, non-seulement elle vous fait grace de la vie, mais le souvenir même de vos forfaits est effacé : vous rentrez dans la société ; des emplois vous y attendent ; le chemin des honneurs peut vous être ouvert. Courage donc ; assurez-vous de lui, et soyez libres.

CHARLES.

Entendez-vous, messieurs? Vous êtes environnés : captifs, et on vous offre la liberté ; jugés, et on vous laisse la vie ; damnés, et on vous ouvre le ciel. A vous tous, vous n'avez pas un cheveu qui n'entre dans les enfers. Hésitez-vous ? Est-il si difficile de choisir ?

L'AUMONIER, *stupéfait.*

Comment s'appelle ce démon qui parle par sa bouche ? (*Aux voleurs.*) Douteriez-vous de la bonne foi du magistrat. Voici votre pardon scellé et signé de tous les membres. (*Il leur remet un papier.*)

CHARLES.

Vous ne répondez pas ? Pensez-vous renverser cette haie de bayonnettes qui déja vous environne ; ou mettez-vous de la gloire à braver le danger dans l'espérance de tomber avec moi et de mourir de la mort des héros? Ah ! désabusez-vous ; ils ne vous en feront pas l'honneur, ne vous traiteront pas même comme moi, mais comme de vils brigands, de serviles instrumens dont je voulais user pour exécuter des desseins plus hardis, des entreprises plus élevées. Entendez-vous ces cris ? Le cercle se resserre. Voyez-vous les

éclairs de leurs sabres? Il ne vous reste qu'un moment. (*Avec force.*) Je vous rends à tous vos sermens. Ah! ma vie ne m'est pas bien précieuse, et j'ai honte de votre sacrifice. (*Tous les Voleurs aussi étonnés que l'Aumonier se regardent.*)

L'AUMONIER, *à part.*

Je reste confondu.

CHARLES.

Avez-vous peur que je n'annulle par un suïcide efféminé le traité qui m'attache à vous? Non, voici toutes mes armes: livrez-moi; je renonce à tout, jusqu'à l'empire que j'ai sur ma personne. (*Il quitte, jette tous ses pistolets et poignards.*) Craignez-vous encore quelque résistance? J'attache mon bras à cette branche de chêne. Regardez-moi, je suis sans défense; un enfant pourrait m'accabler. (*Avec explosion.*) Voyons qui mettra le premier la main sur son capitaine sans armes.

ROLLER.

Et quand toutes les furies de l'enfer nous entoureraient, quiconque n'est pas un traître sauve le capitaine.

LES VOLEURS, *accourant tous et le délivrant avec enthousiasme.*

Sauve, sauve le capitaine.

SCREVZER, *déchirant le papier de l'aumonier.*

Tiens, voilà ton pardon; le nôtre est à la pointe de nos sabres.

RAATZMANN.

Sors d'ici, misérable, et va dire à ton sénat que tu n'as pas trouvé un traître dans la troupe du Grand-voleur.

CHARLES, *froidement, en ramassant ses armes.*

Allez lui rendre compte de ce que vous avez vu. (*L'aumonier se retire.*) Camarades, ce que je vous disais était ma pensée; mais votre magnanimité me fait presque chérir la vie: chacun de vous a des droits sur cette tête. Je lève mon poignard; et aussi vrai que j'ai une âme, je ne vous abandonnerai jamais. Nous sommes libres; et, à qui ne résisterions-nous pas; dans ce bras il y a une armée. Nous sommes tous prêts. Vous vous rappellez mes dispositions: la liberté ou la mort, voilà le cri du combat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'en auront pas un seul de vivant. (*Ils se rangent et défilent devant Charles, commandés par leurs chefs.*)

Les trompettes sonnent; on voit une partie du combat, et la toile se baisse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un nouveau site de la forêt de l'Acte précédent. Il est affreux : on voit dans un côté, environné de broussailles, l'ouverture d'un caveau.

SCENE PREMIERE.

LES BRIGANDS, *harrassés, descendent de la montagne*, CHARLES *paraît le dernier, la hache à la main ; il descend et va tomber au pied d'un arbre.*

CHARLES.

AH ! de l'eau, mes amis, un peu d'eau, s'il est possible : la rivière n'est pas loin ; mais vous êtes tous expirans de fatigue.

ROLLER.

J'y cours.

CHARLES.

Nous avons combattus comme des amis, des frères.

ROSINSKI.

Ils se souviendront de la journée de l'aumonier.

CHARLES.

Quelles sont les pertes de part et d'autre ?

ROSINSKI.

Près de cinq cents hommes de leur côté restés morts sur la place. Du nôtre, dix-sept blessés, quinze morts : mais le brave Screvzer en est ; il a fait des prodiges.

CHARLES.

Sa mort me fait envie.

ROSINSKI.

Il semblait la chercher. Je l'ai vu s'élancer au milieu d'eux, fendre les rangs, frapper, renverser, tout ce qui l'approchait. Ah! je n'ai pu que le venger.

CHARLES.

A la place où il est tombé, on lui aurait élevé un mausolée, si, au lieu de périr pour moi, il fut mort pour servir les passions de quelque ministre ambitieux. A-t-on pansé Raatzmann?

ROSINSKI.

Son état est désespéré. Deux coups de feu dans la poitrine, et treize coups de sabre sur le corps. Il m'a déjà demandé la mort pour être délivré de ses tourmens. Je sais mourir, a-t-il dit; mais je ne puis souffrir. Je n'ai osé lui rendre ce triste service.

ROLLER, *accourant.*

Tiens, capitaine, voilà de l'eau fraîche comme la glace.

CHARLES, *la buvant avec volupté.*

Ah!... Roller, quel bienfait!

ROLLER.

Non-seulement de l'eau, mais tout mon sang, tout mon sang, capitaine.

CHARLES, *pénétré.*

Noble ami!

FRITZLER.

Capitaine, Raatzmann approche de son dernier moment; il a voulu encore te voir et te dire adieu. On te l'amène.

CHARLES, *douloureusement.*

Il s'est sacrifié pour moi !

SCENE II.

LES MÊMES, RAATZMANN, *qu'on apporte mourant.*

MON capitaine ; mon capitaine....

CHARLES, *s'approchant.*

Ah ! malheureux.

RAATZMANN, *le cherchant en élevant ses bras.*

Où est-il ? Où est-il ?.... Te voilà. Je meurs content.

CHARLES.

C'est pour moi que tu meurs.

RAATZMANN.

J'étais las de vivre ; et ma mort t'a été utile.

CHARLES.

Ah ! puisque je te perds, pourquoi te dois-je la vie ?

RAATZMANN.

Adieu.... pour long-temps.

CHARLES.

Adieu..... (*Il se jette dans ses bras, et ne presse qu'un cadavre.*) Il n'est plus. C'en est fait, camarades ; nous avons perdu notre ami ; Raatzmann n'est plus. Raatzmann, Screvzer et beaucoup d'autres. Ah ! mon automne est arrivée ; les plus beaux fruits, les fleurs même commencent à tomber sur la terre.

ROLLER.

Ce malheureux Raatzmann ! Au moins ses tourmens sont finis.

CHARLES.

Il est mort l'œil calme, le front serein : l'expression de la douleur, de l'amitié sont les seuls qui se sont peints sur son visage ; (*A lui seul*,) et j'ai vu les convulsions du désespoir s'emparer des derniers momens de l'homme qu'on disait juste et bienfaisant. (*Aux voleurs.*) Allez vous reposer, je veillerai sur vous.

LES VOLEURS.

Bonne nuit, capitaine.

(*Ils s'éloignent tous, et emportent le cadavre de Raatzmann.*)

SCENE III.

CHARLES, *seul.*

UNE longue, longue nuit, et qui n'aura jamais d'aurore. J'étais las de vivre, a-t-il dit. Et moi aussi je suis las de vivre ; et moi aussi je veux déposer le fardeau de mon existence. Qui peut m'arrêter ? pourquoi languir dans cette prison, accablé du présent, quand je tiens dans ma main la clef de l'avenir. Croyez-vous que je tremblerai, ombres de mes assassinés ? Je ne tremblerai point. Vos gémissantes agonies, votre visage bleuâtre, vos plaies larges et horribles, ne sont, comme mes crimes, que des anneaux de la chaîne éternelle de la destinée. Tout ce que j'ai fait était attaché aux événemens de mon enfance, à l'humeur de celle qui m'a nourri, de celui qui ma élevé, au caractère de mon père, au sang de ma mère. Est-ce

ma faute, si on a fait de moi une bête féroce, dont les entrailles brûlantes ont dévoré l'humanité.... Mais quand j'aurai subi cette mort que je viens de voir, quand j'aurai franchi cet espace effrayant, et pourtant imperceptible qui sépare le temps de l'éternité; que deviendrai-je ? que serai-je ? serai-je... D'un côté ce desir de la félicité, ces idées de perfection, ce charme qu'on éprouve à la suite d'une bonne œuvre, cette harmonie universelle, ce mouvement uniforme et pourtant si varié de ces milliers de mondes qui roulent dans l'immensité, enfin ce spectacle si fréquent du vice fortuné et de la vertu malheureuse; et de l'autre côté.... L'imagination se perd dans ce chaos, et jamais habitant de la terre ne le débrouillera. (*Avec plus de fermeté.*) Non, non un homme ne doit point trembler. Soit l'avenir tout ce qu'il voudra, pourvu que ce moi que je sens me reste fidèle, et ne s'anéantisse pas avec mon cadavre. Les dehors ne sont que la couleur de l'esprit. Je suis moi-même mon ciel et mon enfer.... Tu vois mon anxiété, ô toi qui vois tout ! Peut-être serai-je jetté dans un univers éloigné de tes yeux, où je serai seul avec la nuit solitaire, et les déserts éternels. Alors je peuplerai de mes rêves le vuide silencieux, et j'aurai l'éternité pour analyser à loisir le tableau compliqué des misères humaines.... Ou aurais-tu voulu, après quelques momens d'existence chétive faire rentrer moi et mes semblables..... dans le néant ?... dans le néant !... Quand j'aurai brisé le fil de cette vie, m'en sera-t-il filé un autre ? pourrai-je le briser également ? Au moins je puis briser celui-ci. O toi, là-haut, tu peux tout; mais cette liberté tu ne peux

pas me la ravir. (*Appuyant son pistolet sur son front.*) Je suis libre..... et je mourrai dans la crainte des tourmens de la vie ? et je serai un lâche, et je me laisserai vaincre par le malheur ? (*Avec élan.*) Non. Non. Je veux le supporter. Je sais aussi affronter la vie. Que mon orgueil épuise le malheur ; je veux accomplir ma destinée.

SCENE IV.

CHARLES, HERMANN, *descendant une montagne un panier à la main.*

HERMANN.

LE village sonne minuit. Tout dort. Le remord seul veille.... et la vengeance. (*Il s'approche du caveau.*) Monte, homme de douleur ; habitant du caveau, ton repas est prêt.

CHARLES, *bas.*

Qu'entends-je ?

UNE VOIX.

Qui frappe ? Est-ce toi, Hermann, mon bienfaiteur compatissant ?

HERMANN.

C'est moi, c'est moi, bon vieillard. Approche et prends ta nourriture.

LA VOIX.

Bientôt je n'en aurai plus besoin.

CHARLES, *bas.*

C'est quelque nouvelle horreur.

LA VOIX.

Que fait mon fils ?

HERMANN.

Ton fils.... Qu'est-ce donc? c'est comme des gens qui dorment. N'entends-tu rien ?

LA VOIX.

Comment ; entends-tu quelque chose ?

HERMANN.

Adieu, adieu, ce désert est horrible. Bon vieillard, redescends au fond de ton cachot ; si l'on t'y soupçonnait, ta vie s'éteindrait à l'instant : ton sauveur est prêt, ton vengeur....

CHARLES, *d'une voix terrible.*

Arrête.

HERMANN.

Dieu !

CHARLES, *le pistolet à la main.*

Arrête. Qui es-tu ? que fais-tu ? Parle.

HERMANN.

Toutes les frayeurs à la fois.

CHARLES.

Parle, te dis-je, ou tu es mort.

HERMANN.

Ah ! je suis un pauvre habitant de ce canton.

CHARLES.

Quel est ce mystère d'iniquité? je veux le connaître. Quelqu'un est au fond de ce caveau ?

HERMANN.

Hélas ! un être malheureux, condamné à mourir de faim, et que je nourris par pitié dans le silence de la nuit.

CHARLES.

Tu le nourris, un malheureux. Ah, mortel bienfaisant ! tu n'as pas de meilleur ami que moi. Mais

je veux le délivrer cet infortuné. Voix, fais-toi donc entendre? Où est l'ouverture, que je la brise?

HERMANN.

Les forces d'un homme n'y suffiraient pas.

CHARLES.

Les miennes y suffiront peut-être. (*Il donne quelques coups de haches, et les barreaux et les planches qui à une faible ouverture près bouchaient l'entrée du caveau, se séparent; Charles y descend.*)

HERMANN.

Ce n'est pas là un homme.

(*Il sort hors du caveau avec un vieillard desséché comme un squelette, et le considère.*)

CHARLES, *reculant d'horreur.*

Effroyable illusion! mon père!

SCENE V.

CHARLES, HERMANN, LE VIEUX MOOUR.

LE VIEUX MOOUR.

JE te rends graces, ô mon dieu. L'heure de ma délivrance est arrivée.

CHARLES.

Ombre du vieux Moour, quel pouvoir infernal t'arrache du sein des tombeaux? Reviens-tu du séjour des morts pour dissiper mes doutes sur l'avenir et m'expliquer l'énigme de l'éternité? Parle; je ne suis point l'homme de la pâle crainte.

LE

LE VIEUX MOOUR.

Je ne suis point une ombre ; je respire, je vis, mais d'une vie affreuse, tissue d'horreurs et d'infortunes.

CHARLES.

Mais tes funérailles publiques ?...

LE VIEUX MOOUR.

Un chien mort fut déposé au tombeau de mes pères ; et moi, depuis trois lunes retranché du nombre des vivans, la pitié de Hermann me nourrit dans cet affreux caveau, où pas un rayon de lumière ne m'a éclairé, où jamais un air doux et pur ne m'a rafraîchi, et où je n'entends que les chouettes sinistres et les corbeaux croassans.

CHARLES.

Il est un dieu !

LE VIEUX MOOUR.

Comme cet air est pur, comme il rafraîchit mes sens !

CHARLES.

O cruauté ! ô barbarie !

LE VIEUX MOOUR.

Ah ! si tu es homme et si tu portes un cœur d'homme, ne me demande pas le récit de mes malheurs ; il te ferait détester tes semblables.

CHARLES.

Va, je la connais cette race de vipères. Et quel est le monstre qui a fait cela ?

LE VIEUX MOOUR.

Ah ! ne le maudis pas, mais juge de mon malheur : c'est mon fils, mon propre fils.

CHARLES, *abîmé.*

Ton fils ? ton autre fils : éternelle justice !

LE VIEUX MOOUR.

J'avais été malade, je l'étais encore, quand on m'amena un homme qui m'annonça que mon premier né avait trouvé la mort dans une bataille, et que c'était ma malédiction qui la lui avait fait chercher.

HERMANN.

Mensonge. Horrible imposture. Ce lâche, c'était moi-même, que votre François avait acheté pour empêcher vos recherches sur son aîné, et sans doute aussi pour dessécher tout-à-coup par la douleur le reste de votre existence.

LE VIEUX MOOUR.

Toi, toi ? c'était concerté ! Ah ! comme j'ai été trompé !

CHARLES.

Quel horrible jour commence à m'éclairer !

HERMANN.

Ecrasez-moi comme un reptile impur ; j'étais son complice : je supprimais les lettres de Charles, je défigurais les vôtres, et je lui en faisais passer de désespérantes. C'est ainsi qu'on vous a trompé : c'est ainsi qu'on l'a arraché de votre cœur et de votre héritage.

CHARLES, *déchiré.*

Et pour cela, voleur et assassin ! Oh ! insensé, insensé ! Des ruses infâmes ; et pour cela voleur, incendiaire et assassin ! (*Il marche avec fureur.*)

LE VIEUX MOOUR.

François, François.... mais je ne veux plus maudire : et moi qui n'ai rien vu, rien soupçonné. Malheur au père indulgent et aveugle.

CHARLES.

Et lui dans ce caveau ! Ce n'est pas à moi de me plain-

dre ; ce n'est pas à moi d'entrer en fureur. (*Il comprime sa rage.*)

LE VIEUX MOOUR.

A la nouvelle de la mort du seul fils qui devait consoler ma vieillesse, de mon Charles, (*Dans la nuit Charles étend ses bras vers son père.*) je m'évanouis. Il faut qu'on m'ait cru mort ; car, en revenant à moi j'étais déja dans une bierre, enseveli dans un linceul. Je grattai au couvert du cercueil, et ou le découvrit. Il était nuit autour de moi ; mon fils François me regardait avec des yeux étincelans : quoi ! s'écria-t-il d'une voix terrible, veux-tu vivre éternellement ? et il referma le cercueil. Ces tonnantes paroles m'avaient privé de tous mes sens. A mon réveil, je sentis le cerceuil rouler sur un char : quand on l'ouvrit, je me trouvai à l'entrée de ce caveau ; mon fils y était aussi, et celui qui m'avait annoncé la mort de mon Charles. Comme j'embrassai les genoux de François ! comme je le priai, comme je le conjurai, le front prosterné dans la poussière de ses pieds ! Mais les prières de son père n'arrivaient pas jusqu'à son cœur. Jettez-là ce squelette, dit-il, il a assez vécu.

CHARLES, *avec horreur.*

Dieu !

LE VIEUX MOOUR.

De sa main sans pitié il me poussa dans ce souterrain, et il ferma sur moi cette porte. Je restai pendant vingt heures sans que personne pensât à ma peine. Jamais pied mortel n'ose approcher de ce désert : on le dit habité par les esprits de mes pères. Enfin, j'entendis quelqu'un : c'était cet homme qui m'apportait du pain ; il m'apprit que j'étais condamné

à mourir de faim, et qu'il exposerait sa vie pour me nourrir en secret....

CHARLES.

C'en est assez. Levez-vous, cœurs de pierre. Dorment-ils d'un sommeil de mort ? (*Il tire un coup de pistolet : tous se réveillent et accourent. Le vieux Moour tombe en défaillance.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LES VOLEURS.

CHARLES.

Quoi ! ce récit horrible n'a point arrêté votre sommeil, et fait dresser vos cheveux ? Venez tous. Voyez ce vieillard et frémissez ; l'ordre éternel est interverti, l'humanité a perdu ses droits, la nature a brisé ses liens, le fils a massacré son père.

LES VOLEURS.

Que dit le capitaine ?

CHARLES.

Massacré : ce terme est trop doux. Dans ce désert, au fond de ce caveau, en proie à tous les tourmens de la vie, de la mort, un fils a fait enfermer ce vieillard. Et, que sert-il de le cacher, amis, ce vieillard est mon père. (*Il tombe à ses genoux épuisé.*)

HERMANN, *à part.*

O dieu ! c'est Charles. Quelle nouvelle pour mademoiselle Amélie ! (*Il sort.*)

LES VOLEURS, *avec respect.*

Ton père ? ton père !

ROLLER, *se jettant aux pieds du vieillard évanoui.*

Père de mon capitaine, je baise la poussière de tes pieds: commande à mon poignard.

LES VOLEURS.

Vengeance ! vengeance !

CHARLES.

Oui: vengeance. O frère exécrable ! Ecoute-moi, dieu terrible, dieu vengeur des forfaits: je jure, (et que la nature me jette hors de son enceinte si je manque à mon serment) je jure de ne pas revoir le soleil sans avoir ravi sa lumière à l'exécrable parricide.... Et vous, découvrez vos têtes, prosternez-vous dans la poussière; (*Ils obéissent.*) adorez la main invisible qui atteste votre mission et ennoblit vos destinées. Non, vous n'êtes point des brigands; vous portez dans vos mains le glaive des vengeances célestes; vous êtes devenus les anges de la mort, les terribles exécuteurs des hauts décrets de l'Eternel. Levez-vous tous, ce jour vous sanctifie.

ROLLER.

Commande, capitaine; que faut-il faire?

CHARLES.

Approche, Roller, viens toucher ces cheveux sacrés: (*Il lui fait toucher les cheveux de son père.*) Tu sais comme dans le combat d'aujourd'hui tu as fendu la tête à ce cavalier bohémien, lorsqu'il levait sur moi son sabre, et qu'épuisé de fatigue et de sang mes genoux tremblans se dérobaient sous moi; je t'ai promis une récompense digne de ce service: l'occasion se présente de te payer ma dette. Jamais, Roller, mortel ne fut plus honoré que toi. Venge mon père.

ROLLER.

Capitaine, tu me rends orgueilleux : ordonne où, quand, comment dois-je frapper.

CHARLES.

Prends cent hommes d'entre nous, et cours au château de Moour : quelque part que tu en trouves le maître, arrête-le et traîne-le ici ; mais prends-y garde, c'est vivant qu'il faut me l'amener : malheur au téméraire qui oserait briser un de ses cheveux. Tu m'as compris. Va, cours, vole, et hâte ma vengeance.

ROLLER.

Il suffit, capitaine : tu ne me reverras qu'avec lui. (*Il part suivi de beaucoup de Voleurs.*)

CHARLES, *aux autres.*

Vous, dispersez-vous dans la forêt ; je veille mon père.

Le théâtre change et représente une salle du château de Moour.

SCENE VII.

FRANÇOIS, *en robe-de-chambre, accourant dans le plus grand trouble ;* DANIEL, *le suivant.*

FRANÇOIS.

TRAHI ; trahi ! les tombeaux vomissent des esprits, les morts réveillés du sommeil éternel, mugissent contre l'assassin.

DANIEL.

Que le ciel ait pitié de nous. Est-ce vous, monsei-

gneur, qui poussez sous ces voûtes des cris si horribles, que tous ceux qui dorment s'éveillent en sursaut.

FRANÇOIS.

Ceux qui dorment : qui vous a dit de dormir? Personne à cette heure ne doit dormir ; tout doit être éveillé, armé. Qu'on charge tous les fusils. Les as-tu vu là-bas se glisser le long des corridors ?

DANIEL.

Qui, monseigneur ?

FRANÇOIS.

Qui, stupide ? tu demandes qui ? des esprits et des démons.... La nuit est-elle bien avancée ?

DANIEL.

On vient de crier deux heures.

FRANÇOIS.

Quoi ! cette nuit sera-t-elle éternelle ! n'as-tu pas entendu du tumulte dans le voisinage ? des cris de victoire ? un bruit de chevaux ?... où est-il ?

DANIEL.

Je ne sais pas de qui vous me parlez.

FRANÇOIS, *égaré.*

Qui dit que je tremble et que je suis pâle ? je ne tremble point. Les morts ne ressuscitent point encore.

DANIEL.

Pardonnez-moi, monseigneur, vous êtes pâle comme la mort ; votre voix est étouffée, entre-coupée de soupirs.

FRANÇOIS.

J'ai la fièvre ; je me ferai saigner demain.

DANIEL.

Oh ! vous êtes sérieusement malade.

FRANÇOIS.

Oui, certainement, tu l'as dit : c'est là tout ; et la maladie trouble la raison, et nous donne des rêves bizarres et qui tiennent du prodige : des rêves qui ne signifient rien ; n'est-ce pas Daniel, ils ne signifient absolument rien ? Je faisais tout-à-l'heure un rêve très-gai. (*Il tombe en faiblesse.*)

DANIEL.

Dieu ! il se trouve mal. Au secours ! au secours ! On va dire que je l'ai tué. Monseigneur, monseigneur....

(*Il le secoue.*)

FRANÇOIS.

Va-t-en : va-t-en. Qu'as-tu à me secouer, abominable squelette ?

DANIEL.

Il a perdu la raison.

FRANÇOIS, *revenu à lui.*

Où suis-je, Daniel ? qu'ai-je dit ? N'y fais pas attention, je t'ai dit un mensonge, quelque chose que j'aie pu te dire. C'est mon rêve qui a troublé ma raison. Je veux te le raconter.

DANIEL.

Non, je vais plutôt chercher des secours. Je vais appeller des médecins.

FRANÇOIS.

Reste, reste, je t'en prie : écoute-moi, et sur-tout moque-toi bien de ma faiblesse. Il me semblait que j'avais fini une journée heureuse, et qu'endormi sur un des gazons de mon parc, j'en rêvais agréablement le souvenir. Tout-à-coup, mais je te prie de bien te moquer de moi.

DANIEL.

Tout-à-coup ?

FRANÇOIS.

Tout-à-coup un coup de foudre frappe mon oreille appesantie. Je me lève en chancelant, et avec le frisson de la mort, je regarde. Je vois tout l'horison une seule flamme ; les montagnes, les villes et les fôrets s'y fondre avec fracas, et au bruit du tonnerre foudroyant se mêler le sifflement de tous les vents qui chassaient devant eux les mers, le ciel et la terre.

DANIEL.

C'est le vrai tableau du dernier jugement.

FRANÇOIS.

N'est-il pas vrai, ce sont de grandes sottises ? Je vois un ange qui s'avançait, et portait une balance d'airain que sa main suspendait entre l'orient et l'occident. Approchez, s'écria-t-il, enfans de la poussière, je pèse les pensées.

DANIEL.

O mon dieu !

FRANÇOIS.

Ils restaient tous immobiles, pâles comme la neige. L'horrible attente serrait douloureusement tous les cœurs. Alors je crus entendre mon nom sortir le premier des éclairs de la montagne ; et la moëlle se glaça dans mes os, et mes dents frémissantes se choquaient comme des dents de fer.

DANIEL, *épouvanté.*

Ah !

FRANÇOIS.

Un vieillard se présente. Tous les yeux effrayés se détournent ; la moitié de son bras était dévorée, et attestait l'horrible faim qu'il avait souffert.... (*En frémissant horriblement.*) Je connaissais ce vieil-

lard. Il coupe une boucle de ses cheveux argentés, la jette.... et j'entendis une voix s'élancer comme la foudre de la fumée des rochers : grace ! grace ! pour tous les pêcheurs de la terre et de l'abîme : toi seul est rejetté... Eh bien, tu ne ris pas?

DANIEL.

Puis-je rire quand je sens tous mes os tressaillir. Les songes viennent de Dieu.

FRANÇOIS.

Fi donc ! ne dis pas cela. Appelle-moi plutôt un insensé, un imbécille, un enfant.

DANIEL.

Les songes viennent de Dieu. Je vais le prier pour vous. (*Il s'éloigne.*)

SCENE VIII.

FRANÇOIS, *seul.*

FAUSSES idées : craintes d'un peuple superstitieux. Il doute encore si le passé, n'est point passé. Il est assez borné pour croire qu'il y a un Dieu. Mais moi, qui m'a inspiré qu'il n'y en avait pas ? Serait-il donc là-haut un vengeur ? Non. Non. Oui. Non. Ah ! quels horribles siflemens ! et paraître devant ce vengeur cette nuit même ! (*Il frémit.*) Non, non, il n'y en a pas. Là-haut au-dessus des étoiles tout est désert, solitaire, sourd... Si cependant... Non, cela n'est pas; je veux que cela ne soit pas.... Mais s'il était vrai. Ah, malheureux ! si tout est compté, si, dès cette nuit.... Pourquoi ce frémissement ébranle-t-il tous

mes os ? Mourir ! Pourquoi ce mot qui n'est rien a-t-il glacé tout mon sang ? Rendre compte au vengeur là-haut ; et s'il est juste ! s'il est juste ! ....

SCENE IX.

FRANÇOIS, DANIEL, UN AUTRE DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE.

AMELIE s'est échappée.

DANIEL.

Monseigneur ! monseigneur ! une troupe de cavaliers vient au galop le long de l'avenue ; ils crient au meurtre ! au meurtre ! tout le village est en allarmes.

(*Le domestique s'enfuit.*)

FRANÇOIS, *à Daniel.*

Cours ; fais sonner toutes les cloches ; que tout le monde coure à l'église, se prosterne, et prie pour moi. Va donc : appelle mon confesseur. Que sa bénédiction chasse au loin mes pêchés. Tu n'es pas encore parti ?

DANIEL.

Votre confesseur, monseigneur ? vous oubliez que vous n'en avez jamais eu. Que Dieu me pardonne, je ne sais si c'est sérieusement....

FRANÇOIS.

Tais-toi. Mourir ! vois-tu ? Mourir ! Il sera trop tard. (*On entend des cris furieux.*) Prie donc, prie. (*Nouveaux cris.*) Ecoute ma prière, Dieu du ciel ; c'est pour la première fois ; exauce-moi, Dieu du ciel.

LES VOLEURS, *d'en bas.*

Descendez, descendez.

DANIEL.

O mon pauvre maître! (*Nouveaux cris.*)

FRANÇOIS, *consterné.*

Mon Dieu! je n'ai pas été un assassin ordinaire; je ne me suis pas arrêté à des misères, mon Dieu!

DANIEL.

Que Dieu ait pitié de nous. Jusqu'à ses prières qui sont des péchés. (*On casse les carreaux à coups de pierre; des charbons de feu tombent dans la chambre.*)

FRANÇOIS.

Je ne peux pas prier. (*Frappant son front, sa poitrine.*) Ici... là.... tout est vuide et sec. Non: je ne peux pas prier.

DANIEL.

O ciel! le château déjà tout en feu.

FRANÇOIS.

Prends cette épée; vîte par derrière pousse la moi dans le corps, et que je ne serve point de risée à ces démons.

DANIEL.

Que Dieu m'en garde; je ne voudrais envoyer personne trop tôt dans le ciel, bien moins encore....

(*Il s'enfuit.*)

SCENE X.

Pendant cette courte Scène l'incendie augmente considérablement, et au dernier moment elle est affreusement belle.

FRANÇOIS, *seul.*

DANS l'enfer, veux-tu dire ? Oui, je me doute de quelque chose de semblable. Sont-ce là leurs chants de joie ? Est-ce vous que j'entends siffler, serpens de l'abîme ?.... Ils montent ; ils assiègent une porte. Pourquoi la pointe de mon épée me fait-elle frémir ? La porte craque, tombe. Impossible d'échapper. (*Il va se précipiter dans les flammes, et les Voleurs qui entrent l'y poursuivent.*)

Le théâtre change et représente la forêt.

SCENE XI.

LE VIEUX MOOUR, CHARLES.

CHARLES.

NON : depuis que la terre s'est élevée hors du chaos, jamais elle n'avait eu à rougir d'un forfait aussi horrible : un cannibale aurait respecté sa vieillesse ; et son fils, son fils.... Sa respiration devient plus marquée ; bientôt, je l'espère, il va reprendre sa connaissance. Ah ! pourquoi n'osé-je le nommer mon père ? Que

du moins j'embrasse ses genoux : (*Il les embrasse.*) Que je goûte un moment le bonheur d'être son fils. Je suis seul avec lui : si je dérobais sa bénédiction, et si je m'échappais avec ce trésor céleste. La bénédiction d'un père, dit-on, n'est jamais sans grande efficace. (*Il lui serre les genoux.*)

LE VIEUX MOOUR, *se réveillant*

Etranger, que fais-tu ? que veux-tu ?

CHARLES.

J'ai brisé les portes de ton cachot ; je t'ai donné la liberté : ne me refuse pas une grace ?

LE VIEUX MOOUR.

Parle ; que me demandes-tu ?

CHARLES, *attendri.*

Ta bénédiction, mon père ?

LE VIEUX MOOUR.

Tu en es digne. (*Lui posant une main sur la tête.*) Sois juste et bienfaisant, et tu seras heureux .... ou tu mériteras de l'être .... (*Il l'embrasse.*) Tu pleures.

CHARLES.

Je pensais que c'était le baiser d'un père.

LE VIEUX MOOUR.

Ah ! si c'était mon fils Charles que je pressais dans mes bras. Mais Charles dort du sommeil de fer ; il n'entend pas la voix de ma douleur. Et c'est moi qui l'ai perdu. Ah ! pourquoi ai-je cru à d'indignes impostures ? Par lui j'étais un père heureux entre les pères : une heure infortunée a sonné ; un mauvais génie est entré dans le cœur de mon second fils ; je me suis confié à lui, et il nous a tous perdus.

CHARLES.

Continue, continue ; chacun des mots que tu pro-

nonces m'inspire la fureur d'un tigre. Oh ! quelle vengeance je te réserve... (*Il voit la lueur des flambeaux.*) Ils viennent, ils viennent.

LE VIEUX MOOUR.

Malheureux que je suis ! Qui vient-là ? quel horrible tumulte ! Sont-ce les complices de mon fils ? veulent-ils me traîner à la mort ?

CHARLES, *les mains levées au ciel.*

Vengeur céleste, écoute la prière d'un assassin : Rends immortel l'horrible scélérat que je vais punir ; qu'à chaque coup de poignard son cœur se rafraîchisse, se ranime.

LE VIEUX MOOUR.

O ciel ! quelles imprécations tu prononces !

CHARLES.

Je prie Dieu.

SCENE XII.

LES MÊMES, ROLLER, FRANÇOIS, LES VOLEURS.

ROLLER, *emmenant François.*

CAPITAINE, notre honneur est dégagé ; le voilà.

ROSINSKI.

Nous l'avons arraché du milieu des flammes de son château.

CHARLES, *s'avançant lentement vers son frère.*

Me connais-tu ? (*François reste immobile, les yeux attachés à la terre. Charles le conduit vers son père.*) Connais-tu celui-ci ?

FRANÇOIS, *reculant d'horreur.*

Mon père !

LE VIEUX MOOUR.

Va, puisse le ciel te pardonner comme je te pardonne.

CHARLES.

Et que toute ma malédiction pèse sur cette prière ; et l'empêche de s'élever au Dieu de miséricorde. (*A son frère.*) Tu connais aussi ce caveau..... (*Aux Voleurs.*) Emmenez ce vieillard dans la forêt ; je n'ai pas besoin des larmes d'un père. (*On emmène le vieillard presque sans connaissance.*)

SCENE XIII.

CHARLES, FRANÇOIS, ROLLER, ROSINSKI, FRITZLER, GOUITZ, TOUS LES VOLEURS.

(*Ils forment un cercle autour des deux frères.*)

CHARLES.

APPROCHEZ tous. A présent, silence. Aussi vrai que j'espère le pardon de mes crimes, au premier qui ouvrira la bouche sans mon ordre, je lui fais sauter la cervelle. (*Dans une attitude majestueuse.*) Me voici comme l'envoyé du Tout-Puissant qui viendra décider du sort de tous les mortels. Des criminels sont assemblés pour juger ; et moi, le plus grand des scélérats, je suis à la tête des juges. Que celui qui ne se trouve pas pur comme la lumière à côté de celui-ci, qu'il s'éloigne du tribunal et brise son poignard ; qu'autrement il le jette sans le briser. (*Tous le jettent.*)

Sois

Sois fier ; tu as transformé en anges des scélérats. Il vous manque un poignard..... (*Il tire le sien, s'arrête et réfléchit,*) Sa mère fut aussi ma mère. (*A Rosinski et à Roller.*) Juge. (*Il remet son poignard, et profondément ému il se retire de côté.*)

ROLLER.

La vie, si riche en joies ; la mort, si pauvre en tourmens. (*A Rosinski.*) Parle, toi ; je ne puis rien trouver.

ROSINSKI.

Pense à ses cheveux blancs ; jette un regard dans le caveau, et que ta tête s'échauffe.

ROLLER.

Moi qui ai blanchi dans les scènes de la douleur, je n'en saurais inventer pour le punir..... N'a-t-il pas commis ces horreurs dans ce caveau ? Ne jugeons-nous pas près de ce caveau ? Allons, en bas ; qu'il y pourrisse.

LES VOLEURS.

En bas ! en bas ! (*Ils veulent saisir François.*)

FRANÇOIS, *fuyant dans les bras de son frère.*

Sauve-moi des griffes des assassins ; sauve-moi, mon frère.

CHARLES, *sévérement.*

Tu m'as fait leur chef : me prieras-tu encore ?

LES VOLEURS.

En bas ! en bas !

CHARLES, *s'approchant de François d'un air plein de noblesse et de douleur.*

Fils de mon père, tu m'as volé mon ciel : que ce crime ne pèse jamais sur toi. Va dans l'enfer, scélérat ! Je te pardonne, mon frère. (*Il l'embrasse ; et*

s'enfuit. Les voleurs précipitent François dans le caveau, et en bouchent l'entrée avec une pierre énorme.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, *hors François*, CHARLES, *reparoissant.*

CHARLES, *à lui seul.*

C'EST consommé. Toi, mon Dieu, qui venges tout, je te remercie : c'est consommé. Si ce caveau était le but auquel tu me conduisais par des chemins de sang; si je suis devenu pour cela le chef de ces brigands... Providence éternelle ! ici je frémis et j'adore. Eh bien ! j'y veux croire, et je termine mon ouvrage au but. Le vainqueur tombe avec tant d'éclat dans le plus beau de ses combats. Dans cette belle soirée je veux m'éteindre ; dans ces nuages de pourpre et d'azur je veux m'évanouir.... (*Avec déchirement.*) Malheureux ! je ne le puis. Lié, enchaîné pour jamais... (*Aux voleurs.*) Faites approcher mon père.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE VIEUX MOOUR.

LE VIEUX MOOUR.

Où me conduisez-vous ? où est mon fils ?

CHARLES.

Astres et grains de sable ont chacun leur place dans

la création ; ton fils a aussi la sienne. Sois calme, et assieds-toi.

LE VIEUX MOOUR.

Plus d'enfans ! plus d'enfans !

CHARLES.

Sois calme, et assieds-toi.

LE VIEUX MOOUR.

Les barbares ! ils retirent un vieillard mourant des ombres d'un caveau pour lui faire voir la mort du dernier de ses enfans. Ah ! de grace, rejettez-m'y pour jamais.

CHARLES.

Sexagenaire, ne parle plus ainsi. (*Plus doucement.*) Tu crois avoir perdu un de tes enfans ; mais que dirais-tu, et où trouverais-tu des paroles pour remercier le ciel, si aujourd'hui même il t'en avait rendu un autre ?

LE VIEUX MOOUR.

Un autre fils !

CHARLES, *se jettant dans ses bras.*

Oui, mon père !

LE VIEUX MOOUR.

Mon fils ! mon fils ! dieu !

CHARLES.

Ton fils, ton Charles, envoyé dans ces déserts pour être ton sauveur, ton vengeur. (*Montrant le caveau.*) Voilà comme t'a récompensé le fils que tu as aimé ; voilà comme se venge celui que tu as repoussé. O mon père ! une fois encore il m'est donc permis de t'embrasser.

LE VIEUX MOOUR.

Que j'ai été trompé !

CHARLES.

Que tu en as été puni! (*Aux Voleurs*) Rassemblez-vous tous. (*A part.*) Il est temps d'éloigner de moi la coupe du bonheur.

LE VIEUX MOOUR.

Charles ! Charles !

CHARLES.

Adieu, mon père.

LE VIEUX MOOUR, *surpris.*

Adieu ?

CHARLES.

Une impérieuse destinée m'oblige à te quitter. Je serais à toi pour la vie, mon père ; mais je ne suis pas à moi-même. Délivré par mes heureuses mains, rentre dans ton ancien pouvoir ; fais le bonheur de ton peuple ; (*avec expression.*) celui d'Amélie ! tous mes vœux seront pour le tien. Adieu, mon père ! il le faut, il le faut ; adieu..... (*Il s'éloigne, et voit Amélie.*) Ciel !....

SCENE XVI.

LES MÊMES, AMÉLIE.

TOUS LES VOLEURS, *voyant Amélie qui paraît les cheveux épars.*

Comme elle est belle!

AMÉLIE.

Les morts, dit-il, sont ressuscités à la voix de Charles. Mon oncle est dans ce noir désert. Mon Charles ! mon oncle ! où sont-ils ?.... (*Elle voit le Comte et va se jetter dans ses bras.*) Ah ! tu m'es

rendu, mon père ! Et lui.... (*Elle voit Charles, et vole aussi dans ses bras.*) Le voilà. O amour ! le voilà.

CHARLES.

Arrachez-la de mes bras. Tuez-la, tuez-le ; tuez-moi. Que le monde entier s'anéantisse !

AMELIE.

Charles ! Charles ! tu es en délire.... ah ! de ravissement. Pourquoi suis-je si insensible ? (*Avec passion.*) Au milieu de ces torrens de joie, je suis si froide !

LE VIEUX MOOUR.

Venez, mes enfans. Ta main, Charles ; la tienne, Amélie. Oh ! je n'espérais pas avant de mourir être si heureux. Je veux les unir à jamais.

AMELIE.

A jamais ! lui !... pour jamais ! éternellement ? Oh ! puissances du ciel, ne me laissez pas succomber sous le poids de cette volupté mortelle !

CHARLES, *s'arrachant des bras d'Amélie.*

Fuis, la plus malheureuse des prétendues. Quoi ! tu n'as donc pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre ? le plus malheureux des pères, laisse-moi m'enfuir pour toujours.

AMÉLIE.

Où ? comment ? Amour ! éternité ! joie infinie ! et tu fuis ?

LE VIEUX MOOUR.

Mon fils qui fuit ! mon fils qui me fuit !

CHARLES.

Il est trop tard, trop tard. Mon père, ne me demande pas.... Tu m'as maudit ; on me l'a dit du moins : on m'a perdu. Meurs donc, Amélie ; et toi, mon père,

meurs, meurs par moi, pour la seconde fois. Ceux-là que voici, qui t'ont sauvé, sont des voleurs, des assassins. Ton fils est.... leur capitaine.

LE VIEUX MOOUR.

Dieu ! mes enfans ! (*Il meurt.*)

CHARLES, *dans le dernier égarement.*

Les ombres de ceux que j'ai étranglé dans les jouissances de l'amour, de ceux que j'ai écrasé dans le sommeil heureux. Entendez-vous crever le magasin à poudre, qui étouffe sur le lit de douleur la mère et son fils qui vient au monde ? Voyez-vous ces langues de feu dévorer le berceau de son premier né, et le lit de repos de son vieux père ? C'est-là le flambeau nuptial ; ce sont les chants de noces. Oh ! il n'oublie pas ; il fait payer à chacun sa dette. Vengeur éternel, tu ne pardonnes jamais !

AMELIE, *anéantie.*

Cela est vrai, maître du ciel ? il dit que cela est vrai ? Celui que j'aime a fait cela ?

CHARLES.

C'est plus qu'un homme n'en peut supporter. J'ai entendu, sans sourciller, la mort et ses mille bouches de feu gronder sur ma tête ; et à l'aspect d'une femme je frémis comme si j'étais une femme moi-même. Non, non, une femme n'ébranle point mon courage d'homme : du sang ! du sang ! c'est du sang que je veux ! Adieu : meurs de honte de m'aimer, Amélie : meurs ; j'ai déjà tué mon père.

AMÉLIE, *se précipitant dans ses bras.*

Assassin, démon, je ne saurais renoncer à toi ; mon ange.

CHARLES.

Est-ce un songe ? suis-je en délire ? l'enfer a-t-il inventé cette nouvelle ruse pour me livrer à sa risée cruelle ? Elle est dans les bras de l'assassin. Je suis pur comme la lumière ; elle m'aime avec tous mes crimes. Mes furies étouffent leurs serpens ; l'enfer est anéanti. Je suis heureux.

FRITZLER, *avec son sabre.*

Arrête, traître ! Sors de ses bras sur l'heure, ou je te dirai un mot qui te fera frissonner.

GOUITZ.

Pense aux forêts bohémiennes. Te souviens-tu des forêts bohémiennes ? Parjure ! où sont tes sermens ? Tu sais ce que nous avons bravés pour toi, quand nous soutenions la foudre, inébranlables comme des murs d'airain. Il n'y a pas trois heures encore que tu as levé la main ; et par un serment de fer, tu as juré de n'abandonner jamais tes camarades, qui ne t'ont jamais abandonné. Homme sans honneur ! sans foi ! et tu veux être séduit quand une femme pleure ?

FRITZLER, *découvrant sa poitrine.*

Regarde ici !

GOUITZ, *et beaucoup de Voleurs l'imitant.*

Regarde ! regarde !

FRITZLER.

Connais-tu ces cicatrices ?

GOUITZ.

Tu es à nous.

UN VOLEUR.

Nous t'avons acheté avec le sang de notre cœur.

UN AUTRE.

Sacrifice pour sacrifice : une femme pour la bande.

CHARLES, *se dégageant des bras d'Amélie.*

C'est fini : je voulais retourner à la vertu, à elle ; mais celui qui est dans le ciel a dit : non. Ne roule pas ainsi de sombres regards, Amélie. N'a-t-il pas des milliers de créatures ? Il peut si aisément se passer d'un seul être. (*Se tournant vers eux.*) Venez, camarades.

AMELIE, *s'attachant à lui.*

Attends donc ! arrête ! Un coup mortel avant de partir ? Encore abandonnée ! (*touchant son épée d'une main tremblante.*) Tire donc ton épée ; aie pitié de moi. Ah ! je renonce volontiers à l'amour. Je sens bien que là-haut nos astres sont ennemis. Mais tu vois que je tremble : je n'ai pas assez de courage pour me percer le cœur ; j'ai peur des éclairs de l'épée. Frappe donc, que je sois heureuse.

CHARLES, *sévérement.*

Veux-tu être seule heureuse ? Va-t-en, je ne tue pas de femmes... depuis long-temps.

AMELIE.

Tu ne tues que les heureux ; tu laisses-là ceux qui sont las de vivre. Ayez donc pitié de moi, vous, ses ministres assassins ; dans vos regards il y a une compassion si féroce, une pitié si sanguinaire ! Faites feu : quel bienfait je vous devrai !

FRITZLER.

Charles, nous allons t'en délivrer ? (*Il la couche en joue, et plusieurs l'imitent.*)

CHARLES, *se jettant entr'elle et leurs fusils, avec une terrible majesté.*

Retirez-vous, harpies : qu'un d'entre-vous ose violer mon sanctuaire ? Elle est à moi... (*Il passe un bras*

autour d'elle.) Que le ciel et l'enfer tirent maintenant chacun de leur côté, ils ne nous sépareront pas. L'amour est au-dessus des sermens; ce qu'il a joint, qui osera le séparer?

LES VOLEURS, *les couchant en joue.*

Nous.

CHARLES, *serrant Amélie, et les regardant.*

Impuissans... Lève tes regards vers moi, ma prétendue; la bénédiction du prêtre ne nous unira pas; mais je sais quelque chose de mieux. (*Découvrant le sein d'Amélie.*) Regardez cette beauté, hommes. (*Avec une tristesse pleine de sensibilité, d'une voix encore plus touchante.*) N'attendrit-elle pas des bandits?... Regardez moi: je suis jeune, j'ai toutes les fureurs de l'amour, je suis aimé, adoré ici; je suis arrivé à la porte du bonheur; mes frères m'en repousseraient-ils?

LES VOLEURS.

Oui, oui.

CHARLES.

C'en est assez. Jusqu'ici la nature a parlé; à présent ce sera l'homme. Et moi aussi, je suis un assassin, un incendiaire, (*S'avançant vers eux avec une majesté inexprimable.*) votre capitaine? les armes à la main, vous voulez traiter avec votre capitaine? (*D'une voix imposante.*) Bas les armes; c'est votre maître qui vous parle. (*Les voleurs, presque effrayés, mettent bas les armes.*) Voyez, vous n'êtes plus à présent que des enfans; et moi je suis libre. Il faut que Moour soit libre s'il veut être grand. Je ne donnerais pas ce triomphe pour toutes les jouissances de l'amour. N'appellez pas délire, bandits, ce que vous

n'avez pas le courage de nommer grandeur : on réfléchit sur les actions comme celle-ci, quand on les a faites. J'en parlerai après. (*Il plonge son poignard dans le sein d'Amélie. Tous les voleurs se récrient.*) Et maintenant elle est à moi ; à moi, ou l'éternité ne fut que la chimère d'un insensé. Bénie par mon poignard, j'ai arraché ma prétendue à son implacable destinée. La terre pourra faire mille tours autour du soleil avant que de produire une action semblable.... (*Avec une tendresse féroce.*) La mort des mains de ton prétendu doit t'avoir été douce : n'est-ce pas, Amélie ?

AMÉLIE, *baignée dans son sang, avec une expression sublime.*

Douce ! (*Elle lui tend la main et expire.*)

CHARLES.

Et vous, pitoyables camarades, votre demande de scélérats s'attendait-elle à rien d'aussi sublime ? Vous m'avez sacrifié une vie souillée d'opprobres, je vous ai sacrifié un ange. Bandits, nous sommes quittes. Sur ce corps ensanglanté voyez mon engagement déchiré ; je vous fais grace du vôtre.

LES VOLEURS, *s'approchant en foule.*

Tes esclaves jusqu'à la mort !

CHARLES.

Non, non, certainement. Tout est consommé ; mon génie me dit tout bas, ne va pas plus loin, Charles : c'est la borne de la force humaine et la tienne. Reprenez ce panache sanglant..... (*Il le jette.*) Celui qui veut être capitaine après moi, qu'il le relève.

QUELQUES VOLEURS.

Quoi ! tes grands desseins ?...

CHARLES.

Quand Charles agit n'en cherchez pas les raisons ; c'est-là le dernier de mes ordres..... Venez en cercle autour de moi. Ecoutez les dernières volontés de votre capitaine mourant..... (*Il les regarde tous longtemps.*) Avant votre dernier forfait, vous m'étiez fidèlement attachés. Fidélité, sans exemple ! Si la vertu vous eût uni aussi fermement que le crime, vous eussiez été des héros, et l'humanité prononcerait vos noms avec délices. Partez : sacrifiez à une meilleure cause votre inconcevable courage ; allez combattre pour le bonheur et la liberté de votre pays ;... et si jamais des scélérats devaient vous appeller dans les villes, pour faire de vous les instrumens ou les appuis de leurs projets dévastateurs, pour combler le malheur du peuple en se disant les apôtres de sa félicité, et en promettant de l'affranchir (1), l'asservir sous le plus féroce des esclavages, ah ! n'écoutez pas ces monstres exécrables : restez, restez dans vos forêts, vous y serez moins funestes. Eloignez-vous ; je vous pardonne la dernière heure de ma vie. Roller, Rosinski.

(*Il leur fait signe de rester.*)

(*Tous les autres s'éloignent avec tous les gestes du repentir et du respect.*)

---

(1) Charles de Moour avait vraisemblablement en vue les Robespierre de son siècle.

SCENE XVII.

CHARLES, ROLLER, ROSINSKI.

CHARLES.

JE vous ai vu, mes amis. Vous avez souffert de mon désespoir ; vous n'avez pas partagé le crime de ceux dont j'ai été le capitaine. (*Attendri.*) Bon jeune homme ! et toi Roller.... Roller ! de tous ceux qui ont fondé notre funeste association, toi seul restes encore, je ne me compte plus. Schoufterle est mort de ma main, Spiegelberg de celle de Screvzer, Grimm effraie encore les voyageurs qui traversent les forêts de la Suisse ; Screvzer, Raatzmann viennent de périr pour moi. Toi seul, Roller, tu nous survis ; toi seul de nous sept tu n'as pas succombé sous une destinée vengeresse. Roller... Rosinski... vos crimes, c'est moi qui les ai commis. Par ce brûlant serrement de main, je reprends ce qui est à moi : vous êtes purs..... Notre père à tous, c'est ici que je te les rends ; ils te seront plus attachés que ceux qui n'ont jamais tombés, j'en suis certain.

ROLLER, ROSINSKI.

Ah, Charles ! Charles !

CHARLES, *reprenant sa fermeté.*

Devenez vertueux, il ne m'a pas été permis de l'être ; soyez toujours unis : pensez à Charles. (*Roller et Rozinski s'embrassent.*) (Pas à présent, mes amis, épargnez mon courage dans cette heure décisive. . . .) Devenez bons citoyens ; et, si pour dix de ceux que j'ai assassiné vous faites seulement un heureux, vous

sauverez mon âme. Allez, point d'adieu : nous nous reverrons là-bas, ou jamais... Allez, allez vîte, avant que je ne m'attendrisse. (*Ils s'éloignent en se cachant le visage.*)

SCENE XVIII, ET DERNIÈRE.

CHARLES, UN VIEILLARD.

CHARLES.

Et moi aussi je serai bon citoyen : et moi aussi je satisferai à la loi la plus terrible. Attendez, mon père ; attends-moi, Amélie ; vous ne m'attendrez pas long-temps. Je veux me livrer à la société que j'ai désolé, je veux....

UN VIEILLARD.

Ma femme dort, mes enfans dorment également. Ce désert est convenable pour se délivrer de la vie ; personne ne viendra encore m'arrêter.

CHARLES.

Qu'est-ce qui veut se délivrer de la vie ?

LE VIEILLARD.

O ciel !

CHARLES.

Parle : quels droits as-tu à mourir ?

LE VIEILLARD, *tremblant.*

Je suis...

CHARLES.

Qui es-tu ?

LE VIELLARD.

Je suis un vieux militaire ; mon sang a coulé pour la patrie ; j'ai une femme et onze enfans qui me demandent du pain, et je ne puis leur en donner ; voilà pourquoi je veux mourir.

CHARLES, *cherchant sur lui.*

Ah! vieillard respectable!... il ne me reste plus que moi; mais viens, je vaux encore beaucoup: tu me livreras.

LE VIEILLARD.

Moi, vous livrer! pourquoi? à qui?

CHARLES.

Connais-tu le Grand-voleur?

LE VIEILLARD, *effrayé.*

Serait-ce vous?

CHARLES.

Tu vois le Grand-Voleur. Ne crains pas. Tu sais que mille ducats sont promis à celui qui aura le bonheur de le livrer: viens me livrer; je veux que tu gagnes mille ducats.

LE VIEILLARD.

Mais je ne puis.....

CHARLES, *d'une voix imposante.*

Je te l'ordonne. O ciel! avant de finir tu m'as permis de faire du bien encore une fois: tu ne m'as donc pas tout-à-fait rejetté.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

Quelles scènes ! quel ordre de beautés ! et quel dommage qu'elles soient trop fortes pour notre théâtre, si ce n'est pas notre théâtre qui est trop faible pour elles. Je conviens qu'il y a un vaste espace entre le genre des *Voleurs* et celui de *Bérenice :* mais pouquoi être exclusif ? pourquoi ne vouloir que d'une espèce de plaisir ?

Comme il me semble que les mots sont une grande chose parmi les hommes, ceux des lecteurs à qui cet ouvrage dramatique n'en paraîtrait pas un, sont invités à le considérer comme un *roman ;* et alors quel homme de goût, même en France, pourra lui refuser son admiration.

Montaigne eût trouvé ici cette *pointe d'étrangeté* qui le ravissait. Il est vraisemblable que nos bons ouvrages rendent aux étrangers, à cet égard, les plaisirs qu'ils nous procurent.

Je le répète ; j'ai rarement droit ici à d'autres prétentions qu'à celles du goût : mais comme il se pourrait que des lecteurs sévères, frappés du genre de cette production, me refusassent même du goût ; après avoir rendu une justice complette, ce me semble, au magnifique génie de Schyller, il m'est permis d'inviter ces lecteurs à lire la bonne et très-littérale traduction de son ouvrage, nouveau théâtre allemand, tome douze. J'aime à croire qu'à leurs yeux alors je serai presque justifié : je ne me soucie pas de l'être tout-à-fait.

Au surplus, si je parle beaucoup des talens d Schyller, je me tais sur les principes énoncés dans s livre. Plusieurs sans doute ne sont pas plus dans s âme que dans la mienne. L'auteur dramatique, *comm*

une espèce de rapporteur, ne fait que citer les diverses opinions humaines et n'est pas toujours tenu de prendre de conclusion : le philosophe les considère, et sourit souvent de presque toutes, même de celles dont il s'est enthousiasmé, et dont il va s'enthousiasmer encore.

Je soussigné, pour me conformer à la loi du 30 août 1792, déclare, avoir cédé à la citoyenne TOUBON, les droits d'imprimer et de vendre, telle que j'ai l'ai imitée, LES VOLEURS, tragédie en cinq actes et en prose.

Paris, ce 18 germinal, l'an III^me^. de la République.

A. G.

L'IMPRIMERIE DE GLISAU ET PIERRET, RUE DU MURIER-VICTOR, N°. 8.